
A 3 9015 00368 850 7
University of Michigan – BUHR


LES LIVRES SONT NOS MEILLEURS AMIS
H.P. THIEME





POÉSIES FRANÇAISES

DE

JEAN PASSERAT

LES

POÉSIES FRANÇAISES

DE JEAN PASSERAT

PUBLIÉES

Avec Notice & Notes

PAR PROSPER BLANCHEMAIN

TOME SECOND

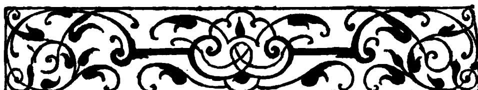


PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M DCCC LXXX



SONET

Sur la pais de l'an M. D. LXX. dont la negociation a duré iusqu'au neufiesme mois.

France, tu ne peus eſtre encore vn coup deceuë :
Plus n'eſt encontre toy le mal-heur coniuré.
Ceſte pais te rameine vn repos aſſuré,
Dont tu n'auois encor ſinon l'ombre apperceuë.
Si tu as de deux pais double guerre reçeuë,
Ne t'eſmerueille point de ce mal enduré ;
Car l'vne & l'autre pais qui n'a guere duré
Preſque fut enfantée auſſi toſt que conceuë
Mais la troiſieſme pais n'eſt vn fruict auorté :
Pallas iuſqu'à neuf mois au cerueau l'a porté,
Elle acouche au neufieſme, & à toy s'en deliure.
Receuant ceſte pais commence à t'eſiouyr :
Ce n'eſt pour peu de mois que tu doibs en iouyr :
Puiſqu'elle eſt née à terme elle eſt pour long temps viure.

SONET.

Qui ſçait que fuit mon ame? elle a pris ſa vollée,
Se faſchant de mon corps qui la tenoit captiue.

Quelque part qu'elle fuye, il faut que ie la suiue.
Qu'elle me faict de mauls la petite esuolée.
I'oseroy bien gager qu'elle s'en est allée,
Ou ie vis loin de moy, sans sentir que ie viue :
Afin de retrouuer mon ame fugitiue,
Allon chez ma maistresse, elle y est recelée.
Elle y est pour le seur : & ma maistresse est celle
Qui tousiours la desbauche, & tousiours la recelle.
Lequel doi-ie choisir de deux dangers extresmes?
La mort desia m'attend si ie laisse mon ame :
Si ie m'en vais aussi la chercher chez Madame,
Ie crain en l'y cherchant de me perdre moi mesmes.

SONET

A Madamoiselle de Surgeres.

Vous n'aués rien de ceste antique Helene
Fors que le nom, & la rare beauté.
En l'autre y eut trop peu de loyauté,
De ferme foy vous estes toute pleine.
Où l'autre alloit, la discorde inhumaine
La talonnoit, Mars, & la cruauté :
Tousiours Amour est à vostre costé,
S'il faict du mal, c'est vne douce peine.
Ce petit Dieu vous defend du danger
D'estre la proye à quelque homme estranger,
Comme iadis fut la Grecque rauie :
Car qui vous voit, au lieu de vous rauir,
Raui luy-mesme il meurt de vous seruir,
Et sans mourir il ne peut estre en vie.

SONET.

Des esprits qui reuiennent.

Tu te ris des esprits, qu'vn autre craint & fuit;
C'est monstrer que tu es de bien dure creance :
Quelque Moine-Bourré en fera la vengeance,
Si iamais à Paris tu vas rauder de nuit.
L'esprit sans corps (dis-tu) au corps viuant ne nuit :
As-tu en ce seul point fondé ton asseurance ?
Vu qu'vn corps sans esprit a bien tant de puissance
Que d'aller, de se plaindre, & de faire du bruit.
Contemple vn amoureus : c'est vn corps sans son ame:
Toutefois il chemine, & se plainct de sa dame
Trop fiere en sa beauté, qui lui tient mille torts :
Escoute d'autre-part tant de gens qui soustiennent
Auoir vu & ouy les esprits qui reuiennent,
Tu orras sans esprit parler autant de corps.

SONET

Pour Estrennes A Madame de Roissy.

Qui vous souhaiteroit quelque bonne aduenture
Au premier iour de l'an, pensant vous estrener,
Il perdroit son souhait : pour du tout vous orner
Fortune a coniuré auecques la nature.
De nature est le corps : la bonne nourriture
A pu en ce beau corps bel esprit façonner :
Fortune, honneurs & biens vous a voulu donner :
C'est tout ce qu'on souhaite en vne creature.

Veu donc que ie ne puis vous ſouhaiter du bien,
Et que ie n'oſe auſſi vous eſtrener de rien;
Ie vous ſouhaite vn mal : mais c'eſt vn mal de mere;
Afin que par ce mal, doucement enduré,
Auant que l'an nouueau ait ſon rond meſuré,
Iudith ait vne ſœur, ou Iean Iacques vn frere.

SONET.

Amour eſt vn oiſeau, ſa nature eſt volage,
Volage ſon eſprit, & volages ſes mœurs :
Nous ſentons en aimant comme il vole en nos cueurs.
Mais eſt-ce vn perroquet? il parle humain langage.
Eſt-ce point vn Vautour? veu qu'il vit de carnage.
Eſt-ce vne mouſche à miel? car il aime les fleurs.
Il conſume ſon age en plainctes & douleurs,
Eſt-ce vne Tourterelle au temps de ſon veuuage?
Amour eſt vn oiſeau qui vole iuſqu'aus cieus,
Où il prent des eſclairs pour auueugler nos yeus,
Et s'arme tout de feu pour nous faire la guerre.
Il n'eſt donc Perroquet, Mouſche à miel, ny Vautour,
Ny Tourterelle auſſi; qui veut connoiſtre Amour
C'eſt le Roy des oiſeaus qui porte le tonnerre.

SONET

Contre le vent Auton, cauſe de la maladie
dont eſt mort Monſieur de L'Aubeſpine.

Vent mal-heureus qui prens ton nom d'Autonne
Et qui le Ciel fais pleurer ſi longtemps,
Vent ennemy de l'honneur du printemps,

Flestrissant tout où ton haleine donne.
Sans toy iamais il n'esclaire & ne tonne;
Gros tourbillons en l'air pirouëttans
Gresle, & gresil ce sont tes passe-temps :
Par toy la mort en herbe nous moissonne.
Par toy la terre auorte de ses fruits,
Gaste-fonteine, empoisonneur de puis ;
Aucteur de peste, escumeur de marine :
Bref de tes mauls cent papiers seroient pleïns,:
Mais le plus grand dont de toy ie me plains,
C'est de rauir en sa fleur L'Aubespine.

SONET.

Amour n'est point oiseau, c'est chose plus legere.
Si vn Dieu sans raison par raison est compris,
D'vn feu bien violent sa naissance il a pris :
Aussi quelqu'vn a dict que Vulcan fut son pere.
Plus ardent est le feu de plus belle lumiere :
Plus Amour semble beau mieux il poind nos esprits.
Le feu est sans pitié : Amour n'a point appris
D'auoir compassion de l'humaine misere.
Fol qui s'ose fier en l'Amour & au feu :
Au feu & à l'Amour il n'y a point de ieu :
Le feu brusle les corps, Amour brusle les ames.
Le feu consume tout, Amour ne laisse rien.
Qui se veut donc garder, & ne perdre son bien,
Qu'il euite l'Amour autant comme les flames.

SONET.

Aprés que Promethé, trop haultain de courage,
Eust au ciel desrobé du soleil la lumiere

Par le commandement de la ſage guerriere,
Afin de donner vie à ſon terreſtre ouurage.
Voyant cela ſi beau, vn Satyre ſauuage,
Qui du feu ne ſçauoit la force couſtumiere,
Haſta ſes pieds de bouc à la courſe legere,
Et le penſant baiſer ſe bruſla le viſage.
Ie ſuis plus ſot encor que ne fut le ſatyre,
Qui baiſe vos beaus yeus, en les voyant reluire :
Auſſi i'en ſuis puny de peine plus cruelle.
Car ſi mon corps bruſloit, toſt ceſſeroit la flame :
Mais quand le feu d'Amour au vif a touché l'ame,
L'ame qui ne meurt point ſent l'ardeur immortelle.

SONET

Sur la veuë de Madame de Lorraine,
& de Madame,
ſœurs du Roy, au temps de la pacification.

Comme vne pauure nef, que la face ſereine
De Neptune a trompé, la faiſant voyager :
Loin du bord & d'eſpoir voit les vents enrager
Qui pouſſent iuſqu'au Ciel & les flots & l'areine.
Toutefois ſi le feu des deux freres d'Heleine
Commence à ſe monſtrer au milieu du danger,
Triton fera ſoudain l'onde en l'onde ranger,
Et les vents ſouffleront d'vne plus douce haleine.
Ainſi las & rompu de fortune courir,
Le Nauire François, ſur le poinct de perir,
N'auoit ny maſt entier, ny cordages, ny voiles.
Mais il gaigna le port, & vint à ſauueté,
Si toſt qu'il apperceut la iumelle clairté
Des deux Royales ſœurs, ſes heureuſes eſtoiles.

SONET

Sur les pendus en figure.

Naguere i'entrepris vne guerre bien dure,
Bien difficile à faire, & pleine de danger :
C'eftoit contre l'Amour qui me vouloit manger :
Elle a efté fort longue, & encore elle dure.
Apres mainte rencontre, aprés mainte aduenture,
Amour qui defiroit foubs fes loix me ranger
Comme vn rebelle ferf, pour de moy fe venger,
O maiftreffe, à ton col m'a pendu en figure!
Or par l'Edict de pais ont efté defpendus
Ceus qui pendoient ainfi; & leurs honneurs rendus,
Pour viure en liberté, voire fans confcience.
Faifon tout au contraire, une pais pour durer,
Et que pendu ie doiue à ton col demeurer :
Heureus qui eft pendu à fi belle potence!

SONET.

Ie tafchois vne nuict d'adoucir ma rebelle
Qui à tort m'eft trop dure, & l'a toufiours efté;
Quand vn foufpir yffu du cueur fi mal traité
Au milieu de mes vers eftaingnit ma chandelle.
I'imaginoy defia que ma fin feroit telle
Et qu'en bref la douleur eftaindroit ma clairté :
Mais vn autre foufpir en tenebres ietté
Soudain la raluma d'vne flame plus belle.
Alors ie m'efcriay : ô puiffance d'Amour!
O que fa deité de merueilles eft pleine!
Il faict ainfi mourir, & viure tour à tour,

Selon qu'il nous depart le plaisir ou la peine,
Il faict du iour la nuict, & de la nuict le iour,
Et souffle chaud & froid tout d'vne mesme haleine.

SONET.

Mercure aus doigts crochus auoit la torche estainte,
Et tous les traits d'Amour par sa ruze emporté,
Dont le pauure garçon pleuroit desconforté
Car de luy en ce point on n'auoit plus de crainte.
Encore que son arc m'ait donné quelque attainte
Pendant que ie seruois vne ieune beauté :
Ie ne pu toutefois vser de cruauté,
Ains le voyant pleurer i'eus pitié de sa plainte.
Enfant, appaise-toy : ce dis-ie au Dieu d'aimer :
Tu pourras aisément ton flambeau ralumer
A ce clair feu qui luit és beaus yeus de ma dame.
Et pour remplir ta trousse, il ne faut qu'arracher
Tant de traits qu'il t'a plu contre moy descocher :
Mais va-t'en les lancer autre part qu'en mon ame.

SONET

D'Amour pescheur.

Amour n'est point Archer, c'est plustost vn pescheur :
Aussi Venus sa mere a pris naissance en l'onde.
Le crin tors de sa ligne est d'vne tresse blonde,
Vne beauté fondée est son appas trompeur.
Son Hameçon caché soubs ce plaisant mal-heur
Est faict d'vn vain espoir, en qui trop on se fonde.
L'oisiueté luy sert de riuiere profonde,

Où il prent les humains accrochés par le cueur.
Le pescheur aus poissons faict vne guerre estrange,
Car quand il les a pris il les vend ou les mange,
Pour s'estre folement à l'hameçon pendus.
Amour en faict autant de tous ceus qu'il attrape :
Amants ie vous en croy : dictes s'il en eschappe
Qui ne soient à la fin ou mangés ou vendus.

SONET

Sur le Mariage du Roy Charles, & sur la pais faicte au mois d'Auguste.

Sire, aussi bien que vous, Auguste en son ieune âge
Se vit de maints dangers, fort souuent agité ;
Quand le peuple mutin de la grande cité
Desploya contre luy son rebelle courage.
Mais enfin la vertu luy donna l'auantage
Contre l'ire du Ciel, & de Mars despité,
Si qu'il put enchesner par sa felicité
La ciuile discorde, escumeuse de rage.
Plus ieune qu'il n'estoit vous aués refermé
Les portes de la Guerre, au mois qui est nommé
Du nom de ce Monarque, heureus, & sage, & iuste.
Ioye en vient aus François, dueil à leurs ennemis,
De ce que maintenant la pais vous a promis
Le bon-heur, & le nom, & la fille d'Auguste.

SONET

de Phaëton & du Roy.

Quand le fils du Soleil à la perruque blonde
Prist le gouuernement de son char radieus

Il enflamma la terre, & la maison des dieus,
Neptune, & les Tritons, au milieu de leur onde.
Voyant en tel peril ceste machine ronde
On dict que ton ayeul qui faict tonner les cieus
Alors te foudroya, cocher audacieus
Et par feu seulement de feu sauua le monde.
Amour voyant aussi tant de feus allumés
Qui brusloient les François contre eus mesmes armés
Vint embrazer leur Roy d'vne ardeur chaste & saincte.
Lors cesserent ces feus, & lors Amour fit voir
Que le maistre du Ciel ne le passe en pouuoir,
Quand son petit flambeau a si grand' flame estaincte.

SONET

Du Roy Henry III, qui pleura le Seigneur de Carnaualet.

Achille aus pieds legers, fleur de toute proüesse,
Iadis ainsi qu'on dict, mainte larme a versé,
Voyant gemir Chiron fort griefuement blessé;
Chiron le gouuerneur de sa tendre ieunesse.
Mais vains furent ses pleurs, & vaine sa tristesse,
Car le traict qui son maistre auoit outrepercé
Tint ce Dieu micheual si longtemps oppressé
Qu'il courut à la mort pour finir sa destresse.
Monsieur, race celeste, & gloire de Valois,
Fils & frere de Roy, nostre Achille Gaulois,
Non moindre que la Grece en courage & en armes:
D'amour & pieté sur luy gaigne l'honneur,
Rendant Carnaualet, qui fut son gouuerneur,
D'homme esclaue à la mort immortel par ses larmes.

SONET.

Ostez-moy ce brandon qui me brusle les veines,
Qui me seche le sang, & me pallit le teint :
Tirés hors de mon flanc ces traits qu'Amour a teint
Es eaus de Phlegeton qui sont de souffre pleines.
En quels monts blancs de neige? en quelles froides plaines?
Dedans quel Ocean sera mon feu estaint?
Reculés-vous, amis, quiconque en est attaint,
Il se sent tourmenter de mille & mille peines.
Iuppiter, mets y ordre : en ton Ciel tu deurois
Faire de tels edicts qu'icy bas font nos Rois,
Qui les bastons à feu souuent ont faict defendre.
Si tu n'en veus bien tost Cupidon desarmer,
Ce petit boutefeu, qui faict bruler la mer,
Les astres & les dieus fera tourner en cendre.

SONET

Sur l'entrée du Roy Charles IX en sa ville de Paris l'an 1571.

L'appareil est superbe, & la magnificence
Que dressent tant d'ouuriers, & tant de bons esprits :
Si crain-ie, ô citoyens, que ne soyés repris
D'auoir faict pour l'entrée vne vaine despence.
Chacun doit à son Prince honneur & reuerence,
Toutefois vostre ville a par trop entrepris,
Pensant bien receuoir celuy qui n'est compris
Ny des monts, ny des mers, qui luy bornent sa France.
Les Rois sont grands sur tous, & ont de longues mains ;

Mais Charles est plus grand que tous les Rois humains
Qui aus astres atteint pour en tirer Astrée.
Que Paris croisse donc, & haulse sa grandeur
Sur tout ce que le Ciel enserre en sa rondeur,
S'il veut qu'vn si grand Roy face en luy son entrée.

SONET.

Au bout de sa carriere on dit que le Soleil
Es flots de l'Ocean va reposer sa flame :
Mais le feu que ie sens brusle tousiours mon ame,
Soit au temps du labeur, ou au temps du sommeil.
Ce gracieus maintien, ce front, ce teint vermeil,
Ce parler, faus tesmoin d'vne plus douce dame,
Me promettoient secours : & c'est ce qui entame
Mon cueur martyrisé d'vn tourment nom-pareil.
Or puisque Cupidon me liure tant d'alarmes,
Qu'est il besoin mes yeus, d'y adiouster vos larmes?
C'est destremper en fiel mes obstinez mal-heurs,
Non, non, pleurés mes yeus : i'ay tort de vous reprendre,
Car le grand feu d'Amour m'auroit reduit en cendre
Si vous ne m'arrousiés de deux ruisseaus de pleurs.

SONET

Sur la deuise d'vn Taureau
qui foule vn Loup aus pieds, auec ce mot Latin :
Rapta ex raptore trophæa.

Qui a veu le Taureau enflammé de courage
S'eslancer au combat, afin de reuanger
Le troupeau qu'il conduit, qu'vn grand Loup veut manger

Loup que la pasle faim a chassé du bocage.
Qui a veu comme il rompt du Loup l'aueugle rage,
Se deliurant soy-mesme & les siens de danger,
Et mugle de despit qu'vn voleur estranger
L'est venu attaquer iusqu'en son pasturage.
Tel Monsieur se fit voir ; courageus defenseur
Du troupeau fraternel, contre le rauisseur
Qu'affamé de butin le Rhin en France enuoye :
Quand au dos il graua du Germain abbatu,
Rompu, foulé aus pieds par sa ieune vertu,
Du Taureau assailly le Loup mesme est la proye.

SONET.

Combien que mes souspirs me bruslent à toute heure,
Et mon œil s'allambique en amere liqueur ;
Vous dites toutesfois que ie suis vn moqueur,
Qui si non qu'en papier ne souspire & ne pleure :
Qu'vn brasier tant ardent si longtemps ne demeure
En vn corps maigre & sec, sans en estre vaincueur :
Que mon mal est vn mal qui ne touche le cueur,
Veu que j'en meurs cent fois sans qu'vne fois ie meure.
Las! c'est vn vrai Phœnix que l'Amour emplumé,
Qui pour son dernier nid mon cueur a voulu prendre:
Car d'vne longue peine, & d'ennuy consumé,
Quand il vient resolu sa mort prochaine attendre,
En se bruslant au feu par vos yeux allumé,
Se voit toujiours plus beau renaistre de sa cendre.

SONET

A Iudith de Mefmes, malade au mois de May.

Guerißés-vous mignonne, & reprenés courage :
Le mal que vous aués n'eſt vn mal dangereus,
Puis qu'il vous vient en May ; & qu'vn mois amoureus
Pallit vn peu le teint de voſtre beau viſage.
D'autres en palliront en la fleur de voſtre âge,
Si ie ſuis bon deuin, qui forts & vigoureux,
Par vn regard ſorcier deuiendront langoureus ;
Mourans pour mieus reuiure en vn libre ſeruage.
Ie penſe ouyr deſia quelque loyal amant,
Qui vous accuſe ainſi du gracieus tourment
Où prent plaiſir ce Dieu qui les humains enferre :
Elle deſment ſa race : on le voit à ſes faits :
Par le moyen du pere en France on eut la pais,
Par les yeus de la fille Amour y faict la guerre.

SONET.

Sire, Thulene eſt mort : i'ay veu ſa ſepulture :
Mais il eſt preſque en vous de le reſuſciter :
Faictes de ſon eſtat vn poëte heriter :
Le poëte & le fou ſont de meſme nature.
L'vn fuit l'ambition, & l'autre n'en a cure :
Tous deux ne font iamais leur argent profiter :
Tous deux ſont d'vne humeur aiſée à irriter :
L'vn parle ſans penſer, & l'autre à l'auenture.
L'vn a la teſte verte & l'autre va couuert
D'vn ioly chapperon faict de iaune & de vert :
L'vn chante des ſonets, l'autre danſe aus ſonettes.

Le plus grand different qui se trouue entre nous,
C'est qu'on dict que tousiours fortune aime les fouls
Et qu'elle est peu souuent fauorable aus poëtes.

SONET

Pour Monsieur le Secretaire de Mesmes,
à Monsieur de Villeroy.

Ores que nous entrons en la nouuelle année*
(Pleine soit elle d'heur & de felicité)
Ie vous faicts vn present en toute humilité,
Bien que vostre excellence en soit mal estrenée.
Aussi ay-ie choisi ceste bonne iournée,
Où tout est bien receu pour la solennité :
En quoy lon prent exemple à la diuinité
Qui plus regarde au cœur qu'à la chose donnée.
S'il vous plaist à tel iour ce liure receuoir,
Maints affaires d'estat dedans vous pourrés voir,
Tirés, & peu connus de la Françoise histoire.
Donner en autre temps ie ne vous l'auserois,
Car, nourry des ieunesse aus affaires des Rois,
Des memoires d'estat vous estes le memoire.

SONET.

I'ay procés contre vous : c'est vn fort aduersaire,
En vostre chambre mesme & où vous presidés :
Ie n'ay point d'aduocat, si vous seul ne m'aidés,
Qui sceut parler pour moy, ou escritures faire.
Ie ne cherche tesmoin en ce cas qu'il faut taire
A tout autre qu'à vous, qui si bien l'entendés.

Puisqu'il est ainsi donc, toute seule plaidés,
Instruisés, rapportés & iugés mon affaire.
Quelle en sera la fin? l'espoir dit d'vn costé
Que ie le gaigneray, suiuant vostre equité :
Ie voy d'autre costé la chose mal partie,
Qui trouble mon espoir de crainte & de souci :
C'est que ie n'ay tesmoin, ny aduocat aussi,
Iuge, ny rapporteur autre que ma partie.

SONET

Sur vne tapisserie donnée à Monsieur par la Roine sa mere, où il y a vn croissant & vn Soleil, auec la deuise,

Rien ne croist de plus beau.

Rien n'est si beau que la belle lumiere
D'vn beau soleil en vn pur renouueau;
C'est l'œil du monde, & qui tousiours nouueau
Court & recourt par la mesme carriere.
Ceste beauté, des beautés la premiere,
Se communique à vn autre flambeau,
Pere des mois, qui n'a rien de plus beau
Que ce qu'il prent des rayons de son frere.
En France vn Roy, comme au Ciel vn Soleil,
Ne peut auoir ny plus grand, ny pareil;
Monsieur est seul qui sa clairté seconde :
Luysant par luy : ainsi que le croissant
Sur toute estoille en l'air apparoissant
Qui de la nuict faict naistre vn iour au monde.

SONET.

Oiſeleur mon amy, veux-tu eſtre riche homme?
Ie t'enſeigne vn moyen pour fuyr pauureté :
Laiſſe tous ces oiſeaus voler en liberté,
Ne tends qu'à vn oiſeau, Oiſeau qu'Amour on nomme.
C'eſt luy qui a iadis pour le pris d'vne pomme
Du ſuperbe Orient l'Empire en bas ietté :
Qui faict naiſtre en Hyuer dans nos cœurs vn Eſté :
Qui trouble noſtre eſprit, & qui rompt noſtre ſomme.
Si tu prens ceſt oiſeau, merueille des oiſeaus,
Qui a faict, & doit faire au monde tant de maus,
Tu auras plus de lard, plus d'œufs & de fromages,
Que n'en gaigne vn chaſſeur, quand au bois il a pris
Quelque grand vieus Regnard, ou bien quelque loup gris
Dont il porte la peau, queſtant par les villages.

SONET

Perdu à ie vous pren ſans verd.

Qui vous prendroit ſans verd, ce ſeroit belle priſe :
Et deuroit en Amour eſtre des plus contens :
Ie le iuge par moy : mais, à ce que i'entens,
Nul ne viendroit à bout d'vne telle entrepriſe.
Voſtre grace, & beauté, que tout le monde priſe
Eſt ores paruenuë à ſon plus gay printemps :
Ce n'eſt rien que verdure, & que fleurs de ce temps :
Ie ne m'eſbahi donc ſi vous n'eſtes point priſe.
Mais moy, ie m'eſbahi d'eſtre pris à tous cous.
Ha! quelque dieu trompeur s'entend auecques vous :
I'ay beau cueillir du verd, ie perds par ſa fineſſe.

Amour, pour vous donner l'auantage en ce ieu,
Allume de vos yeus en mon cœur tant de feu,
Qu'il en ſeche mon verd, & ma verde ieuneſſe.

SONET

Du Parlement tranſporté aus Auguſtins pou
le mariage du Roy Charles IX.

Où s'en va le procés? qui faict trouſſer bagage
A ce monſtre noiſif, contraire aus bons accord
Monſtre à beaucoup de chefs, entés en meſme co
Qu'il nourriſt de deſpens, d'intereſt & dommag
Preſidens, Conſeillers, & tout leur equipage
D'Aduocats, Procureurs, qui viuent de discord
Huiſſiers, greffiers, ſergens, & teſmoins, & reco
Fuyent deuant la pais qu'ameine vn mariage.
La Cour chaſſe la Cour : Amour ferme & loyal
Deſloge le Palais du grand Palais Royal,
Trop ſuperbe ſeiour pour vne plaiderie.
C'eſt pourquoy le procés, qui ſe voit deſnicher,
Et que rien ne luy vaut debatre & ſe facher,
Par deſpit ſe va rendre en vne moinerie.

SONET

Des deux Marguerites, ſœur & Tante du Roy

La France courageuſe, & l'Eſpagne animée
Tenoient toute l'Europe en trouble & en terre
La guerre, les combats, les meurtres pleins d'horr
Laiſſoient aus heritiers la haine enuenimée :
Quand de libre contrainte, & de main deſarmee,

L'heureuſe Marguerite enchefna la fureur,
Barriere entre vn grand Roy & vn fils d'Empereur,
Et fit iurer la Pais à l'vne & l'autre armée.
Tu en feras autant, belle Royale plante,
A ta Tante ſemblable en nom & en vertus;
Afin que deſormais à ton honneur on chante,
Lorſque par toy ſeront nos diſcords abbatus.
On dit que d'vne fleur Mars a pris ſa naiſſance,
Toutefois d'vne fleur la pais eſt née en France.

SONET

Sur le portraict du Roy, qui s'eſt vaincu ſoy meſme.

De qui eſt ce portraict ſi bien elabouré?
Ie fay reuiure Hercule en ma viue peinture.
Hercule n'eſt-il pas, trop ieune eſt ſa figure?
La ieuneſſe eſpouſant ieune il eſt demeuré.
Veu le braue trauail par Hercule enduré
Auant que mettre à fin mainte eſtrange aduenture,
Il eſtoit plus puiſſant : tu fauls à la meſure.
L'effort d'vn grand courage au corps n'eſt meſuré.
Que n'as-tu doncques peint la peau tant renommée
Du ſuperbe Lyon, qui au bois de Nemée,
Fut en premier labeur par Hercule dompté?
Le dehors ſeulement à tes yeus ſe preſente;
Et l'Hercule Gaulois que mon art repreſente
Porte dedans le cœur le Lyon ſurmonté.

SONET.

Comparaiſon d'Amour & du Loup.

Qui veut connoiſtre Amour, connoiſſe vn Loup ſauuage.
L'vn ſuit les lieus deſerts, l'autre hante les bois :
L'vn aperceu des chiens eſt ſujet aus abbois :
L'autre a mille rapports, & dangereus langage.
L'vn eſt plein de fureur, & l'autre eſt plein de rage.
Du loup le ſeul regard à l'homme oſte la vois :
Amour, tu rends muets ceus que ſans yeux tu vois.
Tous deus cherchent la nuict pour aller en dommage.
Le Loup preſſé de faim de terre vit ſouuent :
Et l'Amour affamé ne ſe paiſt que de vent.
Amour eſt deſguiſé : le Loup ſa forme change.
Les trop ſimples brebis ſeruent de proye aus Lous :
Entre nous amoureus, trop ſimples & trop dous,
Nous nous faiſons brebis, auſſi le loup nous mange.

SONET

D'Amour & des Ardents.

Le volage Archerot, petit Dieu grand trompeur,
Eſt ſemblable aus Ardents qui luyſent en Automne :
Quand on les voit de nuit bien ſouuent on s'eſtonne :
Amour eſt en tout temps plein de crainte & de peur.
Les Ardents ne ſont rien qu'vne humide vapeur :
Amour n'eſt qu'vne humeur dont on brule & friſſonne.
La clarté des Ardents eſblouït la perſonne :
Amour trouble le ſens, & aueugle le cœur.

Les Ardents ſont folets, hantants les mareſcages :
Amour ſe baigne en pleurs, & n'eſt pas des plus ſages.
Amour meurt en viuant, les Ardents viuent peu.
Toutefois des Ardents la traiſtreſſe lumiere,
Fait tomber les paſſants dedans quelque riuiere :
Et Amour fait tomber les Amants dans le feu.

SONET

D'Amour vſurier.

Pauure de ſens affamé d'vn deſir,
Es mains d'Amour ie mis mon cœur en gage :
Mon obligé fut d'vn humble langage :
Le terme eſtoit payer à ſon plaiſir.
De m'acquitter ie n'auoy le loiſir :
Tant l'intereſt couroit à mon dommage.
Celuy qui priſt mon meuble & heritage
Au lieu du corps mon ame vint ſaiſir.
En la priſon d'vne dame trop fiere
Noſtre vſurier nous veut faire pourrir :
Gaignons au pied, ſi par ceſte maniere
Nous nous pouuons au beſoing ſecourir.
Las ! c'eſt en vain : le corps par bien courir
N'eſchappe pas quand l'ame eſt priſonniere.

SONET

A l'Aurore.

Quand au ſommeil i'ay les paupieres cloſes,
Amour les ouure, & double mon ſouci :

Lors que la nuict tient le Ciel obscurci,
Et les couleurs desrobe à toutes choses.
Debout, debout, Aurore au teint de roses,
Monstre ta face & le beau iour aussi;
C'est honte à toy de le cacher ainsi,
Veu qu'au giron d'vn vieillard tu reposes.
Elle m'oyant de son iaune seiour
M'a respondu : Assés chaut est l'Amour,
Pour d'vn vieillard eschauffer la froidure.
Tel fusses-tu que mon Tithon ie voy,
Si ton Aurore on met auecques toy
Tu voudras bien que la nuict tousiours dure.

SONET

A la Roine Elizabeth d'Austriche, sur sa grossesse, & l'appetit qu'elle a pris à des Oliues.

Quelle sera, Roine, nostre esperance?
Que sentez-vous en vos flancs se mouuoir?
Phœbus m'a dict, qui le peut bien sçauoir,
Qu'aués conceu le repos de la France.
Il a dict vray : i'en ay ferme assurance :
Amour y vint quand vous la vinstes voir.
Mars voise ailleurs essayer son pouuoir :
La paix doit faire icy sa demeurance.
Puis vostre enfant, comme souuent aduient,
Se sentira du desir qui vous vient ;
Ainsi que vous il aimera l'Oliue.
Riés, François, qui de guerre estes las;
Il faut où est l'Oliue de Pallas
Que Mars y meure & que la paix y viue.

SONET

A vn Perroquet.

Oiſeau qui ſçais parler humain langage
En quoy ſur tous as merité le pris :
Qui es contraint par celuy qui t'a pris,
Comme vn amant, de chanter en ſeruage.
Quand tu verras paſſer deuant ta cage
Ceſte beauté dont ie ſuis trop eſpris,
Di-luy, mignon, ces ſix mots bien appris,
Aimés, cruelle, Amoureus eſt voſtre âge.
Ainſi iamais ne s'empire ta vois ;
De ſoupe en vin, de pauot & de nois,
Ainſi iamais ta cage ne ſoit vuide :
Ainſi ſois-tu le roy des oiſeaus verds :
Et ton renom fleuriſſant par mes vers
Oſte l'honneur au Perroquet d'Ouide.

SONET

A Monſieur d'Alincourt, partant de Paris en poſte, pour aller à Lyon eſpouſer la fille de monſieur de Mandelot.

Amour qui a bleſſé de ſa fleche meilleure
Deus cœurs en meſme endroit, pour les rendre contents,
Te va faire iouïr du bien que tu attens :
C'eſt pourquoy, d'Alincourt, tu fuis toute demeure.
Sui l'Amour qui te meine, & parts à la bonne heure,
Sans craindre les chemins, ny la rigueur du temps :

Tu as auecques toy le ſeigneur du printemps :
Le Ciel, comme il luy plaiſt, tantoſt rit, tantoſt pleure.
Courte ſoit ton abſence, & de peu de ſeiour.
Bientoſt vn beau Soleil face naiſtre vn beau iour,
Que celuy qui te guide en ſanté te rameine.
Ie di ce petit dieu, archer Idalien,
Qui ores de ſi loin, par vn ferme lien,
Ioint Lyon à Paris, & le Roſne à la Seine.

SONET

Sur le treſpas de Madame de Sauoye.

Si la vertu eſtoit choſe mortelle,
Qui comme nous vn corps freſle euſt veſtu,
I'oſerois dire, icy giſt la vertu,
L'honneur, les arts, enterrés auec elle.
Qu'on pleure donc, & qu'on regrete celle
Qui a touſiours le vice combatu :
Celle qui a en la France abbatu
L'hydre à cent chefs, qu'ignorance on appelle :
Mais ſi vertu n'eſt ſuiette au tombeau,
Ainſi que nous : ains luit comme vn flambeau,
Volant au Ciel quand la terre elle quite :
Roine, eſſuyés les larmes de vos yeus :
Et voyant luire vn nouuel aſtre aus cieus,
Croyés que c'eſt l'aſtre de Marguerite.

SONET

Du ſieur de Montaulain au ſieur Paſſerat.

Paſſerat, que mon cœur aime, cherit, honore,
Pour tes belles vertus, ton eſprit, ton ſçauoir,

Passerat que mes yeux desirent tant de voir,
Et de qui les beaux vers en mon ame i'adore.
Passerat, qu'en tous lieux ma Champaigne decore,
Qui as sur Apollon, & les Muses pouuoir :
Ie ne veux enuers toy manquer de mon deuoir :
Ie te veux visiter, voir & reuoir encore.
Ie te veux visiter : & si veux qu'à loisir
De ton rare sçauoir ie gouste le plaisir :
Rien ne peut maintenant tant contenter ma vie.
Voisin, donne moy donc ce passetemps heureux,
Parmi les tourbillons de ce temps orageux :
Tu ne dois par raison me quiter ceste enuie.

A luy mesmes.

QVATRAIN.

Reçoy, mon Passerat, ce Sonet que ma plume
A forgé rudement desur ma rude enclume :
Et tien pour le certain que si ie pouuoy mieux
Ma muse plus souuent contenteroit tes yeux.

Responce de Passerat au sieur de Montaulain.

Si de voir Passerat tu es tant desireux,
Toy, mignon de Phæbus, & que Mars fauorise,
Le voicy, Montaulain, qui t'honore, & te prise,
Et d'estre aimé de toy s'estime bien-heureux.

Ie me flate vn petit, bien qu'il soit dangereus,
Quand Montaulain me loüe, & ce los me maistrise.
Mais ie crain le desir dont ton ame est esprise :
Souuent l'affection trompe les amoureus.
Comme certains miroirs, au poli de leurs glaces,
Rendent plus d'vn visage, & plus grande les faces :
Ainsi toy, le miroir d'honneur & de sçauoir,
Qui sur tous es cheri des filles de memoire
En tes vers mieus polis, ministres de ma gloire,
Plus grand que ie ne suis tu me veus faire voir.

SONET

Sur le retour du Roy Henry III, à Paris, apres auoir receu à mercy les Suiffes & Allemans proteftans, & les auoir renuoyé en leur pays.

Paris, voicy ton Roy, que la gloire enuironne :
Luy qui a le Suysse, & l'Aleman domté.
Sa guerriere vertu, sa prudence, & bonté,
Ont merité l'honneur d'vne triple couronne.
Cueille-luy de tes mains le rameau qui se donne
A celuy qui triomphe en vn char d'or monté,
Il a ses ennemis par armes surmonté :
Et vaincueur de soy-mesme, aus vaincus il pardonne.
Il a par bon conseil, & par sages moyens
Conserué ses sujets, & les bons citoyens :
Offre le chesne verd au meilleur Roy qui viue.
Il chasse loin la guerre, & rameine la pais :
Qu'il en porte l'enseigne : & qu'il soit à iamais
Couronné de laurier, & de chesne, & d'Oliue.

SONET.

Reuien, Prince vaincueur, digne d'vn double empire :
De Loire esloingne toy, pour de Seine approcher :
Ia Paris, s'il eust pu, te fust allé chercher,
Qui t'appelle de bouche, & de cœur te desire.
Ton œil est son phanal, pour de nuit le conduire :
Tu es son anchre ferme : & le prudent nocher,
Qui parmy maint escueil, & dangereus rocher,
As guidé à bon port la Françoise nauire.
Ce fut vn grand honneur à ta ieune vertu
D'auoir par tant de fois le rebelle abbatu,
Vsant de viue force, & d'ardeur de courage.
Mais ton estat troublé en pais auoir remis :
Et sans rien hazarder, chassé tant d'ennemis,
C'est le los immortel d'vn Prince heureus & sage.

SONET.

Entre, inuincible Roy; que ton Paris te voye :
Roy qui sçais sous tes lois les ennemis ranger :
Qui peus l'age de fer en siecle d'or changer :
Et les flames de Mars en mille feus de ioye.
Crions, viue le Roy, à qui le Ciel octroye
De sauuer ses suiets, & leurs pertes vanger.
France, par sa vertu, du soldat estranger
Ne sera desormais & la fable & la proye.
N'obliés Allemans, & vous Suisses aussi,
Que la bonté du Roy vous a pris à merci :
Souuenés-vous de Beauce, & des riues de Loire.
Mais, helas! dirés-vous, nos femmes & enfans
Ne nous reuerront plus vaincueurs & triomphans.
Allés, vaincus du Roy, ce vous est trop de gloire.

SONET

A Monſieur d'Autueil,
ſur la mort de Monſieur de Groſbois ſon pere.

Qui voit vn fils pleurer au treſpas de ſon pere
Il voit de la nature & du ſang le deuoir.
Pleurés donques celuy qui le iour vous feit voir,
Et qui plus ne verra du beau iour la lumiere.
Toutefois, ſi la mort eſt choſe coutumiere :
Si ſur grands & petits, egal eſt ſon pouuoir :
La mort d'vn homme vieil vous doit moins eſmouuoir ;
Veu que dés le berceau nous allons à la biere.
Ceſſés, en le plaignant, de plaindre ſon bon-heur :
Il s'en va plein de biens, de long âge, & d'honneur,
Deliuré pour iamais de fortune & d'enuie.
Qu'ay-ie dit, il s'en va! celuy que vous pleurés
Ne part point d'icy bas, quand vous y demeurés :
Ains vit encore en vous vne ſeconde vie.

Ici, p. 272 de l'édition originale, se trouve un sonnet sur le trepas de Mme de Savoye, déjà imprimé p. 266 de la même édition et p. 24 ci-dessus.

Sur la mort de Monſieur de Bon-œil,
& ſur la pieté de monſieur d'Aimeri ſon frere.

Tu reuerras encor la lumiere du iour :
Reſiouy toy, Bon-œil, en ce palle ſeiour :
Pollux n'eſt pas tout ſeul qui ſon frere en deliure.
De ton frere Emeri la rare pieté,
Mourant preſque de dueil, de mort t'a racheté,
Afin qu'aprés ſa mort tu le faces reuiure.

SONET

A l'Aurore, & au Soleil, le iour de la conuersion & Messe du Roy, 25 Iuillet 1593.

Sus-sus, debout vermeille auantcouriere
Du clair Soleil, trop long est ton seiour :
Monte en ton char qui rameine le iour :
L'heure t'appelle, & t'ouure la barriere.
Au plus matin commence ta carriere,
Bel œil du Ciel : haste icy ton retour :
Et à tes rais ioignant les feus d'Amour,
Esclaire nous d'vne double lumiere.
Vien veoir vn Roy, tres-bon, & tres-chrestien :
L'espoir de France, & son ferme soustien :
Qui n'a son pair, & n'a qui le seconde :
Puis quand au soir coucher tu t'en iras
En l'Ocean, a Tethys tu diras,
Que tu as veu le plus grand Roy du monde.

SONET

Fait pour autruy.

Lors que Morphée auoit tous mes sens enchanté,
Sur le poinct que la nuit son char en la mer plonge,
Comme vn nuage obscur, qui en homme s'allonge,
Vn idole apparut deuant mon lict planté.
Vien t'en en ma maison, pour y trouuer santé :
Là chasseras, dit-il, le souci qui te ronge :
Ainsi parla l'Esprit, & auecques mon songe,
En l'air esuanouy, de moy s'est absenté.

Las! il predit ma mort, ie n'en attens que l'heure.
La maiſon de Pluton eſt celle où il demeure :
La ſanté qu'on y trouue, eſt l'immortalité.
Le ſouci n'y deuale, ènfermé ſous la lame :
Mon corps, ſuy donc le ſien : mon ame, ſuy ſon ame :
Il me veut faire part de ſa felicité.

Reſponſe au precedent.

SONET.

I'ay trouué de ton ſonge vn meilleur interprete :
Dorat, qui n'eſt qu'Eſprit ſous peu de chair & d'os,
D'vn autre Eſprit ſans corps entend mieus les propos,
Addreſſés à ton lict durant la nuit muète.
Puis que l'ame t'a dict, de vois caſſe & foiblette,
Vien t'en en ma maiſon, là trouueras repos :
Là viuras ſans ſouci, ſain, gaillard, & diſpos ;
Rien moins que le treſpas l'ame ne te ſouhaite.
Va t'en en ſa maiſon, ſa femme y trouueras :
Sans mal, & ſans ſouci, auec elle ſeras :
Pren la ſucceſſion que l'ombre te propoſe :
Entre au beau paradis d'vn loyal amoureus,
Pour y paſſer tes iours gay, content, & heureus :
Au ciel ne veut monter qui en tel lieu repoſe.

SONET

A Monſieur de Villeroy,
ſecretaire des commandemens.

L'Eſtoille qui regnoit au iour de ta naiſſance,
Ses rayons les plus beaus auoit ſur toy lancé :

Et pour rendre parfait ceſt œuure commencé,
Fortune & la vertu ioignirent leur puiſſance.
Auſſi te voyons nous vn des grands de la France,
N'eſtant quaſi de nul en faueur deuancé :
Tu n'es pas toutefois du tout ſi auancé
Qu'au vouloir d'vn Enfant ton bon-heur ne s'auance.
Si Amour, qui te priſe, & t'aime, Villeroy,
Te couchoit en l'eſtat, auſſi bien que le Roy,
De ſes commandemens te faiſant ſecretaire :
Secretaire d'Amour parfaitement heureus,
Tu ſçaurois le ſecret de tous les Amoureus,
Et pourrois, comme vn dieu, depeſcher leur afaire.

SONET

Pris de la Chicanerie.

Ce procés m'a donné beaucoup de faſcherie,
Parmy tant de defaults, remiſes, & delais,
Subterfuges, renuois, rotines de palais,
Repliques, contredits, & telle tricherie.
Ma partie eſt trop fine en la chicanerie,
Qui me laiſſe compter tant de pas de mulets,
Tant de pas de meſſieurs, tant de pas de valets :
Ie crain quelque ſurpriſe, ou quelque tromperie.
Notre Preſident meſme auec elle s'entend,
Dont ie ſuis en danger de le perdre content,
Si à vn bon accord ie ne la puis reduire.
Comme en viendray-ie à bout? ayant ſceu tout mon cas,
Mieus que mon procureur, ny que mes aduocats,
Elle me veut forclorre, & ne veut point produire.

SONET

de meſme ſujet.

I'ay perdu mon procés, non pas faute de droit,
Mais parce qu'en faueur ma partie eſt trop forte :
Monſieur le Preſident contre moy la ſupporte :
Vn autre non ſuſpect en ce cas il faudroit.
Le remede d'appel n'a lieu en ceſt endroit :
Iugement ſouuerain luy a fermé la porte.
La ſeule erreur de faict gain de cauſe m'apporte,
Par qui contre raiſon mon procés ſe perdroit.
Mon conſeil eſt d'aduis qu'aus Iuges de ma cauſe,
Qui m'ont bien pris le faict, i'adiouſte en ceſte inſtance
Le nombre de noueaus porté par l'ordonnance :
Ie n'vſe toutefois du moyen qu'il propoſe :
Car à voſtre equité ne faut tant d'aſſiſtance :
Seule connoiſſés-en, i'en croy voſtre ſentence.

SONET

Sur vne Eſclipſe de Soleil.

Lors que Phœbus, ſur le milieu du iour
Fut eclipſé par vne autre lumiere :
Ceſte beauté, des beautés la premiere,
Ne voulut point partir de ſon ſeiour.
Si ſa clarté, ains la torche d'Amour,
Plus que ton feu pure, nette, & entiere,
Se fuſt coniointe à la brune courriere,
Elle t'euſt fait, Phœbus, vn mauuais tour.

Car toy, vaincu, ayant quitté ta place
Au rare honneur de ſa diuine face
Elle euſt conduit tes cheuaus par les cieus.
Peut-eſtre auſſi que ſa treſſe dorée
Et ſa beauté, de trop prés admirée,
Euſt allumé la guerre entre les dieus.

SONET

D'en aimer deus en meſme temps.

Amours iumeaus d'vne flamme iumelle
En meſme temps, m'ont embraſé le cueur:
I'aime Margot, i'aime Catin ſa ſœur :
L'vne me plaiſt, l'autre me ſemble belle.
L'vne eſt farouche, & l'autre vn peu rebelle :
L'vne eſt mon bien, & l'autre mon bon-heur :
L'vne commence à venir en ſa fleur
L'autre fait honte à la ſaiſon nouuelle.
Qui ne croit point qu'on en puiſſe aimer deus,
Ne ſçait que c'eſt que d'aimer ſes deus yeus.
Mes deus yeus ſont les deus que ie deſire.
Si on me veut d'inconſtance blaſmer,
Ie repondray que deus anchres en mer
Mieus qu'vne ſeule arreſtent vn nauire.

SONET.

Ore eſt venu le iour que la belle s'approche :
Iour de moy ſouhaité, comme vn preſent des dieux :
Afin qu'à mon plaiſir ie me mire en ſes yeus,
D'où l'Amour embuſché ſes traicts ſur moy deſcoche.

Ny riuiere, ny bois, ny montagne, ny roche,
N'empeſchent mon regard, ny diſtance des lieus :
Seulement Cupidon, ſur mon aiſe enuieus,
Plus aueugle me rend quand mon bien eſt plus proche.
Vne telle lueur ſes yeus m'ont eſclaté,
Qu'à la voir de plus pres i'ay moins la veuë entiere
Ie contemplerois mieus ſa diuine beauté,
Si ie me reculois quelque peu plus arriere.
Quand on voit de plus loin du Soleil la clarté
Moins on eſt eſblouy de ſi grande lumiere.

SONET

Du mariage d'Harmonie, & de celuy de Madame ſœur du Roy, à qui conuient le meſme nom.

En l'âge d'or, auant que fuſt banie
La pieté de ces terreſtres lieus,
S'il eſt certain que la bonté des dieus
Vint faire honneur aus nopces d'Harmonie;
Des immortels la ſainéte troupe vnie,
A ce beau iour abandonnant les cieus,
Se monſtrera ſans nuage à nos yeus,
Pour honorer ſi noble compagnie.
En noſtre temps d'vne Harmonie encor
Le mariage ameine vn ſiecle d'or.
(Par moy ſera madame ainſi nommée.)
Ce nom ſur tous conuient bien à ſes faits :
Puiſque par elle en accord, & en pais,
Doit demeurer la France deſarmée.

SONET

Sur les feus de la ſainct Iean.

Quand ie vous voy, gentiles bergerettes,
Danſer autour de ces feus allumés,
Et de pieds nuds, au mal acouſtumés
Fouler les champs, peinturés de fleurettes :
Mon pauure cœur, captif des amourettes,
Penſe aux flambeaus des archers emplumés,
Qui ont mes os en cendre conſumés
Par l'aſpre ardeur de leurs flammes ſecrettes.
Ha! di-ie lors, combien ſont differents
Mes feus cachés de vos feus apparents?
Ces feus vont font dancer, chanter, & rire :
Les feus qu'Amour en l'ame vient lancer,
Au lieu de rire, & chanter & dancer
Me font languir, & pleurer mon martyre.

SONET

Des miſeres d'Amour.

Heureus qui peut paſſer ſes ans plus vigoureus
Sans engager ſon cœur au plaiſir d'vne dame!
Heureus qui fuit d'Amour & les traits & la flamme!
Et qui ne ſçait que c'eſt d'vn refus rigoureus!
Heureus qui ne chemine & paſle & langoureus
Apres vne beauté qui emporte ſon ame!
Heureus ſont les forçats qui tirent à la rame!
Heureus le malheur meſme, au pris d'vn amoureus!

Celuy qui veut trouuer tout aigre, & tout amer,
Vienne en mon lieu ſeruir vne maiſtreſſe fiere :
Vienne ſuiure en mon lieu le cruel dieu d'aimer,
Qui veut eſtre conduit à peine & à miſere :
Ainſi qui ne ſçait pas le chemin de la mer,
Y paruient ſans faillir ſuiuant vne riuiere.

SONET

Sur l'image ſainct Michel.

Ce ſainct Michel aillé dont la croix argentée
Abat vn ennemy, puis le foule abatu,
Figure Amour oiſeau, & la grande vertu
De ceſte croix d'argent, d'vn chacun ſouhaitée.
Si toſt qu'elle reluit en la main apportée,
Celle qu'Amour en vain longtemps a combatu,
L'aſſaillant de ſa flame, & de ſon trait pointu,
De fiere humble deuient, par vne croix domptée.
Femmes, vous me direz que ce n'eſt pas raiſon,
De faire aus ennemis de vous comparaiſon.
I'en ſuis quaſi d'accord, ſans parler de vos teſtes.
Car combien que vos cœurs contre Amour ſoient armez,
La croix qui vous abat toutes fois vous aimez,
Ce que dire on ne peut de ces vilaines beſtes.

RESPONSE

Pour les femmes.

L'Ange que vous voyez, auecques ſes coquilles,
Ne figure ſinon les femmes & les filles :

La croix, la paſſion, les peines & tourments,
Que par vn fol deſir endurent les amants.
Il domte le mauuais : pour monſtrer que les belles
Domtent par leurs beautez les hommes plus rebelles :
Et que par leur engin ſouuent elles leur font,
Ainſi qu'ha l'ennemy, de grand's cornes au front.

SONET

Sur des gands.

Ie me plains de vos yeux, dont la flamme eſt gliſſée
En mes nerfs, & mes os, & m'a tout conſumé :
Ie me plains des cheueus, où l'archer emplumé
De milles rets dorez vne embuſche a dreſſee.
Ie me plains de ce teint, qui rend l'ame inſenſée :
Ie me plains des attraits de ce front tant aimé :
Ie me plains de ce ris qui l'eſprit m'a charmé :
Ie me plains de la voir enchantant ma penſée.
Mais ie me plains ſur tout de l'effort inhumain,
Et de la cruauté de voſtre blanche main,
Que ſent mon pauure cœur trop aſpre à ſa rapine.
Pour le moins de ces gands vous deués la couurir,
Afin que me venant le coſté gauche ouurir,
Tiriés plus doucement le cœur de ma poitrine.

SONET

A la Roine Marguerite.

Si iadis vn corbeau de ſa vois enrouée
Saluant les Ceſars, fut iugé bien appris,

Osant vous saluer, pourray-ie estre repris,
Puis que vous ne serés iamais assés louée?
De tant de rares dons le Ciel vous a douée
Que tout honneur Royal en vous seule est compris:
Voila pourquoy ma Muse autre suiet n'a pris:
Muse heureuse trois fois si elle est aduoüée!
Combien qu'en vostre estat on ne lise mon nom,
Roine, dont les vertus surpassent le renom,
Vostre pourtant ie suis, vous estes ma Minerue.
De rien ie ne vous sers, & ie le connois bien:
Mais vne Roine aussi n'a pas beaucoup de bien
Qui n'a dans sa maison chose qui ne luy serue.

SONET.

Comme vne tendre fleur de ceste humeur nourrie
Que l'aube fait tomber au mois plus souhaité,
Va tousiours accroissant sa grace & sa beauté,
Et semble que le Ciel à elle seule rie.
Mais s'il aduient aussi que la fleur tant cherie
Demeure sans rousée aus grands iours de l'esté,
Tout ce qu'elle eut de beau soudain luy est osté:
Morne on la voit flestrir, & cheoir sur la prairie.
Ainsi vostre bel œil m'esleue & me nourrit,
Fleurissant en amour, cependant qu'il me rit:
Mais, helas! si de moy sa faueur il retire,
Comme vn Lis qui se meurt, faute d'estre arrousé
Ie langui, ie flestri, de vigueur espuisé,
Et d'où venoit mon bien, de là vient mon martyre.

SONET

Au Roy, pour eſtre payé de quinze mois de ſa penſion.

Quinze mois ſont paſſés, depuis que la lumiere
Du grand Aſtre Royal s'eſcarta de mes yeus :
Quinze mois i'ay langui, ſans eſpoir d'auoir mieus,
Voyant que le Soleil me laiſſoit en arriere.
Or ay-ie tant crié que mon humble priere
Eſt en fin paruenuë à l'aureille des dieus :
Ils nous ont renuoyé le Soleil radieus :
Mais ſur moy ne luit point ſa clarté coutumiere.
Si d'vn aſtre commun chacun ſe doit ſentir,
Sire, ie vous ſuppli, vueillés moy departir
De vos rayons dorés, qui me ſouloient conduire.
Tout ce qui m'eſt obſcur ſera toſt eſclarci,
S'il vous plaiſt commander à monſieur de Souci
Qu'il face le Soleil dedans ma bourſe luire.

SONET

Sur le iour des Treſpaſſés.

A ce ſainct iour, belle & rebelle dame,
Qu'on doit prier pour le ſalut des morts,
Si vous ſentés au cœur quelques remords
D'vn pis que mort, dont vous tourmentés l'ame :
Comme les morts ſont tirés de leur flame
Par oraiſon qui les en iette hors,
Tirés auſſi & mon ame, & mon corps,
Du feu d'Amour qui l'vn & l'autre enflame.

Il ne faut point tant de deprofundis,
Pour me ſauuer en voſtre paradis :
M'en voulés-vous iouiſſance permettre?
Dites, ouy : ce beau mot ſeulement
Soudain pourra, finiſſant mon tourment,
De purgatoire en paradis me mettre.

SONET

De la petite damoiſelle Iudith de Meſmes.

Trop cruelle, ou trop fine, a eſté ma maiſtreſſe,
Que iamais ie ne ſceu conuertir à m'aimer :
I'en veus vne ſeruir qu'on ne puiſſe blaſmer
De trop de cruauté, ny de trop de fineſſe.
Amour, qui eſt enfant, à vn enfant m'addreſſe :
C'eſt des yeus de Iudith qu'il me vient enflamer.
Son trait la trouuera plus tendre à entamer
Que l'orgueil endurci d'vne ferme ieuneſſe.
Qu'on ne m'allegue point que petite eſt m'amour :
Plus vn feu eſt petit, & mieus peut-on l'eſtaindre.
I'ay temps & liberté de luy faire la cour,
Tandis qu'elle eſt petite, & qu'il n'y a que craindre :
Sa grace & ſa beauté croiſſent de iour en iour :
Si i'attendois plus tard, ie n'y pourrois atteindre.

SONET.

Aurons nous paix? aucuns diſent qu'ouy.
Croire le peut qui croit par ouïr dire.
Le bruit en court, pource qu'on la deſire.
On la fera, ſi le peuple eſt ouy.

I'en ay veu trois, dont on n'a point iouy :
Ie crain de veoir cefte quatriefme pire.
L'vn n'en rira que l'autre n'en foufpire :
Onques ne fut tout homme refiouy.
Vous que le Roy, & que monfieur depute
Pour la boucler, n'entrés point en difpute :
Tirés au but où tout le monde tend.
Preffés, ferrés, noüés fort cefte afaire,
Vous ne fcaurés encores fi bien faire
Qu'on ne reioüe au ieu du mal content.

QVATRAIN

Sur le mefme fujet.

Verrons-nous point la paix fleurir en cefte terre?
Ma foy, ie croy que non, ou qui dure longtemps :
Car fi on fait la paix, i'y voy des mal-contens,
Et par les mal-contens recommence la guerre.

SONET.

Quand dedans vn criftal vous mirés voftre face,
Qui pourroit d'vn clin d'œil vn froid marbre enflamer,
Me pardonnés-vous pas fi i'ofe vous aimer,
Et fi en voftre amour ie cherche d'auoir place?
Si eft-ce que le bien, que n'a pas cefte glace,
De veoir l'autre beauté eft plus à eftimer :
C'eft pluftoft en mon cœur où fe peut imprimer
Voftre diuin efprit, & voftre bonne grace.
Mon cœur n'a autre obiect que vos perfections :
Et vn criftal reçoit toutes impreffions,

Puis les pert aussi tost que le corps s'en absente.
Mon cœur est veritable, vn cristal est menteur.
Vous aués à choisir du miroër & du cœur :
Prenés celuy des deus qui mieus vous represente.

SONET

A la Roine mere du Roy,
sur sa maison à Paris, où les Rois & Roines
ses enfans sont logés auec elle.

Madame, il n'y a rien qui par vous ne se face.
Quel prodige nouueau, quel miracle est cecy?
Que les Rois vos enfans, & les Roines aussi,
Vous ayés tous logés en si petite place?
Le Soleil ne luit point sur vne telle race,
Quand de ses rais dorés le monde est éclarci.
Qui ne s'esbaïroit de les voir tous icy?
Veu que pour leurs grandeurs la terre a peu d'espace?
Mais vostre heureus conseil, & vostre autorité,
Qui a remis la France en sa tranquillité,
Les serre estroittement, & si bien les assemble,
Qu'estans tousiours vnis de parfaite amitié,
En vn lieu plus petit, voire de la moitié
La mere, & les enfans demeureroient ensemble.

SONET

A Monsieur de Souci, sur la Comete.

Non, non, ce feu nouueau n'est point vn feu prophete
Ny de la mort des grands ny de sedition :

De moy ie l'interprete, & de ma pension:
Qui croit à l'astrologue, il peut croire au poëte.
Sans rechercher de loin la cause plus secrete
Qui a produit cest astre, & son influxion,
De ma bourse alterée vne inflammation
Assés me fait sentir l'effet de la Comète.
Elle a bien longue queuë, & bien longs sont aussi
Deus ans de pension, qui m'ont tout racourci :
Mais vne heureuse fin en doit estre esperée.
Si mon art ne me trompe, & si vostre bonté
Fauorise ma bouche à dire verité,
Enfin i'auray de l'or, car sa queüe est dorée.

SONET

Sur vne barque pleine de Musiciens.

D'où vient ce chant si douls, qui nous frape à l'aureille ?
Phœbus, & les neuf sœurs, ne s'oseroient vanter
D'auoir tant de douceur, pour les Dieus contenter :
Cœur n'est si endormi qui gai ne s'en reueille.
C'est le chant d'vne barque : oyez quelle merueille!
Quelque Orphée est dedans, qui pourroit enchanter
Les rochers & les bois, tant il sçait bien chanter.
Argo l'antique nef a trouué sa pareille.
L'vne par l'Ocean porta la toison d'or :
Et l'autre par vn lac porte vn riche thresor.
L'vne a diuine vois, l'autre l'eut prophetique.
L'vne fut mise au rang des celestes flambeaus
L'autre egale en clarté aus astres les plus beaus,
Accroist le nombre d'eus, & du ciel la musique.

SONET.

Ceſt eſprit tout diuin, ceſt œil qui eſtincelle
Comme vn aſtre iumeau, ceſte humble grauité
Du front, & du ſourcil en arcades vouté,
Ceſte bouche teſmoin de prudence immortelle :
Ceſte longuette main, qui doucement cruelle
Tire vn cœur aſſerui par le gauche coſté,
Diſant que c'eſt pour ſoy qu'elle l'a emporté :
Ce port, & ce maintien, ceſte taille ſi belle :
De tout cela meſlé, le ciel vous en a fait
Ie ne ſçay quoi plus grand, & beaucoup plus parfait
Que ce qu'on dit beauté, qui merite eſtre aimée.
Auſſi tant d'excellence, & de perfection,
Me cauſe vne plus grande, & forte affection,
Que celle qui amour eſt ſimplement nommée.

SONET.

Le Crucifix parle au pecheur.

Du plus hault ciel pour toy i'ay deſcendu,
Où ie regnois, fils égal à mon Pere :
I'ay enduré tout mal & vitupere,
M'eſtant pour l'homme homme mortel rendu.
I'ay de mon gré vie & ſang reſpandu,
Pour deliurer ton ame priſonniere :
Ie me ſuis veu, pour ta faute premiere,
Entre larrons comme vn larron pendu.
Cœur endurci, que i'ay ſeul deſtaché,
A ſi grand pris, des liens du peché :
Veus-tu rentrer en meſme ſeruitude?

A tout le moins, ſi en ton Dieu tu crois,
Leue tes yeux pour voir en ceſte croix
Et ma bonté, & ton ingratitude.

SONET

SVR LA DEVISE LATINE

Et meus extinguet fletus quos ſuſcitat ignes.

L'Epire ſe vantoit iadis d'vne fontaine
Où le brandon eſtaint la flame receuoit,
Perdant en la meſme eau le feu qu'il y trouuoit :
Choſe bien dure à croire, & toutesfois certaine.
Entre vous curieus, ſi vous cherchez la veine
D'où put ſourdre ceſte eau qui Dodone abbreuuoit :
Au bois de Iupiter plus elle ne ſe voit ;
Ceſſés de l'y chercher, vous perdés voſtre peine :
Elle eſt dedans mes yeus : ie le ſens à mes pleurs,
Qui de l'onde d'Epire ont encor la Couſtume,
Or en chaude froidure, ore en froides chaleurs :
Car pleurant mes Amours, le feu eſtaint i'allume,
Et cherchant en pleurant la fin de mes mal-heurs,
I'eſtains des meſmes pleurs le feu qui me conſume.

SONET.

I'ay mon cas : ça de l'eau qui ſoit fraiſche & bien nette,
Preſſés fort qu'il ne s'enfle : & qui eſt ce des Dieux
Qui deſſus mon plaiſir eſt touſiours enuieus ?
Ne ſcauroi-ie iouër qu'vn mal-heur ne me guette ?
L'eſteuf m'a blecé l'œil, n'aguere vne ſagette
Mon eſprit aueugla, le naurant par les yeux :

Ce mal me rend troublé, & l'autre furieus,
L'vn est venu d'vn arc, l'autre d'vne raquette.
Tien barbier, saigne-moy : pique fort, as-tu peur?
Ie ne le fus iamais, toutesfois i'ay bon cœur.
Que mon sang est bruslé! d'amour vient ceste flame.
Dans l'humeur si noirastre il souloit se nourir :
Tires en pour deus fois, deus mauls il faut guerir,
Et l'œil gauche du corps, & l'œil dextre de l'ame.

Sur la rougeole de Madame sœur du Roy.

Quand de Diane est blesme le visage,
C'est de la pluye vn tres-certain presage.
Quand il rougit, le laboureur sçauant
Ose asseurer que nous aurons du vent.
Nostre princesse, à Diane pareille,
A esté blesme, & or' elle est vermeille.
Princes amans croyés que son pouuoir
Fera sur vous & venter & plouuoir.
Son œil si beau, qui ne craint point le charme,
Vous trempera de mainte & mainte larme,
Au lieu de pluye : & sentirés pour vents,
En vostre cœur des souspirs s'esleuans.
Mais soit vermeille ou soit blesme sa face,
Celuy de vous qui gaignera sa grace,
Heureus amant entre les plus contents,
Sans craindre orage, aura tousiours beau temps.

Sur la proprieté d'vne fonteine d'Epire, & ſur la deuiſe :

Et meus extinguet fletus quos ſuſcitat ignes.

Vous qui cherchés encore en Grece la fonteine
Qui ſouloit vne torche eſtaindre & rallumer,
Ceſſés de l'y chercher, vous perdés voſtre peine.
De là elle eſt venuë en mes yeux s'enfermer :
Mes pleurs en ſont teſmoins ; car ie ſens renflamer
L'ardeur de mes amours les pleurant à toute heure,
Et ſi ce feu ne peut du tout me conſumer,
Car ie l'eſtains auſſi des larmes que ie pleure.

HVITAIN

Du Medecin le Grand.

Le Grand, grand medecin, ſi grand que toy ne furent
Alexandre le Grec, ny Pompé le Romain,
Qui pour leurs grands vertus le nom de grand receurent
Et à la verité tu es plus grand qu'humain.
I'ay requis le bonnet & l'eſcu en la main
Trois mots de ton conſeil, pour ma douleur eſtaindre ;
Tu m'as bien rudement remis au lendemain :
Le Grand, tu es ſi grand que l'on n'y peult attaindre.

Sur la pacification des ſeconds trovbles, faicte par Monſieur de Montmorency.

Si la guerre a tué Anne Montmorency,
Sans vengeance pourtant là bas ſon ombre n'erre :

François, pareil en force & en conſeil auſſi,
Vengeant ſon pere mort, a faict mourir la guerre.

Qu'il ne faut point de flambeau pour conduire vn Amant.

Retourne-t'en, laquais, retourne Coridon :
Il n'eſt point de beſoin qu'on me vienne conduire,
Ie ſuis accompagné du feu de Cupidon,
Qui la nuict m'eſclairant autre feu ne deſire.
Le grand vent & la pluye à ta torche peut nuire,
Mais moy ie les deffie & ne crains leur effort,
Car la flame qu'Amour dedans mon cœur fait luire
Ne ſe peut amortir que par la ſeule mort.

Sur du fil de Florence & d'Eſpinay, donné à vne demoiſelle.

Quand de ce fil en ouurage vſerés,
Si vos beaux doits ſont piqués d'aduenture,
Par voſtre mal au mien vous penſerés,
Et que d'Amour plus aſpre eſt la poincture.

AVTRE.

Le fil dont depend ma vie
Eſt ſemblable à ceſtuy-cy :
L'vn eſt freſle, & l'autre auſſi,
Et des deux ſerés ſeruie.

AVTRE.

Ie voudroy, s'il eſtoit permis,
Deuenir fil tout à ceſte heure.
Y a il fortune meilleure
Qu'eſtre par vous en œuure mis?

AVTRE.

Puis qu'eſtes ſi dure à ioindre,
En couſant, à chaſque point,
Amour qui le cœur me point
De ſes trais vous puiſſe poindre.

AVTRE.

Ce fil doit deuenir collet
Pour ceindre vn col plus blanc que neige :
I'en ſuis jalouz : car pourquoy n'ay-ie
Autant de credit qu'vn filet?

AVTRE.

Vous ferés du lacis de ce fil à lacer :
Amour de ſon coſté doit autre choſe faire :
C'eſt de lacets d'aymant nos cœurs entrelacer,
Si bien qu'vn autre amour ne les puiſſe deſſaire.

AVTRE.

Ie vous donne du fil de France & de Florence,
L'vne ſçait delié, l'autre plus rond filer :
Si gros à voſtre aiguille eſt le fil de la France,
Appellés-moy ſoudain, ie ſçay bien enfiler.

AVTRE.

Vous auės du fil à lacer,
Laſſés vous à l'entrelacer :
Et ſi laçant vous eſtes laſſe,
Auecques vous que ie me lace.

POVR VN CHEVALIER

CONDVIT PAR VNE PALLAS,

& ſuiuy de huict autres Cheualiers; vne Victoire & vne Renommée, dont Pallas eſt accompagnée, parlant ainſi aux Dames.

LA RENOMMÉE.

Ce Cheualier de huict autres ſuiui,
Qui ſert Amour, & l'a touſiours ſerui,
Cherche aux tournois de l'honneur ſur la terre :
Pallas qui l'aime, & le guide en ſes faits,
L'ameine icy : deeſſe de la Pais,
Sage au conſeil, & vaillante à la guerre.

LA VICTOIRE.

Elle ne veut, Belles, le preſenter
Sinon à vous : car pour vous contenter
Luy & ſa troupe ont faict ceſte entrepriſe.
Si vos faueurs leurs échauffent les cueurs,
Ne doutés point qu'ils n'en ſortent vaincueurs :
Force vainq tout que beauté fauoriſe.

RENOMMÉE.

En mainte terre où ils ont combatu
De ces neuf preus on connoiſt la vertu :

Mesme à leur chef nul egal ne se treuue.
Puisqu'il maintient des dames la beauté,
Le droit aussi sera de son costé :
Qui ne le sçait, vienne en faire l'espreuue.

VICTOIRE.

Pour remarquer ceus qui feront le mieux
Il ne faut point de Iuges que vos yeux,
Dont la clarté leur sera departie.
Mais c'est aus neuf vn grand œuure entrepris,
Veu que vos yeus qui donneront le pris
Sont en cecy leur iuge, & leur partie.

Sur des Tablettes.

Ie sçay que vous aués la memoire excellente,
Et chascun la confesse estre des plus parfettes :
Dequoy seruira donc ce que ie vous presente :
C'est qu'à vn certain mal nos ames sont suiettes.
Si ce mal, dont ie parle, & qu'on nomme Amourettes,
Vous faisoit d'auanture oubliant deuenir,
Comme il a fait maint autre, vsés de ces tablettes,
Pour de nous au besoing vous faire souuenir.

Sur la rougeole de Madame.

Palle est le Dieu qui les cœurs nous desrobe,
C'est de ma dame en santé la couleur.
Son corps malade est rougi de douleur,
Amour aussi porte vne rouge robbe.
Ne demandés si son Royal courage
Est en tous temps d'vn beau feu tourmenté :
Car qu'elle soit malade, ou en santé,
Tousiours Amour est peint en son visage.

QVATRAIN.

Esloingné des beaus yeus, à qui l'Amour vainqueur
Rendit par vn regard ma franchise asseruie :
Si tu veus viure, ô corps, emprunte vn autre cœur,
Car le tien sans les voir ne peult plus estre en vie.

DISTICHE.

Tu es mon basilic, veu que ton œil me tuë :
Et viure ie ne puis quand ie te pers de veuë.

Les Rois qui sont du sang des Dieus
Auec eus ont parti le monde :
Les Dieus ont retenu les cieus,
Laissants aus Rois la terre & l'onde.
Mais aus Dieus, comme aus plus puissants
Les bons Rois sont obeïssants ;
Car le rond de leurs Cieus enferme
Et la mer & la terre ferme.

D'VN MONSTRE DE IVMEAVS

S'ENTRETENANS,

Né à Paris au mois de Iuillet M. V. LXX.

Ce monstre de Iumeaus est vn heureus presage
Qu'on va changer canons à hault bois & à cors,
Et que les deus partis trop bouillants de courage
Appaiseront du tout leurs haines & discors.
Car comme ioints en vn nous voyons ces deux corps,
Sire, ainsi vos suiets, que l'ire desassemble
Par le lien de Pais & de fermes accords,
Apprendront dessoubs vous à se tenir ensemble.

SVR DES TABLETTES
données à Madame ſœur du Roy.

Comme d'vn ſecretaire, & fidele, & diſcret,
Madame, vous pouués vſer de ces tablettes.
Que choiſiriés-vous mieus pour garder le ſecret
De voſtre cœur royal, que des cartes muettes?

AVTRE.

Pour enrichir ce don, comme il merite,
De pierrerie, & de viues couleurs,
Faut ſeulement peindre vne Marguerite :
C'eſt tout l'honneur des perles & des fleurs.

Sur le mariage d'vn Lorrain & d'vne Pariſienne.

Les Lorrains, ce dit on, ſont gens de bon affaire,
Bons Colas, bons faillons, bons hommes de maris :
Si en ſçai-ie bien vn qui pour le mauuais faire
S'en eſt venu chercher des cornes à Paris.

QVATRAIN.

Ton œil me ſemble auſſi clair qu'vn beau iour;
Et ſi me rend plus aueugle qu'Amour.
Ie ſuis meurtri ſi mon meurtrier ne m'aide :
D'où vient mon mal, là meſme eſt le remede.

Des trois vertus Theologales en vn mariage.

Ce bon homme eſt ſauué, au moins comme ie croy,
Qui conduit d'eſperance eſt entré en meſnage :

Qui ne penſe à nul mal, ains à la bonne foy
A ſon col attaché au ioug de mariage.
Pour gaigner Paradis que faut il d'auantage
Qu'eſperance & que foy? eſt-ce la charité?
Elle eſt auecques luy : ſi l'on dit verité,
Sa femme ſeule en a pour tout le voiſinage.

Baignolet ſe plaint de Roiſſy.

N'aguere aymé de mon ſeigneur
Ie fleuriſſois en tout honneur,
Comme le Roy des lieus champeſtres.
Maintenant ie tombe en meſpris
Par Roiſſy qui ma place a pris :
Les derniers venus ſont les maiſtres.

Reſponſe.

Baignolet, ne te plains ainſi :
On ne t'a laiſſé pour Roiſſy :
Iudith viendra toſt en ieuneſſe.
Recouurant ce qu'on t'a oſté
Lors tu fleuriras en beauté
Par les beautés de ta maiſtreſſe.

Quatrains Enigmatiques.

Il a prou bec, & n'eſt qu'homme de plume :
Sur le printemps que tout ſe fait nouueau
Hors de raiſon n'eſt celuy qui preſume
Qu'il pourra bien deuenir vn oiſeau.

AVTRE.

Bien qu'il ait vn eſtat nouueau,
Si eſt-il tel que de couſtume :

On ne laiſſe pas d'eſtre oiſeau
Pour müer, & changer ſa plume.

AVTRE.

S'il a enuie, ainſi qu'on dit,
D'eſtre aus Requeſtes commiſſaire,
Il le ſera veu ſon credit,
Monſieur embraſſe ſon affaire.

AVTRE.

Tant tournoyer, venir, aller,
Ce n'eſt qu'vne vaine entrepriſe :
Maſque, vous n'y pouués parler,
Retirés-vous, la place eſt priſe.

AVTRE.

A l'aduis & concluſion
Des arbitres ie ſuis ſoubmi :
Mais faute d'aſſignation
Entrer ne puis en compromis.

AVTRE

Ie veux me mettre en arbitrage :
A vous tient que ie n'y ſuis mis.
C'eſt pour mon droit grand aduantage
Si bien toſt i'entre en compromis.

AVTRE.

Du Calendrier qui Auril oſteroit,
Il ne feroit à Mars trop grand outrage :

Car de plus pres, ayant libre paſſage,
Mars amoureus de May s'acoſteroit.

AVTRE.

Mon iardin a porté & nourri ces fleurettes,
Qu'à vous la fleur des fleurs ie donne de bon cœur.
Mais ie pourrois auoir plus d'aiſe en amourettes,
Si en voſtre iardin ie cueillois vne fleur.

DE MONSIEVR FRERE DV ROY,

ET DE MADAME SOEVR

du Roy, qui porte le nom d'vne eſpece de Palme, appellée Marguerite.

En tous combats dangereus
Monſieur eſt vn chef heureus.
Qui en ceſt heur le maintient?
C'est que la Palme eſt ſa ſœur;
Et que touſiours eſt vainqueur
A qui la Palme appartient.

POVR MADAME DE ROISSY,

Sur de la bougie que luy enuoya Madamoiſelle de la Touchardiere.

En bonne foy ie ſuis toute rougie
De vous ouïr tant priſer mon ſçauoir.
Ie ne ſçay rien: mais par voſtre bougie
Ie pourray bien quelque ſcience auoir.
Pour en vſer, & me mettre en deuoir,
Les beaus eſcrits de vous ſeule il faut lire;
Dont le preſent & les lettres font voir
Que le douls miel naiſt auecques la cire.

Sur vn boucquet de plumes.

Si vn bouquet de fleurs est le bien-heureux gage
Qui entretient les cœurs & les desirs contens,
On doit orner de fleurs vostre fleurissant âge,
Mais l'Hyuer nous en garde, & la rigueur du temps.
Chasse-les, Cupidon, qui ton pouuoir estens
Sur la mesme nature, & les plus froids allumes.
Il vaut mieus, dit Amour, attendre le printemps;
Cependant ie luy fais vn bouquet de mes plumes.

QVATRAIN

Sur vne Marguerite de plume.

Quand l'enfant emplumé, qui nous contraint d'aimer,
A son ardent flambeau auroit grillé ses aisles,
La ieune Marguerite a les plumes si belles
Qu'il ne pourroit d'ailleurs si bien se remplumer.

AVTRE.

Le sçauant plumacier, qui par son art presume
Representer nature en ses viues couleurs,
La Marguerite doit choisir sur toutes fleurs;
C'est le plus beau suiet pour employer la plume.

QVATRAIN

Sur la paix que baisent les nouueaux mariés.

Vous aymés bien la paix, espous & espousée,
Qui l'aués ce matin à la Messe baisée :
Cette nuit on dira, combatans desarmés,
Qu'encor mieus que la paix la guerre vous aimés.

AVTRE.

Baiſer la paix eſt ſigne de l'aimer :
Et toutesfois le Dieu qui vous enferre
Fait en baiſant vn deſir enflamer
De commencer vne plus douce guerre.

HVICTAIN.

Tandis qu'Amour dormoit, ie luy coupaï les aiſles,
Parce qu'il me ſembloit trop volage & leger :
Quand il fut eſueillé, & ſe trouua ſans aiſles,
Riant d'vn ris amer vers moy ſe vint ranger.
De ce petit voleur ie me penſoi venger,
Mais ie fei bien le ſot, & maintenant i'en pleure :
Il ne peut plus voler pour de moy s'eſtranger,
Ainſi mon ennemy auecques moy demeure.

SVR LA NAISSANCE DE DEVS IVMEAVS,

Enfans de Monſieur de Roiſſy, & ſur le feu qui ſe print à ſa maiſon le meſme iour, 5. Aouſt 1596.

L'Eſtoille des iumeaus, luiſante en vn orage,
Du beau temps qui approche eſt vn certain preſage.
Ces iumeaus noueau-nés vn augure ſeront
Que bien toſt nos ennuis par vn bien ceſſeront.
A leur naiſſance auſſi la maiſon enflamée
Leur eſt vn ſigne heureus de claire renommée.

QVATRAIN

Sur la meſme naiſſance.

Pleurs, & regrets de treſpaſſés
A la parfin s'en vont paſſés,

Graces au Ciel, qui nous enuoye
Aprés double dueil double ioye.

ESTREINES
A Madame la Chanceliere l'an 1602.

A ce iour que l'an recommence,
Le fils de Dieu, par sa clemence,
D'espandre son sang commença.
La vertu souffrit pour le vice :
Et ia s'offrit au sacrifice
Celuy qui onques n'offensa.
D'aussi bon iour, & bonne année,
Que lors fut nature estrenée,
Puissiés vous estre par mes vers :
Quand vous cherchés sa gloire sainte,
Et viués en l'heureuse crainte
Du Createur de l'vniuers.

Sur la grossesse de Madamoiselle de Mesmes, pour Estreines l'an 1586.

Ianuier, pere de l'an, dy nous ce qu'il t'en semble,
Toy qui sçais le passé, & connois l'aduenir :
Ce fils, ou ceste fille, ou bien tous deus ensemble,
En quel temps doiuent-ils sur la terre venir?
Auant, dit-il, qu'on voye à son tour reuenir
Le dous mois de Venus qui les amans assemble,
Enceinte entre ses bras vn enfant doit tenir;
Qui de corps & d'esprit à son ayeul resemble.

Estreines à Madame de Roissy.

Ie vous doy souhaiter tout ce qu'aimés le mieus,
Moy qui ne puis donner que souhaits pour estrenne :

Toutesfois ie ſouhaite, & fais priere aus Cieus,
Ce que plus deſirés que bien tard vous adaienne.

AVTRE.

N'entendés vous ce que ie dis?
Faut-il qu'autrement ie l'eſcriue?
Aſſés toſt monte en Paradis
Qui aprés cent ans y arriue.

QVATRAIN,

Pour remercier vne Dame aux Eſtrenes.

Plus doit vn braue cœur, & plus il veut deuoir :
Plus ie vous doy, madame, & moins ie m'en acquite :
Car ie me ſens heureus de vos biens receuoir,
Aimant mieus vous deuoir qu'à vn autre eſtre quite.

ESTRENES

A Madame de Roiſſy, l'an 1582.

Celuy qui tient la clef des Cieus,
Et ouure la nouuelle année,
Ouure auſſi les temples des Dieus
Pour les prier ceſte iournée.
Chacun y va, chacun pretend
D'y obtenir ce qu'il demande :
Mais à vn but chacun ne tend :
Meſme deſir ne nous commande.
Si voulés-vous ce que ie veus,
Et que de voir i'ay ferme attente.
Voſtre ſouhait ce ſont mes vœus,
C'eſt que ſoyés mere contente.

A Madame de Roiſſy,
Sur le tableau & les pourtraits de ſes enfans.
Pour Eſtreine l'an 1597.

I'admire ce tableau, où ſont du corps humain
Les membres bien tirés, & les traits du viſage.
Mais, combien qu'vn bon maiſtre ait icy mis la main,
Ce que plus on y louë, il eſt de voſtre ouurage.

AVTRE.

Le cinquieſme viuant, & trois auecques Dieu,
Que ne ſont ils icy peints chacun en ſon lieu?
C'eſt trop peu d'vn tableau: la mere eſt ſi feconde
Qu'elle peuple d'enfans & l'vn & l'autre monde.

A Madamoiſelle de Premol, ſur ſon pourtrait en dueil.
Pour Eſtreines, l'an 1597.

Et ſçauante eſt la main, & docte le pinceau,
Qui ſoubs vn voile noir voſtre beauté figure.
Puis que donques le dueil vous ſied bien en tableau,
Iamais ne puiſſiés vous auoir dueil qu'en peinture.

AVTRE.

Peintre, pourquoy en ta peinture
N'as-tu monſtré ſans couuerture
Ceſte beauté digne des cieus?

Le Peintre reſpond.

Pour voir vne Deeſſe nuë
Vn homme eut la teſte cornuë,
Et vn autre perdit les yeus.
Afin qu'il ne te prenne enuie
D'eſtre Actæon, ou Tyreſie,
Ie luy ay fait vn voile auoir.

De leur mal-heur qu'il te ſouuienne :
Et de crainte qu'il ne t'aduienne,
Contente toy d'ainſi la voir.

A Monſieur le Chancelier.

La Vierge à l'eſpy d'or qui porte la balance
Où l'on poiſe les loix, grand Chancelier de France,
Luiſoit quand tu naſquis, par le Ciel ordonné
A l'eſtat & l'honneur que le Roy t'a donné :
Le peuple en eſt teſmoing, & les dignes loüanges
De ta vertu commune aux nations eſtranges.

A Madame la Chanceliere.

Quand i'aurois employé des Muſes & des Graces
Le celeſte ſçauoir, pour vous rendre des graces,
Madame, ie verrois mes deſirs imparfaits,
Et ne pourrois iamais eſgaler vos bien-faits.
Mais celuy qui ſur tout eſlargit ſa puiſſance,
Qui cherit la vertu du Chancelier de France,
Vous en rendra guerdon : cependant en mes vers
Ie publiray de vous l'honneur par l'vniuers.
Si mon augure eſt vray, par eux, comme ie penſe,
Vn renom eternel ſera la recompenſe.
De vos biens & vertus, les ſiecles aduenir,
Nos arriereneueus ſe deuront ſouuenir :
Car la belle vertu de ſa nature eſt telle,
Que ſans autre loüange elle reſte immortelle.

PLAINTE.

O temps, ô meurs changez, où ſont les benefices,
Où ſont les dignitez, les eſtats, les offices,

Que le grand Roy François, l'Apollon des neuf Sœurs,
Sans en estre prié donnoit aux professeurs?
Le public a tiré quarante ans de seruice
De mes trauaux passez, au poudreux exercice,
Où la vertu se monstre & s'apprend le sçauoir:
Las! ie suis enuieilli sans recompense auoir.
Si tant i'eusse enseigné dans vn païs estrange,
Ie serois plein de biens & comblé de loüange.
Le cheual qui iadis aux lices fut vainqueur,
Quand la force luy faut & n'a plus que le cœur
S'esgaye emmy les prez, errant par la verdure,
Asseuré du repos & de sa nourriture.
Nostre vieillesse empire: & nul ne pense pas
Ny à nostre repos, ny à nostre repas.
Que ne me feit mon pere en autre escole apprendre
La science aux escuz, de compter & de prendre:
Riche & heureux ie fusse en ce siecle doré,
Où l'or commande à tout & seul est adoré.
Ie fusse sain de corps, & n'eusse pas perduë
A l'estude sans fruit ma ieunesse & ma veuë.
En me couchant bien tard & me leuant matin
I'appris sot que i'estois du Grec & du Latin,
Pour apres enseigner aus autres ces langages;
Dont rien ne me reuient sinon vn peu de gaiges,
Auecque le nom vain de quelque pension,
(Dorat, s'il m'en souuient, l'appelloit passion)
Que l'on rongne de sorte, & retranche & recule,
Qu'elle ne suffist pas à nourrir vne mule.
L'honneur nourrit les Arts: ostez-en le loyer,
Nul n'y veut son estude & son temps employer.
Regarde Passerat, toy quiconque t'amuses
A seruir au public & à suiure les Muses.

EPITAPHES

DE DIVERSES PERSONNES.

Le tombeau de Fleurie pour Niré.

Ie n'ay voulu baſtir à ma chere Fleurie
De marbre vn Mauſolée eſleué iuſqu'aus cieus,
Ainſi que feit iadis la Roine de Carie;
Ains de vers & de pleurs qui coulent de mes yeus.
Par les pleurs que i'eſpans on ſçaura beaucoup mieus
Que, meſme aprés ſa mort, ie l'ay ſur tout aimée :
Et les vers que i'eſcris aus ſiecles les plus vieus,
Feront de ceſte amour durer la renommée.

EPITAPHE.

Cy giſt vne Princeſſe
Morte en fleur de ieuneſſe :
Fleurie eſtoit ſon nom,
Immortel ſon renom :
Que nature auoit faite
Sur toute autre parfaite.
Iette icy maintes fleurs,
N'y iette point de pleurs,
Paſſant, qui d'auenture
Liras ceſte eſcriture :
Il ne t'apartient pas
De pleurer ſon treſpas,
C'eſt à moy ſeul d'eſpandre
Des pleurs deſus ſa cendre.

ELEGIE.

En ſui-ie là reduit, qu'il me faille à toute heure
Mourir plus de cent fois, ſans qu'vne fois ie meure?
Ay-ie peu tant aymer pour n'auoir en aymant
Qu'vne importune vie, eternelle en tourment?
Puiſque la fiere mort ma Princeſſe a rauie,
De viure i'ay perdu le pouuoir & l'enuie :
Rien icy ne me plaiſt : & n'ay d'autre deſir
Que deſous meſme tombe auec elle geſir.
Ne me conſolez point, ma douleur eſt ſi forte
Que plus on me conſole & plus elle m'emporte.
On ne peut m'appliquer aucun bon appareil,
La playe eſt trop profonde, & le mal nonpareil,
Où s'eſt mis vn tel feu qu'on ne ſçauroit l'eſtaindre:
Si ie n'en puis guerir aumoins doy-ie m'en plaindre.
Helas! i'ay bien raiſon de plaindre & regreter,
Ce que l'on m'a raui ne ſe peut racheter.
Au monde il n'y a plus de choſe ſi parfaite :
Le moule en fut rompu quand nature l'eut faite.
Qui veut de ſes beautés les traits repreſenter,
Du riuage Africain le ſable il veut conter,
Les troupeaus eſcaillés que gouuerne Protée,
Et les flots de la mer par les vents agitée.
Ses cheueus creſpelus, d'vn fil d'or delié
Par mille nœuds retors me retindrent lié
En heureuſe priſon, quand mon ame trompée
Voletant en leurs rets y fut enueloppée.
Son front, large & ſerein, eſtoit des mieus polis,
D'où prenoient leur blancheur les belles fleurs-de-lis.
L'ebene des ſourcils ſe vouſtoit en arcades :
Les Amours en ſes yeux dreſſoient leurs embuſcades.
De là celuy d'entr' eus qui eſt meilleur archer

Vn de ses traits dorés vint sur moy descocher.
Son nés fut bien formé : sa ioüe estoit vermeille
Ainsi comme Cinabre, & courte son aureille
Troussée en demi-rond : son visage riant :
Ses dents ne deuoient rien aus perles d'Orient,
Ny sa bouche au coral : on voyoit mille roses
Dans le Ciel de son front nouuellement écloses.
La femme de Tithon l'honora de ses doigts :
Iunon de son marcher ; les Muses de leurs vois.
Elle eut l'esprit sçauant de Minerue la sage ;
Des Graces les attraits, le port, & le corsage.
De ferme loyauté son cœur gaingna le pris,
Que l'honneur vertueux pour son siege auoit pris.
Aus passions d'Amour elle estoit trop secrete ;
Retenuë en parler, aduisée, & discrete.
Sa douceur naturelle, & naïfue bonté,
Se rendoit d'vn chacun serue la volonté.
A le dire en vn mot, c'estoit quelque Deesse,
Couurant sa deïté du corps d'vne Princesse :
Corps qu'elle a desuestu pour retourner aus cieus,
Quittant sans deplaisir ce monde vicieus,
Où ie vi maugré moy, & soupire & lamente,
Sans esperer remede au mal qui me tourmente.
Que sert-il de porter tant de sceptres aux mains,
Que sert-il d'estre Roy le plus grand des humains,
Si l'aueugle destin, & la mort desloyale,
Des sceptres n'ont souci, ny de grandeur Royale ?
Si ce qui nous aggrée ils le viennent saisir,
Ne prenants passe-temps qu'à nostre desplaisir ?
Ils me l'ont bien monstré, veu que par leur outrage
I'ay perdu ma Princesse en la fleur de son âge.
O mal-heur le plus grief qui eust peu m'aduenir !
Ainsi l'Autan cruel fait la rose fanir,
Non encor espanie : ainsi la bise emporte

L'ente, honneur du iardin, qui son premier fruit porte.
Ce que plus beau l'on treuue en ces terrestres lieus
Soudain comme vn esclair passe deuant nos yeus
Sillés de sa lumiere : à peine on le voit luire
Qu'on entend le tonnerre & la tempeste bruire :
La gresle tombe druë, & vne froide horreur
Fait dresser les cheueus au chef du laboureur :
Plus l'esclair est brillant, plus sa clairté redouble,
Plus coup sur coup il vient de tempeste & de trouble,
Apprenés-le de moy, vous qui ne le sçaués :
Craignés cent maus futurs, quand vn bien vous aués :
Contemplés la grandeur de ma peine endurée,
Pour la beauté qui fut de si peu de durée :
Lors vous confesserés que ce fauls Dieu d'aimer,
Auec vn peu de dous mesle beaucoup d'amer.
Le soucy, le chagrin en mon ame s'assemble :
Tous les quatre elements sont coniurés ensemble
Pour troubler mon repos : & les iours & les nuits
Sont d'accord auec eus d'allonger mes ennuis.
Le plus haut element qui tout brusle & consume,
En moy secrettement vn autre feu rallume :
Vn desir de la mort, qui peu à peu vaincueur
Du desir naturel s'empare de mon cœur,
Où dure & durera ceste flame allumée
Iusqu'à tant que l'esprit s'euapore en fumée.
Mes souspirs & sanglots de prés s'entresuyuants
Sont engendrés de l'air, qui est pere des vents :
Mesme leur prince Æole a choisi ma poitrine
Pour y mettre en prison ceste troupe mutine.
Du profond Ocean les humides vapeurs,
Qu'attire mon ardeur, me fournissent de pleurs.
Comme vn fascheus hyuer, qui tout se passe en pluye,
Ie ne fay que pleurer, & rien mes pleurs n'essuye.
Ie ne doy plus attendre vn beau temps desormais,

Puisque mon clair Soleil est caché pour iamais!
La terre ne rendra ny fleurs ny fueilles vertes,
Qui puissent resiouïr mes pensees couuertes:
Contre elle ie souspire, & me plaints à hauts cris,
De ce qu'vn si beau gage elle a si tost repris.
Ie me courbe vers elle, attendant l'ouuerture
D'vn tombeau qui m'enserre en mesme sepulture.
Aussi tost que l'Aurore au char iaune-doré
De roses & d'œillets a le ciel coloré,
Debout ie la regarde, & semble que ie voye
La face au teint de lis où fut peinte ma ioye.
Aussi tost que Vesper est au Ciel auancé
Et des Astres communs a le bal commencé,
Celle ie pense voir qui tint entre les dames
Le rang que tient Vesper entre les autres flames.
Mais si i'ay de l'Aurore & de Vesper aussi
Quelque leger plaisir, il se tourne en souci:
Car tout ce qui resemble à sa diuine image
Me fait resouuenir de mon premier dommage,
Dont ie maudi ma vie, & la traine en langueur;
Et des iours & des nuits i'accuse la longueur.
O ma chere Princesse! vn seul point me conforte,
Que la mort finira la douleur que ie porte;
Et qu'aprés qu'elle aura sur l'âge florissant
Deslié de ce corps mon esprit languissant,
Il s'en ira suiuant la trace & les brisées
Par où le tien gagna les beaus champs Elysées.

SONET.

Mourir me faut, le conseil en est pris:
Autre remede à mon mal ne se treaue.
Reuien Charon pour me passer le fleuue;

Ie la veux suiure en l'amoureus pourpris.
En ces beaux lieux, où viuent les esprits
Dont en Amour la loyauté s'espreuue,
Errer ie veus, & monstrer par la preuue
Comment sur tous i'ay merité le pris.
Il faut aller, le bastelier m'appelle.
Entrons Charon, approche ta nasselle,
Vogue en ce bois où Madame m'attend.
Encor veut-elle estre de moy seruie.
Si i'en reçoy tant de mal en la vie,
Aprés la mort i'espere estre content.

SONET.

Ne dressés point de tombe à si rare Princesse,
Qu'encor aprés sa mort son Niré veut aymer.
Pensez-vous en porphyre ou en marbre enfermer
Tant de vertus ensemble & tant de gentillesse?
La nature & les Dieus luy auoient fait largesse
De tant & tant de biens qu'on ne peut les nommer.
La rondeur de la terre, & le tour de la mer,
Seroient trop petit coffre à si grande richesse.
Le tombeau digne d'elle est le cœur d'vn grand Roy,
Siege du vray Amour & de la ferme foy,
Et de qui la grandeur n'a point d'autre mesure.
Puisque pour son tombeau telle place elle a pris,
Le ciel qui tout comprent, & de rien n'est compris,
Ne luy sçauroit donner plus noble sepulture.

SONET.

Nymphes qui quelquefois escoutés ma complainte
Dont i'ay vos tendres cœurs à pleurer incité,
Pour me donner confort en mon aduersité,

Receués ma priere en voſtre aureille ſainte.
Si iadis quelque fleur du ſang des Rois fut peinte,
Laiſſant memoire d'eus à la poſterité,
Deeſſes ie vous prie (& ie l'ay merité)
Que quelque fleur auſſi de mon mal-heur ſoit teinte.
Faites dorenauant que les lis argentés,
Lis d'honneur des François ſur ma tombe plantés,
Le plus bel ornement de la terre fleurie,
Portent à tout iamais marque de ma douleur;
Et les voyant tachés d'vne noire couleur,
Qu'on y liſe mon nom & celuy de Fleurie.

SONET.

Comme on oyt quelquefois vne humeur enfermée
Dedans quelque bois verd, au foyer eſtendu,
Se plaindre & faire vn bruit longuement entendu,
Qui ſe reſoult en fin en cendre & en fumée:
Ainſi la paſſion dans mon cœur enflammée
Par le deſir du bien, las en vain attendu!
A tant ietté de cris, & de pleurs reſpandu,
Que mon ame en ce feu deuſt eſtre conſumée.
I'y dure toutefois: car le cœur d'vn amant,
Loyal comme ie ſuis, reſemble au diamant:
Le meilleur eſt celuy qui le feu mieus endure.
Amour auec le temps m'a tout acoutumé
A viure en ce brazier par ſa torche allumé,
Et au lieu d'y mourir i'y pren ma nourriture.

SONET.

On me peut comparer à la chéure ſauuage,
Qui a veu ſon cheureuil par vn aigle rauir,
L'emportant en ſon aire, afin d'en aſſouuir

La faim de ses petits, qui n'ont point de plumage.
Que fait la paure beste? à demy elle enrage
De ce qu'elle ne peut ny voler ny grauir.
Ie forcene à demy, que ie ne puis suyuir
Celle qui va là haut emportant mon courage.
Comment iray-ie au ciel pour y voir reflourir
La diuine beauté qui ce tourment me liure?
Mon mal-heur ne veut pas que ie puisse mourir
Pour y voler par mort, & pour y mieus reuiure.
Amour, de tes moyens, tu me dois secourir,
Me prestant au besoing tes aisles pour la suyure.

SONET.

S'il aduient quelque nuit que l'Amour qui me veille
D'vn sommeil sans sommeil mon corps laisse iouyr,
L'esprit qui n'a repos, afin de s'esiouïr,
Se façonne vne image à Madame pareille.
Alors que i'ay de ioye, & que i'ay de merueille,
Pensant encor la voir, la toucher & l'ouïr!
Mais ie sens ce plaisir trop tost s'esuanouïr,
En perdant son image au point que ie m'esueille.
Trop courte m'est la nuit en ce plaisant sommeil:
Trop longs me sont les iours, & me plains du Soleil,
Dequoy plustost en mer ses cheuaus il ne plonge.
Suis-ie pas en amour cruellement traité?
Les tourments que ie sens sont pleins de verité;
Mais ce peu de plaisir n'est que songe & mensonge.

SONET.

La Court fut comme vn pré dont l'herbette fleurie
De l'eau d'vne fonteine entretient sa beauté.
La fonteine d'Amour, d'honneur, de loyauté,

C'eſtoit le clair viſage & les yeux de Fleurie.
La Cour eſt maintenant telle qu'vne prairie
Qui perd herbes & fleurs par l'ardeur de l'eſté :
Elle ne m'eſt plus gaye ainſi qu'elle a eſté,
Depuis que par mal-heur ſa fonteine eſt tarie.
Et moy pauure chetif ie ſuis tel deuenu,
Que deuient vn berger, qui au chault eſt venu
Pour boire à vn ruiſſeau d'vne ſource certaine.
S'il n'y trouue plus d'eau ny verdure ny fleurs,
Panché deſſus le bord y verſe tant de pleurs,
Qu'il en fait à la fin comme vne autre fontaine.

SONET.

Ciel d'aſtres couronné, qui as voulu reprendre
Vn eſprit ſi parfait, pource qu'il eſtoit tien,
Ne tarde dauantage à reprendre le mien,
Il eſt venu de toy, à toy ie le doy rendre.
Terre qui n'as voulu plus longuement attendre
A reprendre ſon corps pour le reduire en rien,
Reprens mon corps auſſi, & me fay tant de bien
Qu'à la fin ſoient meſlés mes os parmy ſa cendre.
Ie veux pour mon repos ſous la terre geſir,
Toutefois de la terre eſt bien loing mon deſir,
Il tire droit au ciel, qui mon bon heur enſerre.
Vne amoureuſe haine entre l'ame & le corps
Eſmeut ce different, qui tourne en bons accords :
Car pour monter au ciel, il faut deſcendre en terre.

SONET.

Retournant d'Italie au bel air de la France
Quelquefois à part moy ie diſcourois ainſi :
I'y trouueray la pais, & mon repos auſſi,

Et verray tout fleurir en bonne intelligence.
Le passé me donnoit du futur asseurance,
Que ie voy maintenant se tourner en soucy :
Pour moy ny mort païs la pais n'est point icy :
Le vent emporte en l'air ceste belle esperance.
Mars deuenu ialous de mes ieunes vertus
Suscite les mutins que i'auois abatus,
Fait rauager les champs & reuolter les villes :
Amour vient d'autre-part qui me trouble le sens :
Se doit-on esbaïr si tant de mal ie sens,
Estant ainsi surpris de deus guerres ciuiles?

SONET.

Iamais vn roc sur le bord asseuré
N'endura tant de flots de la marine,
Que pour aimer vne beauté diuine
I'ay de trauail & de peine enduré.
Tousiours ie meine vn dueil desmesuré,
Qui croist au cœur où il a pris racine :
Ce mal est tel qu'il hait la medecine :
Deux dëitez ma rüine ont iuré.
L'vne m'assaut par la mort de Fleurie :
Amour d'ailleurs me poursuit de furie :
Et toutefois ie reste le plus fort.
La mort vainq tout : Amour est inuincible :
Ne fai-ie pas ce qui semble impossible,
De resister à l'Amour & la Mort?

SONET.

Seul ie ne pleure pas ceste perte aduenuë,
Le Ciel auecques moy des pleurs en a ietté :
Les Astres & la Lune en perdent leur clairté :

Et le Soleil s'en cache en vne obſcure nuë.
De fueilles & de fruits tout arbre ſe deſnuë,
Sentant vn triſte hyuer au milieu de l'eſté :
Les monts & les rochers la belle ont regreté :
Toute herbe & toute fleur ſeche en eſt deuenuë.
Les chantres des foreſts ont oublié leurs chants :
On n'entend que ſouſpirs & ſanglots par les champs;
C'eſt Echo qui reſpond aus Nymphes eſplorées :
Plus qu'elles ſont encor les Amours eſplorés :
Venus en rompt ſon ceſte, & ſes cheueus dorés :
Et les Graces en ſont ſans grace demeurées.

SONET.

Ne craignés plus Amour, vous qui le ſouliés craindre,
Aprés auoir long temps eſprouué ſa rigueur :
Le pauure mal-heureus n'a force ny vigueur,
A ſe faire obeïr il ne vous peut contraindre.
Dés le iour que la Mort ſon dard a voulu taindre
Au ſang de ma Princeſſe, il a perdu le cœur :
Touſiours il traine l'aiſle, & ce braue vainqueur
De triſteſſe vaincu ne fait plus que ſe plaindre.
Il en a par deſpit en cent pieces briſés
Son arc & ſon carquois, & ſes traits aiguiſés,
Dont mon ame receut vne ſi dure attainte.
Vous le verrés encor ſur l'herbe renuerſé,
Où tant de pleurs il verſe, & tant en a verſé,
Qu'allumant ſa douleur il a ſa torche eſtainte.

SONET.

Si ſouuent ie ſouſpire, & pleure mon dommage,
D'vne extréme douleur & de dueil combatu,
Moindre n'en eſt pourtant ma conſtance & vertu,

Et n'en ſuis pour cela de plus foible courage.
Tel voit-on quelquefois dans ſon eſpais vmbrage
Vn cheſne grand & fort des vents eſtre batu,
Mais le pied reſte ferme, & ſans eſtre abbatu :
Au branſlement diuers ne perd que le fueillage.
Ainſi des vents d'amour mon cœur eſt aſſailly :
Mais ma vertu tient bon, & n'a point defailly
Pour ſouſtenir l'effort de mes chaudes alarmes.
Tout ainſi que le vent ne ſçauroit arracher
Du cheſne que la fueille, auſſi l'aueugle archer
Ne peut tirer de moy que ſouſpirs & que larmes.

SONET.

I'ay ce qu'on peut auoir de conſtance loyale :
Ie reſiſte inuincible à tout humain effort :
Contre amour toutefois ie ne ſuis aſſés fort,
A qui Iuppiter meſme en pouuoir ne s'égale.
Celuy-là n'a point d'ame, ou a l'ame brutale,
Qui a veu ma Princeſſe, & ne pleure ſa mort :
Plus que nul autre, helas! le regret m'en remord:
Auſſi eſt-ce mon cœur, qu'au ſepulchre on deuale.
La nature d'amour celuy ne connoiſt pas
Qui le veut meſurer d'vn vulgaire compas,
Et de ſes grands effects n'a nulle experience.
S'il eſtoit comme moy de ſes feus embraiſé,
Il diroit comme moy, qu'il eſt bien mal-aiſe
De ſentir vn tel mal & d'auoir patience.

SONET.

Appreſtant à l'Aſie vne guerre inhumaine,
Aprés qu'il eut Helaine en Ægypte emporté,
On dit que Iuppiter miſt toute ſa beauté,

Sa grace, & ses attraits, en vne idole vaine.
Paris la vint rauir, pensant rauir Helaine,
D'vne fureur fatale & d'amour agité,
Dont les Gregeois ligués bruslérent sa cité,
Et de son sang trop chaut firent rougir la plaine.
Ie m'atten bien aussi de n'estre plus heureus
Que ce Prince Troyen d'vne image amoureus;
Les Dieus ne m'ont laissé que celle de Madame :
Ie la rauy de l'œil qui s'y vient attacher,
Ne voyant Cupidon soubs elle se cacher,
Qui tient pour ma ruyne, & le fer & la flame.

SONET.

Tant que i'ay veu les beaus yeus de Madame,
Et que i'ay eu cest heur d'en approcher,
L'aueugle oiseau, qui s'y venoit nicher,
M'a tourmenté d'vne assés douce flame.
Mais quand la mort soubs vne obscure lame
De mon clair iour l'estoille a fait coucher,
Vn feu plus grand, & plus aspre à toucher,
Lancé de loing se r'allume en mon ame.
Amour cruel pour bruster les amants
N'emprunte point vn des quatre elements,
Ains prent vn feu de contraire nature :
Plus i'en fu prés, & moins i'en fu bruslé :
Quand par la mort i'en suis plus reculé,
Plus croist l'ardeur & le mal que i'endure.

SONET.

Que sçauroit-on trouuer és veines de la terre
Pour luy faire vn tombeau tel qu'elle a merité?
Qui sera l'artizan plein de temerité

Qui ose l'entreprendre, & en taille la pierre?
Vn Roy, non vn graueur, ceſt honneur doit acquerre,
Consacrant sa memoire à l'immortalité :
Digne elle eſt d'vn ouurier de telle qualité :
La terre en son gyron rien de pareil n'enſerre.
Des yeus, & non des mains, ie luy dreſſe vn tombeau,
Où l'on voye à trauers ce corps qui fut ſi beau :
Ie le fay du cryſtal de mes larmes glacées.
Le Dieu qui d'vn ſeul trait enferra nos deus cœurs
Encore aprés ſa mort ſe nourrit de mes pleurs,
Et veut que mes amours ſoient en pleurs enchâſſées.

SONET.

Guidé de ce bel œil en l'amoureus voyage
I'eu le vent à ſouhait, & paiſible la mer :
Quelque part que ma nef entrepriſt de ramer
Elle y vogua ſans crainte, & toucha le riuage.
Ne voyant plus ceſt aſtre, où l'Archerot volage
Pour en bruſler mon cœur vint ſa torche allumer,
Ie voy les ondes bruyre & les flots eſcumer :
Et ma nef loing du port n'attend que le naufrage.
Ainſi le ieune Grec, que Leandre on nomma,
Vint touſiours à bon port vers celle qu'il ayma,
Tant que ſur l'autre bord il veit ſa clairté luire :
Mais s'eſtant de ſa route vne nuit fouruoyé,
Par faute du flambeau qui le ſouloit conduire,
Dans les flots inhumains il demeura noyé.

SONET.

Ma douleur croiſt touſiours, touſiours mon mal s'empire,
Sans que i'oſe eſperer aucun allegement :
Le Dieu qui m'a bleſſé, ſe rit de mon tourment :
Toute peine & miſere en mon cœur ſe retire.

La Mort qui me deuroit oster de ce martyre
Marche à pas de tortuë, & me suit lentement :
Le corps pasle & desfait cherche le monument,
Et l'esprit tend au ciel, où est ce qu'il desire.
Comme le feu qui brusle & du bois s'entretient
Se haste de brusler tout ce qui le retient
Pour remonter là haut en sa place premiere :
Ainsi au feu d'Amour, en mon ame allumé,
Il tarde que ce corps ne soit tout consumé,
Afin d'aller reuoir sa celeste lumiere.

STANCES

Sur vn Cyprés planté auprés du tombeau.

La triste main d'vn Amant transporté
Comblé d'ennuis, & d'angoisse mortelle,
Ieune Cyprés, en ce lieu t'a planté,
Sacrant ton ombre à l'ombre de la belle,
Qui en mourant a son cœur emporté,
Pour le tirer au cercueil aprés elle.
L'arbre tu es pour le dueil ordonné :
De tes rameaus la mort mesme on couronne ;
Ie suis du tout au dueil abandonné ;
De tous costés tristesse m'enuironne.
Pour n'estre plus de laurier couronné,
De ton bois seul i'ay tissu ma couronne.
Si on adiouste aux fables quelque foy,
Vne ame humaine en ce tronc est enclose :
Tu fus iadis vn amant comme moy :
Le Ciel en fit vne metamorphose :

Que ne deuiens-ie vn arbre comme toy?
Nous ſerions lors pareils en toute choſe.
Ton arbre eſt beau, bien hault, & droit auſſi,
Qui toutefois aucun fruit ne rapporte :
Dire ie puis mon Amour eſtre ainſi,
Ie ne voy point qu'aucun fruit il en ſorte,
Si ce n'eſt fruit d'ennuis, & de ſouci,
Et de douleur qu'à peine ie ſupporte.
Si vne fois du fer la cruauté
Te vient couper, ta ſouche ne reiette.
Auſſi depuis que la mort m'a oſté
Ce doux plaiſir, qui tint ma foy ſugette,
Ie n'ay verdy par nulle autre beauté,
Ny par le coup d'aucune autre ſagette.
Vienne la glace, ou vienne la chaleur,
Nulle ſaiſon ton fueillage ne tombe.
Rien ne ſçauroit faire cheoir ma douleur,
Touſiours ſouffrant, ſans qu'au mal ie ſuccombe :
Ie vy par force, & ce cruel mal-heur
Me tient fermé le chemin de la tombe.
Tout ce qui peut à vn arbre mourant
Donner ſecours, à toy ne le peut faire.
Tout ce qui va les hommes ſecourant
En pareil cas, m'eſt nuiſable & contraire :
Ie fuy la vie, & à la mort courant
Ie n'ay plaiſir plus grand qu'à me deſplaire.
Forte eſt l'odeur qu'on ſent de toy ſortir,
Ta fueille eſt aſpre, & au gouſt ſemble amere.
Aſpre eſt mon mal, & trop fort à ſentir :
Ce n'eſt que fiel & que toute miſere
D'vn tel Amour, qu'on ne peut departir,
Bien qu'on ait mis la moitié dans la biere.
Comme ton bois, priſé du charpentier,
Reſiſte au temps & à la pourriture,

Soit mis en œuure ou soit mis en chantier :
Ma foy constante & de mesme nature,
Ainsi tousiours demeure en son entier,
Maugré le temps & ma mesauanture.
Ton verd est brun, qui semble se ternir :
La couleur brune, à la verdure iointe,
Monstre que doit mon espoir deuenir.
Et ton branchage allant tousiours en pointe
Comme mon mal, me fait resouuenir
Des traits d'Amour, dont mon ame fut pointe.
Plus tu es grand, plus en toy fait de bruit
Des vents esmeus la tempeste & l'orage :
Plus ie suis grand, plus ma grandeur me nuit :
Et plus ie sens augmenter mon outrage.
Sans esperer le repos de la nuit,
Le iour croissant me decroist le courage.
Prés de ce lieu bouuiers & pastoureaus,
Fuyants le chault, ne se viennent retraire :
Dignes n'en sont, ny eus ny leurs troupeaus :
Maints oiselets y bastiront leur aire :
Vn iour entre eux quelqu'un des Amoureaus
Contrefera la Tourtre solitaire.
Pans, & Syluains, Dieus des bois & des champs,
Iront ailleurs faire sauts & gambades.
Sous ce Cyprés tristes & piteus chants
Viendront chanter les nymphes Oréades.
De plainte, & dueil, & de regrets tranchants,
Pleines seront les chansons des Dryades.
Crois, ô Cyprés, des arbres le plus beau,
Sans auoir peur de chose qui te nuise :
Puisque tu dois ombrager le tombeau
De mes Amours, Amour te fauorise,
Contre l'hyuer opposant son flambeau
A la gelée & au froid de la bize.

Et s'il aduient que le pere des Dieus
Chiche te soit de sa tendre rosée,
Durant le temps que la chienne des Cieus
De toute humeur rend la terre espuisée,
Couler feray deus ruisseaus de mes yeus,
Par qui sera ta racine arrosée.
Pour donner air à mes feus trop couuerts,
Qui au dedans me tournent tout en cendre,
Seoir ne viendray desous tes rameaus verds,
Menant vn dueil impossible à comprendre :
Puis dessus toy ie graueray ces vers
En quelque endroit où l'escorce est plus tendre.

VN PAVVRE AMANT PRIVÉ DE TOUT CONFORT,
QVI N'A AYMÉ NY N'EN AIMERA QV'VNE,
ET QVI SE PLAINT QVE TROP SOVRDE EST LA MORT,
QVE TANT IL PRIE, ET TANT IL IMPORTVNE,
VOYANT SA NEF SE PERDRE DANS LE PORT,
DANS CE CYPRÉS GRAVA SON INFORTVNE.

Quelque passant, qui viendra là auprès
Se rafreschir, lira ceste escriture,
Non sans pleurer : & dira puis aprés,
Aumoins s'il est de gentile nature,
Fidele Amant qui plantas ce Cyprés,
Digne tu fus de meilleure aduenture.

Sur vn Myrte planté auprés du mesme tombeau, vis à vis du Cyprés.

Ce beau Myrte i'ay planté
En l'honneur d'vne beauté
Qu'au Ciel les Dieus ont rauie :
Mon cœur luy fut asseruy.

4.

Comment eſt-ce que ie vi?
Comment ne t'ay-ie ſuiuie?
Le regret qui m'en remord
Me fait appeler la mort,
Qui trop à venir demeure :
Et ſur ce cercueil nouueau
De mes yeus verſant de l'eau,
Souuent ie chante & ie pleure.
Autour du lieu maintes fleurs
Naiſſent de mes tiedes pleurs,
Dont la terre eſt arroſée :
Et ceſte meſme liqueur,
Qui part de mon triſte cœur,
Sert au Myrte de roſée.
Quand i'aperçoi croiſtre ainſi
Le Myrte & les fleurs auſſi,
Mes pleurs alors ie renforce :
Amour qui ſembloit mourir
Les voit enſemble fleurir,
Et redouble en moy ſa force.
Tant plus il s'accroiſt en moy
Plus il fait croiſtre l'eſmoy,
Et la triſteſſe couuerte,
Me donnant vn tel effort
Que ie ne treuue confort
Qu'au dueil de ma ſeule perte.
Si ce n'eſt en ce tourment
Quelque peu d'allegement,
D'eſperer auec enuie
La mort bien toſt receuoir,
Pour ma Princeſſe reuoir
Au ſortir de ceſte vie.
Mais contraint d'y demeurer
Ie me remets à pleurer.

Voyés comment Amour tourne,
Entrant de peine en douleur,
De flame en aspre chaleur,
De pleurs en pleurs ie sejourne.

VILLANELLE.

I'ay perdu ma Tourterelle :
Est-ce point celle que i'oy?
Ie veus aller aprés elle.
Tu regretes ta femelle,
Helas! aussi fai-ie moy,
I'ay perdu ma Tourterelle.
Si ton Amour est fidelle,
Aussi est ferme ma foy,
Ie veus aller aprés elle.
Ta plainte se renouuelle;
Toufiours plaindre ie me doy :
I'ay perdu ma Tourterelle.
En ne voyant plus la belle
Plus rien de beau ie ne voy :
Ie veus aller aprés elle.
Mort, que tant de fois i'appelle,
Pren ce qui se donne à toy :
I'ay perdu ma Tourterelle,
Ie veus aller aprés elle.

EPITAPHE.

Qu'on ne taille le marbre auecques le cizeau,
Pour à ceste beauté faire vn digne tombeau :
Celle qu'vn vray amant a si long temps pleurée,
Sans auoir autre tombe, est assés honorée.

VERS LYRIQVES.

C'eſt vne peine trop ſeconde
De viure en ce terreſtre monde,
Quand on n'attend plus de confort :
Afin que ceſte peine ceſſe,
Et que ie ſuiue ma Princeſſe,
Ie prens le chemin de la mort.
Ce grand chemin de la nature,
Batu de toute creature,
Eſt des plus aiſés à tenir :
Aſſez i'en recongnoy la trace :
Mais quelque choſe que ie face
Si n'y ſçaurois-ie paruenir.
Ie vay, ie vien, tourne, & retourne,
Du droit chemin on me deſtourne,
Afin d'allonger ma douleur.
Ie connoy bien qui m'en retire ;
Celuy qui cauſe le martyre
Eſt auſſi cauſe du mal-heur.
En ce voyage Amour me guide,
Comme vn ieune cheual ſans bride,
Par les tenebres de la nuit,
Où il ne tient ſentier ny voye ;
S'esbaït-on ſi ie fouruoye
Quand vn aueugle me conduit ?

POVR EMBLEME.

Icy fera reprefenté vn Pafteur accoudé fur vn tombeau ouuert; & pleurant, la tefte baiffée, fera diftiller fes larmes fur vn Amour eftant audit tombeau, en forte que la torche d'Amour en fera toute mouillée, mais il la rallumera dans vne vrne, où feront les cendres de la Nymphe trefpaffée.

Ie veus eftaindre Amour, & le faire defcendre,
Noyé de tant de pleurs au creus de ce tombeau :
Mais luy pour mon tourment rallume fon flambeau
Au feu qui vit encor caché fous cefte cendre.

POVR EMBLEME.

Sur deus confecrations faites à l'antique : l'vne d'vne Nymphe qu'vn Paon emporte au Ciel,ià efleuée par defus les nuës, affife entre fes aifles, & le tenant par le col de la main gauche : l'autre d'vn Pafteur en pareille contenance, monté fur vn aigle fuiuant le Paon, mais de loing, & eftant encor au deffous des nuës.

Celle en qui ie viuois au Ciel s'en eft allée,
Sur l'oifeau de Iunon à la queuë eftoillée.
Que fay-ie plus en terre? où ie ne puis auoir
Sinon mal & tourment? il la faut aller voir.
Oifeau de Iuppiter, qu'en mes armes ie porte,
Charge-moy fur ton dos, & vers elle m'emporte.

QVATRAINS.

I.

Elle fe plaint de moy que ie ne l'ay fuiuie :
Ie me plain de la mort qui tant me laiffe en vie.

Quand les os de tous deus en vn tombeau seront,
Et sa plainĉte & la mienne à l'heure cesseront.

2.

Tandis qu'elle viuoit en elle ie viuois :
Mais depuis que la mort a sa lumiere estainte,
En tenebres ie suis, & n'ay plus que la vois,
Qui n'est pas forte assés pour fournir à ma plainte.

3.

Si ie pleure ce n'est merueille :
Il n'est point de perte pareille :
Ce que la France eut de plus beau
Est enfermé sous ce tombeau.

4.

Quand le dard de la Mort, qui de tout est vaincueur,
Vint faire de nous deus la dure departie,
Sous la tombe en mourant elle emporta mon cœur :
Icy gist de Niré la plus noble partie.

5.

Pour orner mon tombeau i'ay conquis maintes armes,
Commandant à la guerre, & demeurant vaincueur :
Pour orner son tombeau, celle qui prist mon cœur
A contraint le vaincu de luy donner ces larmes.

6.

N'employés point l'architecture
A luy bastir sa sepulture :

D'Amour les plus beaus monuments
Ce sont les larmes des amants.

7.

Ne cherchés plus en ces bas lieus
Celle qui fut toute diuine :
Toute elle est retournée aus Cieus :
Tout retourne à son origine.

8.

Qui craint d'Amour le flambeau
N'approche de ce tombeau :
Amour a sous ceste lame
Caché sa plus viue flame.

9.

Celle qui gist icy n'auoit point de seconde
En vertus, en beauté, en graces, en honneur :
Et pour dire en vn vers ce qu'elle eut de bon-heur,
Cy gisent les Amours & les Graces du monde.

ELE IE.

Ceus qui ont maintenu que les esprits des hommes
Depuis qu'ils sont partis de ce monde où nous sommes
N'y reuiennent iamais, & qu'ils n'ont le pouuoir,
Empeschés autre-part, de leurs amis reuoir :
Se sont fort mescontés : à ceste erreur les meine
Vn discours mal fondé sur la raison humaine.
Ie les en veus tirer, contant ma vision,
Qui n'est point chose feinte ou vaine illusion.

Par la porte de corne eſt ſorti ce mien ſonge,
Et l'effect a monſtré que ce n'eſt pas menſonge.
Nous eſtions en Autonne; & ià l'oiſeau creſté
Qui anonce le iour, deus fois auoit chanté :
Les trois parts de la nuit eſtoient quaſi paſſées :
Quand las & trauaillé d'amoureuſes penſées,
Ie receu le ſommeil, qui coullant gracieus
Fit ceſſer les ennuis de mon cœur ſoucieus.
A grand' peine auoit-il mes paupieres fermées
De ſa baguette d'or, & de liqueurs charmées
Arrouſé mon cerueau, lors qu'il me fut aduis
Que celle vint à moy qui mes ſens a rauis :
Princeſſe de vertus & beautés toute pleine,
Qui malade acouchoit ſur la riue de Seine,
Ce pendant que i'eſtois ſur les bords tortueus,
Où ſe heurtent les flots du Rhoſne impetueus.
En ma chambre elle entra : (comment cela peut eſtre
Veu que tout eſtoit clos, huis, & porte, & feneſtre,
Ie n'en diſpute point, auſſi n'en vy-ie rien :)
Elle entra toutefois, & cela ſçay-ie bien :
Ce ne fut autre qu'elle; & i'en ay bonne preuue :
Vne ſemblable à elle icy bas ne ſe treuue.
Meſme bouche elle auoit, elle auoit meſmes yeus ;
Les deux Aſtres beſſons ne ſe reſemblent mieus.
En rien ie ne la vi de l'autre differente,
Fors de viſage paſle, & de vois foible & lente.
A mon lit elle vint, les rideaus en tira :
L'œil ietté deſur moy, tendrement ſouſpira :
En ceſte contenance elle fut quelque eſpace,
Touſiours baignant de pleurs ſa poitrine & ſa face:
Ie l'ouy à la fin ces propos me tenir,
Dont ie ne puis iamais perdre le ſouuenir.
Dors-tu mon cher Niré? c'eſt vne eſtrange choſe
Qu'vn Amant curieux ſi longuement repoſe.

Sus, ſus, eſueille-toy, il n'eſt temps de dormir,
Pluſtoſt ſeroit ſaiſon de plaindre & de gemir :
Si tu n'as ſçeu encor que ta Fleurie eſt morte,
Nouuelles de ſa mort elle meſme t'apporte.
I'en ſuis la meſſagere, & ne viens en ce lieu
Que pour t'en aduertir, & pour te dire Adieu.
Adieu mon cher amy, tu vas faire la guerre,
Mon corps d'autre coſté s'en va deſous la terre,
Et l'eſprit dans le Ciel : mais ie te laiſſe icy
Vn image viuant, dont tu auras ſoucy.
Viue en toy noſtre Amour, ie te la recommande ;
Autre choſe en partant de toy ie ne demande.
Ie ſuis aſſés contente en ceſt humain mal-heur,
Moyennant qu'il te plaiſe appaiſer ta douleur.
Ce qui m'a fait mourir, ce n'eſt pas ma geſine ;
On n'en doit accuſer la Deeſſe Lucine,
Qui à mes couches vint & y feit ſon deuoir :
C'eſt que ie n'ay peu viure onze mois ſans te voir.
Viuotant en langueur ie n'ay eu la puiſſance
De ſupporter l'ennuy d'vne ſi longue abſence.
Amour en a le blaſme, Amour en a le tort,
Amour impatient eſt cauſe de ma mort.
Il ne faut s'esbaïr ſi ie perdi l'enuie
De voir le iour ſans toy, qui ſeul eſtois ma vie :
Tu n'en es point l'auteur ; croire ie ne veus pas
Que ma vie ait eſté cauſe de mon treſpas.
Ie n'y ay nul regret : ô que celle eſt heureuſe
Qui meurt ainſi que moy d'vne mort amoureuſe.
La terre n'eſt peſante, & n'eſt dure à ſes os ;
Son corps dort à iamais d'vn paiſible repos.
Et ſi l'amant loyal qui le dernier demeure
N'en meine vn trop grand dueil, & par trop ne la pleure,
Son eſprit deſchargé des ſoucis terriens
S'en va luy garder place aus champs Elyſiens.

Doncques, mon cher amy; que ton cœur ne lamente,
Restes icy content pour me rendre contente.
Ainsi les ieunes ans que la mort m'a ostés,
Mieus employés ailleurs, soient aus tiens adioustés.
Quand nous autres mourons, c'est bien peu de dommage
Mais quand vn pasteur meurt, qui est de Dieu l'image,
Son troupeau en endure, & presque en vn moment
Suruient en son mesnage vn triste changement.
Comme sur le printemps les petites Auetes
Trauaillent d'vn accord à cueillir les fleurettes
Durant que leur Roy vit, & s'il vient à mourir,
On les voit aussi tost à la guerre courir :
Ceste aueugle fureur, qui au combat les tire,
Renuerse leur police, & leur miel, & leur cire.
Vn troupeau sans pasteur, c'est vn corps sans son chef,
Iamais il ne le perd qu'il ne tombe à meschef.
Vi pour le bien de tous : la vie est assés breue,
Tu ne dois l'acourcir par plainte qui te greue.
Si tu ne l'as de toy, ayes de moy pitié,
Tousiours de ta douleur ie porte la moitié :
Les autres passions par la mort sont estaintes,
Non celles que l'Amour en l'esprit a emprauntes :
Elles ne meurent point : & dedans le cercueil
L'Amant sent de l'Amant le plaisir ou le dueil :
Puisque i'auray ma part de ta ioye ou tristesse,
Chasse le desplaisir, suy l'honneste liesse.
Te voyant resiouïr ie me resiouïray
Dans le Ciel estoillé, où d'icy m'en iray :
Car des esprits diuins le Ciel est l'heritage,
Tout ainsi que les corps ont la terre en partage.
Et quand tes iours heureus tu auras acheué
Au clair palais des dieus tu seras esleué,
Où les feus rassemblés de nostre Amour premiere
A vn astre nouueau fourniront de lumiere.

Elle ſe teut alors : ſoudain ie m'auançay,
Et les bras eſtendus hors du lit ie lançay.
En vain ie m'efforçay par trois fois de la prendre
Son eſprit par trois fois ne me voulut attendre,
Ains à mon grand regret de moy s'eſuanouït
Parmy l'obſcurité des ombres de la nuit,
Ainſi qu'vne fumée au hault de l'air venuë,
Ou ainſi qu'vn brouïllas ſe pert en quelque nuë.

SONET.

Auril, qui ſoulois eſtre vn mois plein de lieſſe,
Tu ſeras deſormais vn mois plein de douleur :
Et ne te veſtiras que de noire couleur,
Portant le meſme habit que porte ta maiſtreſſe.
Elle a pris le grand dueil l'amoureuſe Deeſſe,
Voyant qu'en vn matin, par eſtrange mal-heur,
S'eſt perduë au combat la françoiſe valeur,
D'vn cœur trop genereus, & bouïllant de ieuneſſe.
Et toy qui regardas de ces deus combatans
La force & la beauté, honneur de noſtre temps,
Se noyer dans le ſang, ô maudite iournée!
La clarté du Soleil ne te luira iamais :
Hors de tous Calendriers tu ſeras deſormais,
Comme le malencontre & l'horreur de l'année.

SONET.

Si du ſang d'Adonis, regret de Cytherée,
Que ſur l'herbe verſa le corps paſle & tranſi,
Des fleurs prindrent naiſſance; & d'Hyacinthe auſſi,
Fauori d'Apollon à la lire dorée :
Que ne produit des fleurs la plume coulourée,
Par vn pareil deſtin, du ſang de ces deus cy?

Apollon les ayma : Venus en eut ſoucy :
Et leur rare beauté fut de peu de durée.
Dedans leur ſang vermeil, au combat reſpandu,
Amour ſouloit tenir ſa flame recelée :
Dont, trop chault & bouïllant, la terre il a rendu,
Pour apporter des fleurs, trop ſeiche & trop bruſlée :
Mais ſi tu veus, Paſſant, l'arrouſer de tes pleurs,
Peut-eſtre tu verras ſortir deus rouges fleurs.

SONET.

A bon droit voyons-nous deſerte ceſte place :
Nul n'y veut plus hanter, ny baſtir de maiſon :
L'air y eſt trop infect de peſte & de poiſon,
Quelque biſe qui vente, & quelque temps qu'il face.
Bellonne ſeulement du cruel Dieu de Thrace
Y a logé le train, & des maus à foiſon :
Embuſche, horrible effroy, fureur hors de raiſon,
Meurtre aus ſanglantes mains, qu'on peut ſuiure à la trace.
Mais le pis de ce lieu, qui diffame Paris,
C'eſt le double mal-heur de deus grands rois Henris,
Où ſa force a monſtré la fortune inſenſée.
Le pere y rendit l'ame, ayant le chef percé :
Le fils y eſt au cœur mortellement bleſſé :
Et par le corps d'autry nauré dans la penſée.

SONET.

A qui addreſſons-nous noſtre plainte enragée;
Perdans ce que la France auoit de precieus?
Comme noueaus Titans en voulons-nous aus cieus?
L'ordonnance des cieus ne peut eſtre changée.
Verra-lon de nos cris la nature outragée,
Qui ne les a laiſſé vieillir en ces bas lieus?

De mœurs & de vertus ils estoient def-ia vieus,
Quand du noir bastelier la barque en fut chargée.
Aussi ne faut-il pas qu'on en blasme la mort.
Amour (qui le croiroit?) Amour en a le tort :
Il feit de leurs beautés la mort mesme amoureuse :
Lors elle les rauit pour souler son desir.
Nous en auons le dueil, elle en a le plaisir.
Mal-heureuse est la vie, & la mort est heureuse.

SONET.

Il n'y a cœur si dur que le regret n'entame ;
Fust-il armé de fer, & d'acier remparé,
Quand on est par la mort d'vn amy separé :
Aussi pert-on alors la moitié de son ame.
La vertu s'amollit en l'amoureuse flame,
Dont redouble l'ardeur en vn seul demeuré :
Puis se destrempe en pleurs. Les plus grands ont pleuré
Ceus qu'ils aymoient viuans, & nul ne les en blâme.
La Perse veit iadis de douleur surmonté
Ce grand Roy, qui auoit tout le mond domté,
Pour vn Hephæstion maintes larmes respandre.
Et nostre France a veu, de pleurs se consumer,
Et se rendre aus ennuis signes de bien aymer,
Pour deus Hephæstions vn second Alexandre.

SONET.

Nous accusons en vain la mort desfigurée :
En vain nous employons le papier & les vers.
Pensons-nous que la terre icy les ait couuerts?
Il n'en est chose aucune en terre demeurée.
Tous deux estoient, & sont vne ardeur ætherée :
Vn des feus animés de ce grand vniuers :

Flammes d'vn aſtre ſeul qui a deus noms diuers,
Sans celuy de Venus, dont elle eſt honorée.
Cependant qu'icy hault ils faiſoient leur ſeiour,
C'eſtoit pour les mortels vne Eſtoille-du-iour,
D'vn Soleil pur & net la blanche auant-courriere.
Depuis que leur clarté en l'autre monde luit,
C'eſt l'Eſtoille-au-berger, qui rameine la nuit,
Et qui cache à nos yeus du Soleil la lumiere.

SONET.

Ah l'on le diſoit bien, que l'Eſtoille nouuelle
A la ſanglante queuë, & aus cheueus ardents,
Menaçoit les plus grands de triſtes accidents :
De meurtres, de mal-heurs, & de guerre cruelle!
En voicy des effets, ceſte couple ſi belle,
Deus Narcis par dehors, & deus Mars par dedans,
Leur ieuneſſe eſchauffée au combat hazardans,
Ont changé ceſte vie à la vie immortelle.
Le plus grand de l'Europe a ſenti ce meſchef :
Vn eſclat de ce foudre eſt tombé ſur ſon chef;
Chef qu'Amour, la vertu & l'honneur enuironne.
L'ennuy d'auoir perdu ces aimables guerriers,
Fait ſecher ſur ſon front ſes myrtes & Lauriers,
Et ternir les beaus lis de ſa double couronne.

SONET.

Quel deſaſtre nouueau? quel eſtrange dommage?
De voir auant le temps enfermer au tombeau
Les graces, la beauté, Amour, & ſon flambeau?
Que dy-ie auant le temps? ils auoient aſſés d'âge.
Vne ardente vertu en vn ardent courage,
Sans attendre l'eſté meurt dés ſon renouueau :

Mais ſa gloire, & ſon nom, qui croiſt touſiours plus beau,
Par ſa mort le fait viure, & fleurir dauantage.
Si le fils de Thetis euſt voulu griſonner,
Non aus douteus combats ſa vie abandonner,
Sa mort d'vn tel renom n'euſt pas eſté ſuiuie.
Il eſt bien mal-aiſé de grand los acquerir,
Et le laiſſant durable, en vieilleſſe mourir.
Vn long honneur s'acquiert par vne courte vie.

SONET.

Où eſt ce cœur, inuincible à la guerre,
Et qui iamais n'eut beſoin de confort?
Qu'eſt deuenu ſon merueilleus effort?
Il eſt briſé de deus coups de tonnerre.
Coups foudroyans, que le ciel luy deſſerre,
Qui mettent bas ce courage ſi fort :
Ce mur d'erain, ce rempart, & ce fort,
Que nul canon ne pouuoit mettre à terre.
La mort, domtant deus de ſes mieus aymés,
A ſa raiſon, & ſes ſens deſarmez,
Pour le liurer au dueil ſon aduerſaire.
Plaindre & gemir à tous il eſt permis.
Ne voit-on pas qu'vn laurier au feu mis
Ne peut enſemble & bruſler & ſe taire.

SONET.

Que nul berger n'enfle plus ſa muſette :
Tout le plaiſir des champs eſt defendu.
Qu'on iette là le chalumeau fendu,
Fluſte, & flageol, panetiere & houlette.
Pan dans le creus d'vne grotte ſecrette,
Se lamentant, eſt de loin entendu.

Deus francs bergers n'aguere il a perdu :
Beaucoup aymez, beaucoup il les regrette.
Faunes, Syluains, & Satyres cornus,
Auecques luy se plaindre sont venus :
Et vous sentés, ô Nymphes, ceste perte.
Vos eaus, vos prés, de tristesse touchés :
Vos bois aussi, en deuiennent sechés :
Le Cyprés seul porte la teste verte.

SONET.

Vision.

Ie vei sur vn coutau bondir deus blancs cheureaus,
L'esbat d'vn grand berger, grand en toute maniere :
Qui les menoit brouster, en la saison premiere,
Le reiect nouuelet des tendres arbrisseaus.
Ie les vei peu aprés, escartés des troupeaus,
Choquer deus cheureaus noirs d'vne fureur guerriere :
Mais le choq fut si dur que, tombés en arriere,
Tous quatre de leur sang feirent quatre ruisseaus.
Ie vei le grand berger pasmé sur l'herbe verte,
Ietter mille souspirs pour vne telle perte,
S'en plaindre au Ciel cruel de lamentable vois.
Ie vei que ses troupeaus, qui laissérent de paistre,
Se prindrent à besler à l'entour de leur maistre,
Esmouuans à pitié les rochers & les bois.

SONET.

Autre vision.

Ie vei deus verds lauriers en vn plaisant bocage,
Qui de rameaus feuillus espez entrelacés,
Sembloient par amitié se tenir embracés :

Et ſeruoient à Phæbus de plaiſir & d'ombrage.
Ie vei ſoudainement ſe leuer vn orage,
Dont branches & rameaus furent tous fracaſſés.
I'ouy craquer leur tige, & les vei terraſſés
Par la fureur du vent, cauſe de ce dommage.
Quand l'orage paſſé, Phæbus les eut cherchés,
Ne trouuant plus rien d'eus que les troncs arrachés,
Ie vei qu'il en perdit ſa clarté coutumiere.
Faſché de n'auoir pu ſes lauriers mieus garder,
Au lieu qu'il nous ſouloit de bon œil regarder,
Depuis il n'a monſtré qu'à regret ſa lumiere.

SONET.

Tout le threſor du Ciel, tout ce que la nature
Excellent & parfait iamais auoit formé,
N'aguere ſe put veoir en deus corps enfermé,
Qui giſent maintenant en meſme ſepulture.
Que ne l'enrichit-on de marbre & de peinture?
Que n'y a mis la main quelque ouurier renommé,
Dont l'ouurage ne fuſt par le temps conſommé,
Pour les eterniſer, & leur triſte aduenture?
Leur ſemblable vertu, qui pleut à ſi grand Roy :
Leur égale amitié, & leur pareille foy;
Leur ame genereuſe, à l'honneur immolée,
Ont laiſſé pour memoire à la poſterité
Vn eternel renom iuſtement merité,
Qui durable à touſiours leur ſert de Mauſolée.

SONET.

Si leur foy eſprouuée, & leur amitié ſainte :
Si leur naïue grace, & leurs gentiles mœurs :

Si le deſir d'honneur, qui conſumoit leurs cœurs :
Si toute leur clarté pour iamais eſt eſtainte :
Quelle ame ne ſeroit d'aſpre douleur attainte,
Voyant tels fruits tombés auant que d'eſtre meurs?
Quel œil Gorgonien n'en ietteroit des pleurs?
Qui ſeroit le rocher qui n'en feroit ſa plainte?
Mais ſi au pris du ſang vn honneur acheté,
Fait monter l'homme au ciel : ſi l'immortalité
Suit vne Amour loyale, & plus que fraternelle :
Pourquoy les pleurons-nous? pleurer on ne doit pas
Ceus qui par leurs vertus affranchis du treſpas
Viuent là hault heureus vne vie eternelle.

SONET.

Remonſtre ton beau chef, Prince, qu'on le reuoye,
Et rameine le iour que tu nous as caché.
Vien reluire à nos yeus, quand Phœbus eſt couché,
Sans lumiere & ſans guide vn chacun ſe fouruoye.
Il ſemble que la mort au tombeau nous conuoye,
Nous mourons de douleur en te voyans faſché.
Soit de ton cœur Royal ce vieil dueil arraché,
Pour rendre à tes ſuiets leur repos & leur ioye.
Lors que le fils de Mars fut au Ciel emporté,
Le Soleil tout à coup demeura ſans clarté :
Et d'eternelle nuit on dit que Rome eut crainte.
Auſſi quand ces guerriers, que Mars auoit nourris,
Tu veis rauir au ciel, on eut peur à Paris
Que du Soleil François la clarté fuſt eſtainte.

SONET.

Eſtoit-ce des Amours le portrait & l'image,
Qui ſi peu apparut à nos yeus deſolés?

Ou les mesmes Amours qui s'en soient reuolez
En vn meilleur païs, comme oiseaus de passage?
Ils nous laissent icy pleurer nostre dommage,
Les rappelans en vain des palais estoilés.
En plaintes & en cris ià dix mois sont coulés.
Douleur qui croist tousiours à la fin deuient rage.
Le Ciel, dur creancier, quand vn mortel iouït
Du bien qu'il a presté, soudain le redemande.
La ioye en vn moment de nous s'esuanouit :
La tristesse en son lieu acquiert force plus grande.
Comme des iours plus cours plus longues sont les nuits,
Des plaisirs les plus courts plus longs sont les ennuis.

SONET.

Pourquoy souffres-tu, Prince, vne douleur si griéue,
Qui loge en ta poitrine, & le cœur t'a rongé?
Est-ce que les trois sœurs n'ont leur fil allongé?
La plus belle des fleurs est aussi la plus briéue.
Soit que la nuit retourne, ou que le iour se leue,
L'vn & l'autre te treuue en tristesse plongé.
Chasse-la de ton ame, & luy donne congé.
Tu te fais vne guerre où n'y a nulle tréue.
D'auoir beaucoup aymé te vient tout ce tourment.
Heureus qui n'aime rien, ou ayme tiedement :
S'il pert ce qu'il aymoit, moins sa perte l'ennuye.
Vn trop ardent Amour apporte en peu de temps
Des regrets & des pleurs : comme on veoit au printemps
Qu'vn trop ardent Soleil ameine de la pluye.

SONET.

Mort, fille de la nuit, & du lac Stygieus,
Dont la cruelle faulx, qui n'espargne personne,

Sans ceſſe & ſans reſpect verds & ſecs nous moiſſonne:
Et boire nous enuoye au fleuue oubliuieus :
Si tu n'es du tout ſourde, & ſi tu as des yeus,
Vien entendre nos cris : l'air bien loin en reſonne:
Vien voir que tu as fait : tu as eſteint, felonne,
Ce double aſtre d'Amour, qui fut ſi radieus :
Iuppiter à bon droit de ſon Ciel t'a bannie.
Mort vuide de pitié, pleine de tyrannie ;
Ialouſe du plaiſir des Princes & des Rois,
Tu en as faſché vn, dont la puiſſance eſt telle,
Qu'il te prent bien, ô mort, que tu es immortelle,
Autrement à ce coup toy-meſmes tu mourrois.

SONET.

Allés, diuins eſprits, allés là hault aus Cieus,
Où l'Amour vous conduit, & la foy vous retire:
Vous aués de l'honneur que le treſpas deſire
Autant ou plus receu que nul des demi-dieus.
Ce grand Roy tout parfait, que vous aymés le mieus,
Combien qu'il ait le cœur plus grand que ſon Empire,
Vous regrete, & vous plaint, en ſanglote & ſouſpire,
Et baigne vos tombeaus de l'humeur de ſes yeus.
Donner eſtat, & biens, eſt choſe aſſés commune :
Et couſte peu aus grands : parce que la fortune
Les fait couler chez eus, comme l'eau dans la mer :
Mais honorer de pleurs, & de plainte Royale,
La mort d'vn ſeruiteur, pour ſa vertu loyale,
C'eſt luy faire vn preſent, qu'on ne peut eſtimer.

SONET.

Fortune eſt maintenant à l'Amour aſſeruie :
Et pour luy obeïr l'inconſtance a quité :

Tesmoins ces deus Amants, dont la felicité
Pareille se remarque en l'vne & l'autre vie.
Ils ont icy du Roy la faueur deseruie :
Aussi nul n'en iouït sans l'auoir merité :
Vsans si doucement de leur prosperité,
Que nul qui les connust ne leur portoit enuie.
Encore apres la mort ce leur est vn grand-heur,
De ce qu'vn si grand Roy baisse tant sa grandeur,
Qu'on a veu de ses pleurs leurs cendres arrousées :
C'est aymer que cela : il aduient peu souuent
Que la mesme faueur qu'on a receu viuant
Outre l'eau de l'oubli passe aus champs Elysées.

SONET.

Seine à l'onde azurée, & à la riue verte,
Si tu sçais le mal-heur à Paris aduenu,
Que n'en es-tu de dueil plus enflé deuenu?
Que n'as-tu de tes flots la campagne couuerte?
Au lieu de nous aider à pleurer ceste perte,
Te vas-tu point cacher en l'Ocean chenu?
Nous te voyons tarir, ton fleuue si connu
Ne sera tantost rien qu'vne arene deserte.

Seine respond.

I'eusse tousiours roulé vague, large & profond :
Mais i'ay quasi vuidé mon vrne iusqu'au fond,
Pour de larmes fournir mes Nymphes espleurees.
Et la douleur aussi, qui me brusle au dedans,
De regret allumee, & de souspirs ardents,
Seiche toutes les eaus qui m'estoient demeurees.

SONET.

Des hommes & des Dieus la puiſſance aſſemblee,
N'eut ſceu de noſtre Roy la conſtance eſmouuoir :
La fortune & l'Amour, ſeuls ont eu ce pouuoir,
Par qui la vertu meſme eſt ſouuent accablée.
Perdant deus qu'il aymoit, ſon ame s'eſt troublée :
Fortune y donne vn coup, qu'elle deuſt receuoir.
Amour qui vole aprés, pour au ciel les reuoir,
En s'eſloingnant de luy ſa peine a redoublée.
Comme auprés de l'Euphrate, au combat main à main,
Le Parthe, ou le Medois, bleſſoit moins le Romain :
Mais en ſe retirant ſa fleſche eſtoit mortelle :
Ainſi loin de ſes yeus ceſt Amour retiré,
D'vn arc plus violent en ſon cœur a tiré :
Plus elle vient de loin, plus ſa fleſche eſt cruelle.

Plainte de Cleophon ſur la mort de Damis.

Qu'ay-ie ouy ceſte nuit? quel bruit m'a reſueillé,
Troublé d'vn mauuais ſonge, & d'effroy trauaillé?
C'eſt ce que ie craignois, ô nouuelle trop dure !
Iamais n'arriue ſeule vne triſte aduanture.
N'auois-ie aſſez ſouffert? n'eſtoit-ce pas aſſez
De douleur à mes yeus, d'en voir deus treſpaſſés?
M'es-tu encore oſté? faut-il que ie retombe
En larmes & en pleurs, pour arrouſer ta tombe?
Entens-tu point mes cris? maintenant où es-tu?
Où eſt ce grand eſpoir de ta ieune vertu?

Es-tu ià descendu entre les ombres blesmes?
Que dy-ie, à qui parlé-ie, & où suis-ie moy-mesmes?
L'ascendant qui luisoit alors que ie fus né
Eut contraire à ses rais vn astre infortuné.
Ie n'ay senti depuis que trauaus & miseres :
Pertes de seruiteurs, & choses les plus cheres.
Si tost que i'ay choisi quelque homme de valeur,
Digne de ma faueur, par ne sçay quel mal-heur,
Soudain il m'est rauy : ie n'en ay que la veuë,
Auec vn souuenir qui sans mourir me tuë.
En ma triste poitrine vn regret enfermé
Resemble à ce vautour qui se paist affamé
Des veines de Titye, & becquete le foye
Renaissant à son dam pour eternelle proye.
Mon courage asseuré, & ferme auparauant,
Est comme vn pin fueillu secoué par le vent :
Où ainsi qu'vne nef deça delà iettée
Par les flots escumeus de Tethys irritée.
De pensers ondoyants mon esprit agité
N'espere plus de port ny de tranquillité.
I'ay mis les miens en paix, & ie ne m'y puis mettre :
Ie ne sçay quel démon ne l'a voulu permettre.
O Mort impitoyable! ô cruelle Atropos!
Vous me faites la guerre au milieu du repos.
Le iour i'ay mille assauts, la nuit i'ay mille alarmes,
Sans vne seule trefue, ou surseance d'armes.
La Lune, & le Soleil, contre moy coniurés,
Sont auteurs & tesmoins de ces maus endurés.
Vn matin m'a priué de bon-heur & de ioye :
Vn soir bien tost apres en tristesse me noye.
Mon angoisse redouble, & m'esbaï comment
Ie puis demeurer vif parmy tant de tourment,
Que ie tasche à celer, & mon visage feindre.
Celuy qui fait les lois n'a pas loy de se plaindre.

Comme d'vn feu couuert plus aspre est la chaleur,
Du mal qui est caché plus aspre est la douleur.
Voyés l'Estat des Roys : voyés quelle est leur vie.
Leur Maiesté se rend à soy-mesme asseruie.
Ie n'ose donner air à mes souspirs ardens :
Mes pleurs du coin de l'œil retournent au dedans.
Ma langue veut parler, & faut qu'elle se taise.
Heureus en son mal-heur qui se plaint à son aise.
Pleurés aumoins, pleurés, & souspirés pour moy,
Vous à qui ie le dy, soulagés vostre Roy :
L'insuportable faix, dont fortune me charge,
Pour Hercule seroit vne trop lourde charge.
Muses que i'entretien, & tousiours i'ay nourri,
Faites ouïr bien loin les plaintes de Henry :
Semés-les par la terre : & que iusqu'à la riue.
De l'vne & l'autre mer la nouuelle en arriue.
Fleuues, lacs, & estangs, fonteines & ruisseaus :
Monts, forests, & taillis, buissons & arbrisseaus :
Plaines, prez, & iardins ; Cités, Bourgs, & Villages :
Hommes, oiseaus, poissons, & vous bestes sauuages,
Soyez vestus de dueil : mes yeus ne veulent voir
Qu'vne sombre couleur & de brun & de noir.
Mesmes si i'auois beu du breuuage d'Heleine,
Qui faisoit, ce dit-on, oublier toute peine,
Les soucis & chagrins qui me viennent saisir,
Ne pourroient pour cela se tourner en plaisir.
Incurable est mon mal : quiconque s'y essaye,
Au lieu de l'adoucir, met du sel dans ma playe.
D'vne cuisante ardeur ie me sens consumer :
Et i'y verse de l'huile afin de l'allumer.
Ne me donnés conseil, ie ne le sçaurois prendre :
D'enhault, & non d'ailleurs, mon mal le doit attendre.
A toy donc ie m'addresse, esprit clement & saint,
Qui fais viure & mouuoir ce que le Ciel enceint.

Ie t'inuoque au beſoin, toy qui allois ſur l'onde,
Auant que le temps fuſt, & la clarté du monde.
Eſprit conſolateur, par toy maints deſolez
En leurs afflictions ont eſté conſolez.
Conſole-moy auſſi, & chaſſe de mon ame
Toute l'obſcurité par ta diuine flame.
Tuteur des Orphelins, ſource de charité,
Ne me delaiſſe point en mon aduerſité.
Vien me reconforter, & de moy ne t'eſlongne :
Tu m'as couronné Roy de France & de Polongne.
Tu as eſté ma guide és païs eſtrangers.
C'eſt toy qui m'as tiré de beaucoup de dangers.
Quand i'ay donné bataille, & victoire obtenuë
Contre les ennemis, elle eſt de toy venuë.
Afin que tes bien-faits ne tombent en oubly,
Auiourd'huy de ton Nom vn ordre i'eſtably.
Plaiſe-toy l'inſpirer, le garder, & deffendre :
Le remplir de ta grace, & en ſon cœur deſcendre.
Infini en puiſſance, infini en bonté,
Reigle noſtre deſir ſelon ta volonté :
Et apres tant d'ennuis, par toy me ſoit donnée
Vne nouuelle ioye à la nouuelle année.

Du meſme ſubiet.

Vers imparfaits.

. . . . il ſemble qu'on aſſaille
D'vn chaſteau ennemy la ſuperbe muraille :
Ou que de toutes parts on batte quelque fort.
Telle ſe maintenoit contre le traiſtre effort
De cinquante Thebains la vertu de Tydée :
Mais elle eſtoit encor d'vne Pallas aidée :
Et ceſte-cy, helas ! n'auoit en combatant

L'aſſiſtance & ſecours du Dieu qui l'aimoit tant.
Le deſtin l'en empeſche, & ceſt heur luy enuie.
Pour arracher du corps vne ſi belle vie,
De mille eſclairs d'acier ſes yeus ſont esblouïs.
Coups ſur coups redoublés, qui de loin ſont ouïs,
Luy pleuuent ſur le corps, & percent ſa chair nuë.
Sans qu'il en ſente rien ſa force diminuë;
Et derriere & deuant on le vient aſſaillir.
L'haleine & la vigueur luy commence à faillir.
Du chef iuſqu'aus talons il n'eſt plus qu'vne playe.
Il eſt vuide de ſang : neantmoins il eſſaye
De combatre vne armee, & demeurer vaincueur.
Ses membres dehachés du magnanime cœur
Sont ſi bien ſouſtenus, que la teſte baiſſee,
Se lançant à trauers la troupe ramaſſee,
Il s'ouure vn chemin large : & s'eſchappe des mains
Seul à tant d'aſſaſſiñs, & bourreaus inhumains.
Comme vn Lyon qui veoït ſa poitrine enferrée
De maint eſpieu de chaſſe, à la pointe acerée,
Heriſſe ſon poil rous : roüille ſes yeus ardents :
Deſſerre, impetueus, ſes griffes & ſes dents :
Froiſſe ce qu'il rencontre : & paſſant ſur le ventre
Des chaſſeurs palliſſants, va mourir en quelque antre :
Ainſi ce preus guerrier, en pieces detranché,
Et ſemblable au vieil tronc d'vn grand cheſne esbranché,
En fin gaigne vn logis : où de la main aymée
Luy fut, vn iour apres, la paupiere fermée.

Sur la mort violente des quatre freres DE BOVRBON.

Qui ne ſçait du deſtin l'immuable pouuoir
Sur le chef des humains, vienne icy le ſçauoir :

La maiſon de Bourbon de quatre freres veuue
Aſſés le monſtrera, ſans chercher autre preuue
FRANÇOIS, *dont le courage & la ieune vertu*
A Seriʒol' auoit l'Eſpaignol abbatu,
Perdit auant le temps la lumiere commune,
Tué d'vn coffre en ieu : triſte ieu de fortune!
IEAN *vn iour S. Laurent eſprouuant ſa valeur,*
Et s'oppoſant en vain à noſtre grand mal-heur,
Aima mieus tout ſon ſang en ſes armes reſpandre
Que de tourner le dos, ou de ſe laiſſer prendre.
D'vn plomb fatalement en l'eſpaule addreſſé
Preʒ les murs de Roüen ANTOINE *fut bleſſé :*
Dont, ià preſque vaincueur, au ciel il rendit l'ame,
Les membres au tombeau, & le ſceptre à ſa femme.
LOYS *arma trois fois la France & l'eſtranger*
Pour la religion de ſes maieurs changer :
Mais deceu de ſa force, en la troiſieſme guerre,
Auprés de Chaſteau-neuf donna du nés en terre.
Ces Ducs, ce Prince, & Roy; quatre freres germains,
Enſemble n'ont veſcu que deux ages humains,
Moiſſonnés en leur fleur. Les eſtoilles meilleures,
CHARLES *en ton endroit, qui ſeul des cinq demeures,*
Deuroient, en recompenſe, à tes iours adiouſter
Ceus qu'elles ont voulu à tes freres oſter.
Deus ſiecles & le tien accompliroient la ſomme,
Pour te faire vn Neſtor, viuant trois âges d'homme.

ELEGIE

Sur le treſpas d'Adrian Turnebe.

Combien qu'en autres vers tu as leu mes complaintes
Et mes ſouſpirs meſleʒ de mes larmes non feintes,

Quand pleurant ie penſois adoucir la douleur
Qui l'eſprit m'a bleſſé d'vn eſtrange mal-heur :
Si eſt-ce encor, Ronſard, que ie me plais aux larmes :
Pour combatre le dueil ie n'ay point d'autres armes :
Et celuy qui d'œil ſec voit vn deſaſtre tel,
Il eſt fils d'vn rocher, non d'vn homme mortel.
Or, puis qu'il faut pleurer, hé que n'ay-ie pour guide
La Muſe au piteus chant du triſte Simonide?
Ou celle qui força les arbres Thraciens
De ſuiure en ſautelant les ſons muſiciens?
Que vay-ie recherchant la lyre Thracienne?
Ronſard, tant ſeulement hé que n'ay-ie la tienne?
Si i'auois la douceur de ta diuine vois
I'arracherois des pleurs aus rochers & aus bois.
Pour ramener Turnebe, en deſpit de la Parque,
I'oſerois bien ſauter dedans la noire barque :
Mais, helas! ie ne puis autre choſe pour luy,
Sinon que par regrets teſmoigner mon ennuy,
Dont ton cœur plus conſtant moins attaint ne me ſemble :
Meſlons doncques, Ronſard, meſlons nos pleurs enſemble.
Combien que trop ſoit bas de mes chordes le ſon,
Pour monter à l'accord de ta docte chanſon,
Nous voyons toutefois les riuieres courantes
Souuent entremeſler leurs eaus bien differentes.
Tu vois noſtre Delbene, & le gentil Belleau,
De leurs pleurs comme nous arrouſer ſon tombeau.
Mais de Baïf abſent, la douleur n'eſt pareille :
Il ne boit ce mal-heur ſinon que par l'aureille :
Nous le beuuons des yeus, qui l'auons veu mourant,
Et rabatons les coups du vulgaire ignorant.
De l'Olympe azuré la grand'lampe dorée
N'apperceut oncques France autant deſeſperée :
Encores qu'à grand tort les aſtres deſpités
Sur elle ayent verſé mille calamités.

Quel mal n'eſt aduenu en nos guerres ciuiles?
N'auons-nous veu piller, razer, bruſler nos villes?
Les François inſenſés leur pays ſaccager?
Et à vn tel butin appeller l'eſtranger?
Le fils n'auoir horreur d'aſſaſſiner le pere?
Le frere & le couſin, tuer couſin & frere?
Le cours des eaus, enflé de tant de corps humains,
Rougir de noſtre ſang, reſpandu par nos mains?
Si fortune portoit à noſtre France enuie,
De tant & tant de mauls deuoit eſtre aſſouuie,
Sans luy rauir encor, contraire à ſon bon-heur,
Tout ce qui luy reſtoit & de ioye & d'honneur.
En quoy vous auions-nous, Dieus cruels, offenſés,
Pour eſtre de nos vœus ainſi recompenſés?
Auoit point noſtre langue à la tourbe indiſcrete
Deſcouuert le tombeau de Iuppiter en Crete?
Comme les ſots Gregeois, auons-nous maſſacrés
Les bœufs Thrinaciens, au Soleil conſacrés?
Auons-nous publié les pompes Phrygiennes?
Ou les thyrſes fueillus des feſtes Orgyennes?
Non, nous auons touſiours aus grands dieus immortels
Offert des humbles dons ſur leurs ingrats autels.
Toutesfois, ô cruels! voſtre iniuſte tempeſte
De l'eſpoir des humains a foudroyé la teſte :
Si que d'vn meſme coup vous auez abbatu
La ſcience & l'honneur, l'Amour & la vertu.
Que dy-ie, où ſuy-ie, helas! mieus vault que ie rameine
Ma complainte enragée à la douleur humaine.
Ie te prie, ô Muret, ſi mes pleurs & mes cris
Se liſent par-delà, comme icy tes eſcrits,
De dire aus bons eſprits qui ſont en Italie
Que de noſtre Soleil la lumiere eſt faillie.
D'autre part Bucanan, gloire des Eſcoſſois,
Racontera aus ſiens le mal-heur des François :

La mer le roulera iuſqu'aus bords d'Angleterre :
Et le Rhin le dira dans ſa prochaine terre.
Aus peuples eſtonnés les vents le ſemeront :
Les fleuues & les monts enſemble en pleureront.
Les Tigres, les Lyons & les Ourſes cruelles,
Gemiront en oyant ſi piteuſes nouuelles.
Les ombres de la nuit, riches d'vn tel butin,
Se vanteront d'auoir le Grec, & le Latin :
La mort, qui l'a conquis en tuant vn ſeul homme,
Triomphera là bas d'Athenes & de Rome.
C'eſt à vous, qui n'auez ſa victoire empeſché,
Muſes, grande infamie, & non moindre peché.
Le fils d'vne de vous, dans ces Royaumes vuides
Vif oſa bien entrer, ſans peur des Eumenides :
Où remonſtrant ſa perte, & ſa rare amitié,
Les eſprits palliſſants fit pleurer de pitié.
A fredonner le luth eſtes-vous plus ignares
Pour flater des enfers les courages barbares?
Ou Turnebe, qui eſt des bons tant regreté,
Quelque peu de ſecours n'auoit-il merité?
Allez ingrates ſœurs, (la douleur me ſurmonte)
Allez-vous-en cacher; n'aués-vous point de honte?
Et toy vien ça auſſi, mal-heureux Delien,
Qui allongeas les iours du Roy Theſſalien :
Qui fleſchiſſant Pluton par vers & par prieres
Retourna les fuſeaus des trois ſœurs filandieres :
Pourquoy ſi laſchement as-tu laiſſé mourir
Celuy que tu deuois par ton art ſecourir?
N'as-tu ſoucy de nous, ny de noſtre miſere?
Il me plaiſt deſcharger deſur toy ma cholere.
Va banni, va bouuier, va-t'en garder les bœufs :
N'eſpere plus de nous ſacrifices ny vœus.
Toy, que dorenauant icy Dieu l'on te croye :
Va ſeruir les maçons aus murailles de Troye :

Mets bas la lyre d'or, où tu n'as nul sçauoir
Elle est deuë à Dorat : qui a fait son deuoir
De tordre le licol, ourdy pour aller pendre
Le deschire-tombeau, & l'esgratigne-cendre.
Taupe de cimetiere, & stryge, qui les os
Du plus grand des humains ne laisses en repos ;
Puisse'tu pour le mieus, meschante creature,
Dans le ventre des loups auoir ta sepulture.

ELEGIE

A monsieur de Roissy sur le trespas
de Madamoiselle de Masparaute sa sœur.

Ie seroy né d'vn Ours, i'auroy le cœur de pierre,
Ce pendant que ta sœur s'en va dessoubs la terre,
Si ie blasmoy tes pleurs : c'est l'honneur plus duisant
Qu'on puisse faire aus morts, & le dernier present.
Ie ne sui pas Zenon, viue souche de sage :
Ains veus auecques toy pleurer de ton dommage.
Si la iuste douleur te fait enfler les yeus,
Le Ciel souuentefois a veu pleurer les dieus.
Pour le Roy Lycien le Dieu qui tient la foudre
Pleura goutes de sang sur la Troyenne poudre.
Durant maints iours sans iour le Soleil (ce dit-on)
Lamenta le mal-heur du ieune Phaëton.
Aus beaus matins de May pour Memnon son fils More
On voit les prez trempés des larmes de l'Aurore.
Lors que Phœbus aida au Phrygien archer,
Caché dedans son temple, à son trait descocher,
Tethis fondante en pleurs, & en plainte inutile,
Ses cheueus azurés deschira sur Achille.
Mars, hurlant de douleur, ietta des cris ardents,
Quand il vit Ascalaph mordre la terre aus dents.

Quand Venus vit noyé le fils qu'elle eut d'Anchiſe,
Du deſir de la mort ſon ame fut eſpriſe.
Faiſon donc place au dueil, nous qui ne ſommes pas
Si parfaits que les Dieus, affranchis du treſpas.
Gardons-nous toutefois (puiſque la vie humaine,
Que vie à tort on nomme, eſt briefue & incertaine)
De racourcir noſtre âge, au lieu de l'allonger,
Nous laiſſant trop auant en triſteſſe plonger.
Et ne croyés-vous point que ſi ſa gentille ame
A quelque ſentiment enclos deſſous ſa lame,
Elle ſe plaint de vous : qui à chaſque propos
Regretés ſon abſence, & troublés ſon repos?
Pendant qu'il eſt permis, viués heureus, (dit-elle)
On ne dort que trop toſt vne nuit eternelle.
Regardés ce clair iour : reſpirés ce bel air :
Laiſſés mon marbre ſourd ſans plus à luy parler.
Deſueloppé du corps lors que l'eſprit arriue,
Outre les eaus de Styx à l'oublieuſe riue,
De vous ny d'autre choſe il n'a point de ſouci :
Le breuuage enchanté nous change tous ainſi.
Voila que dit ta ſœur : aumoins ſi vn Idole
Peut ſans bouche & poulmons former quelque parolle.
Tourne donc ta penſee à l'Amour des viuans :
Ne conte plus ta peine à la terre & aus vents :
Car ceus qui ont eſté n'ont ſoucy de ta plainte.
C'eſt aſſés qu'on ait d'eus vne memoire ſainćte
Vuide de paſſion. Prions tant ſeulement
Que leur cendre & leurs os repoſent mollement.
Le paſſeur de Pluton, ſoit toſt ou tard, appelle
L'vn ieune & l'autre vieus en ſa noire nacelle,
Où ſans chois de perſonne il fait autant d'honneur
A vn pauure coquin qu'à vn riche ſeigneur.
Ceus qu'il paſſe vne fois ſonge & vmbre deuiennent :
Bien peu par leur vertu ça haut vers nous reuiennent.

Si i'auoy le pouuoir du grand Tirynthien,
Qui rendit son espouse au prince Æmathien,
Du profond des enfers par force retirée,
Apres qu'elle eut esté des siens toute pleurée :
I'épirois ceste Mort, ce monstre sans raison,
Pour le prendre & lier, & le mettre en prison :
Et s'il ne me rendoit Marguerite de Mesmes,
Vengeur de mille torts ie türoy la Mort mesmes :
Mais ie menace en vain, car ainsi plaist au sort
Qu'icy bas rien ne soit immortel que la Mort.

EPITAPHE
de Monsieur de Rambouillet.

Rambouïllet a vescu tres-vaillant & tres-sage,
Et si ne puis pleurer vn si grand personnage,
Quand bien ie le pourroy racheter de mes larmes.
Quel plaisir auroit-il, s'il releuoit de terre,
Luy qui estoit l'honneur de la pais & des armes,
Nous voyant si mal faire & la pais & la guerre?

EPITAPHE
De la Lieutenante Brageloigne.

Passant, apren que c'est de ce monde, & d'y viure.
Ie fu femme de marque, & d'honneste maison,
Qui mourant du desir de mon espous mort suiure,
Vei que le ciel bien tost ouyt mon oraison.
Car du doigt iusqu'au cœur me monta le poison,
Doigt seulement piqué d'vne areste de Viue :
Ainsi apres leur mort vn homme, & vn poisson,
M'ont fait viure mourante, & mourir toute viue.

Sur la mort du Seigneur de Sillac.

Quand du Sieur de Sillac la bouïllante ieuneſſe
A l'ennemy rompu monſtroit mieus ſa valeur,
Vn plomb meurtrier, pouſſé par le meſme mal-heur,
Arreſta ſa victoire, & finit ſa proüeſſe.
Bien que le corps bleçé fondiſt ſous la foibleſſe,
Bien qu'il verſaſt ſon ſang, & perdiſt ſa couleur,
Si ne ſe plaignoit-il ſinon d'vne douleur,
De s'en aller ſi loing des yeux de ſa maiſtreſſe.
Allez Phyſiciens; cherchés autre que moy
A qui puiſſiés prouuer ce que plus ie ne croy,
Que l'ame eſt dans le ſang, & l'amour dedans l'ame.
Car, s'il eſtoit ainſi, Sillac paſle eſtendu
Sur le champ empourpré de ſon ſang reſpandu,
N'euſt eu telle memoire & regret de ſa Dame.

Ode funebre ſur la mort d'vn petit chien.

Muſe, autrefois ie t'ay fait dire
Maint ioyeus chant deſur la lire,
Quand au ſon de tes vers plaiſans
Tu amuſois mes ieunes ans.
Or ie te pri' que tu accordes
Ta belle vois à d'autres chordes,
Pour adoucir l'aigre douleur
Que m'a fait naiſtre vn grand mal-heur.
Si tu ne ſçais qui ie regrette,
C'eſt le feu mary de Turquette,
Lyonnet, qui portoit le nom

Et le cœur d'vn petit Lyon.
Pendant qu'il courtize & caresse
Turquette sa chere Maistresse,
Ne se doutant en sa maison,
On le vient prendre en trahison.
Vn sien corriual, par enuie,
Vilain mastin, osta la vie
Au pauure Amant : & pense t'on
Que ce fut le chien de Pluton.
Voulant de si riche rapine
Faire vn present à Proserpine,
Le cruel entraîna là bas
Nos passe-temps & nos esbats.
Si faut-il d'vne fin si belle
Rendre la memoire eternelle :
Et sur Pluton vengeant ce tort
Le faire viure apres sa mort.
Engrauon donc, non pas en marbre,
Ains en l'escorce d'vn ieune arbre,
A l'ombre de ses rameaus verts,
Vn Epitaphe en quatre vers.

SOVS CE CARREAV DE MARIOLAINE
GIST VN CHIEN A LA DOVCE HALEINE
LYONNET, QVI FINIT SES IOVRS
EN COMBATANT POVR SES AMOVRS.

ELEGIE

Sur la mort d'vne Linote.

Le cœur me disoit bien que fortune cruelle
Nous deuoit enuoyer quelque triste nouuelle :

Helas! en voicy vne : on dit qu'à ce matin
Nostre Linote est morte! ô iniuste destin,
Sans raison & sans yeus! la mort si tost n'épie
Le Corbeau mal-plaisant, l'iniurieuse Pie;
Le Hibou solitaire, augure de mal-heur,
Ny les Aigles tyrans, ny le Milan voleur
Des poussins innocens suiuant leur gelinote,
Que l'esprit Amoureus d'vne douce linote,
Telle que fut la nostre, en qui les cieux amis
Pour l'aureille flater leur musique auoient mis.
Vn entendement d'homme estoit en ceste beste
A remarquer les gens, à leur faire la feste,
Sautelant & fiflant : & lors qu'on la traitoit
S'approchoit de la main, & les doigts becquetoit :
C'estoient ses grands mercis : puis en l'air remontée
Disoit quelque chanson non encores chantée :
La petite mignarde à peine auoit loisir
De boire & de manger pour nous donner plaisir.
Mesme au plus grand hyuer, que par le vent de bise
Estoit toute son eauë & sa mangeaille prise,
S'eschauffoit à chanter. Ie l'ay veu mille fois
De son seigneur aymé reconnoissant la vois,
Et tirant en sursault son bec de dessous l'éle,
Ainsi comme de iour, respondre à la chandele.
Toutesfois elle est morte : & n'ont eu le pouuoir
Tant de perfections de Pluton esmouuoir.
Il est vray que de viure elle auoit peu d'enuie :
Car depuis quelque temps elle trainoit sa vie,
Oyant les tabourins, & tant d'horribles sons
Qui luy rompoient la teste, & troubloyent ses chansons.
Puis du mal de son maistre elle fut aduertie :
Dont sa part endura par vne sympatie :
En perdit l'appetit, en perdit la santé,
Et deuint toute etique, & n'a depuis chanté.

Or son ame à la fin s'accabla de tristesse
Quand à ceste nouuelle elle vit sa maistresse
Laisser son fils malade, & moy blessé à l'œil :
Nostre pauure Linote en est morte de dueil.
Mais auant que mourir, regardant par sa cage,
Nous dit piteusement adieu en son langage.
Adieu doncques Linote, adieu gentil oiseau :
Ie m'en vais en pleurant te dresser vn tombeau
Soubs ces ieunes lauriers ; car tu merites d'estre
Et viue, & morte, aupres de ce qu'ayme ton maistre.

ELEGIE

Sur la mort du Conte de Brissac.

Pareil au Grec Achille en bon-heur & proüesse,
En ardeur de courage, en prompte hardiesse,
Fut le François Brissac : & comme Achille aussi
Pour allonger sa gloire a ses os racourci.
Le bras d'Achille estoit vn esclat de tonnerre,
Qui des plus forts Troyens pauoit toute la terre :
Soubs la main de Brissac les mutins accablés
Tomboient deça dela ; ainsi qu'on voit les blés
Brisez, froissés menu, qui tombent pesle-mesle
Soubs le vent & l'orage, ou les coups de la gresle.
Achille fut surpris au temple de ses dieus :
Brissac en maintenant la foy de ses ayeus.
Tous deux tirés de loing par traistres en cachette :
L'vn tresbuscha d'vn plomb, l'autre d'vne sagette.
Quand la Grece eut pleuré Achille en tombeau mis,
Son ire elle tourna contre ses ennemis,
Afin que son sepulchre & sa cendre vengée
Rougist du sang captif sur le bord de Sigée.
La France ayant pleuré Brissac, & son mal-heur,

Contre le camp rebelle a tourné ſa douleur :
Mont-contour le ſçait bien, dont la plaine haulſée
Eſt du ſang coniuré pour long temps engraiſſée.
En lamentant ſon fils, la fleur des Princes Grecs,
Thetis aus pieds d'argent fondoit toute en regrets :
La mere de Briſſac, vn ſecond Dieu des armes,
Ne voit ny le Soleil ny la Lune ſans larmes.
Mais ceſſés, Mareſchalle, il eſt temps deſormais :
Ne pleurés plus celuy qui vit mieus que iamais.
Mourant au lict d'honneur, il repriſt vne vie,
Qui par effort humain ne peut eſtre rauie.
Si Achille s'eſt fait immortel en renom,
Briſſac, égal à luy, s'eſt acquis vn tel nom,
Que s'il auoit trouué vn Homere en noſtre âge
Pour chanter ſa vertu, il auroit l'auantage.

EPITAPHE

D'vn Preſident.

Paſſant ne ſonne mot : icy dort maintenant
Quelcun qui fut iadis trop eſueillé pour prendre.
Ie croirois aiſément que ce fut en prenant
Que la mort qui prent tout le priſt à iamais rendre.
Ce preneur ainſi pris s'en va deuenir cendre :
Et ie treuue vn grand cas que tant viure il a pu :
A ce que ſes faueurs ont par tout fait entendre,
Plus de trente ans y a qu'il eſtoit corrompu.

ELEGIE

Sur le treſpas de Madamoiſelle de l'Eſpine.

Entre dueil & courrous incertain ie demeure,
L'vn me poulſe en aigreur, l'autre veut que il pleure :

Qui gaignera des deux? d'vn lent & foible effort
Sur vn cœur feminin le dueil seroit plus fort :
Mais d'vn courage masle, où l'ardeur est plus forte,
Cachant le dueil dedans, il faut que l'ire sorte.
Pour ceste ire adoucir, & pour me soulager,
Contre qui maintenant l'irai-ie descharger?
Doy-ie accuser le ciel, qui comme par enuie,
Aus humains excellens preste trop courte vie?
Blasmeray-ie la mort, qui entraine au tombeau
Ce qu'au monde elle voit & de bon & de beau,
Sans le laisser vieillir : & n'espargnant personne
Ainsi comme vn bled verd nostre plaisir moissonne?
A vous, à vous i'en veus, Medecins ignorans,
Qui au lieu d'alonger accourcissés nos ans;
Par vous auant le temps Antoinette de Mesmes
Se proumeine là bas entre les vmbres blesmes
Pasle & vuide de sang, que vous auez tiré
Sans mesure & raison de son corps martyré.
Par vous seuls, ô bourreaus! dignes de mille peines,
Il n'en est demeuré vne goute en ses veines.
Sans vous elle estoit saine : on n'a trouué blessé
Le cerueau que disiés tant estre interessé.
Autre mal on n'a veu en sa chaste poitrine
Que la corrosion de vostre medecine.
Cherchans vn aposteme où n'y en auoit point,
Vous l'auez par poison conduite au dernier point.
Or croy-ie que d'icy la Iustice est banie,
Quand les lois ont laissé telle chose impunie.
Qu'ay-ie dit impunie? ils se vendent bien cher
Pour corrompre nature, & son cours retrancher :
Nous les enrichissons, & les lois les aduoüent
De ce qu'à nos despens de notre cuir se ioüent.
Les autres animaus trop plus que nous heureus
Viuent sans medecins, & n'ont que faire d'eus,

Qui n'ont rien de certain, qu'vne reigle commune,
C'est de tuer par art, & guerir par fortune.
Tu auois, Antoinette, autre fin merité.
O desastre incroyable à la posterité!
Si luy raconteray-ie, & m'oubliray moy-mesmes
Plustost que ce mal-heur de la maison de Mesmes.
Les sçauans orateurs en prose l'escriront :
Aus Muses ie le dy : les Muses le diront
De haute & claire vois; tant que la renommée
Enflera de ce bruit sa trompette animée,
Volant parmy le monde; afin de le semer
Iusques aus derniers bords de l'vne & l'autre mer.
Engrauon cependant ceste piteuse histoire,
Comprise en quatre vers, pour en auoir memoire.

PASSANT, LES MEDECINS PAR GRAND'FAVTE ONT OSTÉ
AV CORPS QVI GIST ICY LA VIE ET LA BEAVTÉ,
ET L'ESPVISANT DE SANG L'ONT MIS SOVBS CETTE TOMBE:
QVI AIME SA SANTÉ QV'EN LEVRS MAINS IL NE TOMBE.

Ceus qui liront ces vers, espanchants maintes fleurs
Sur le marbre nouueau, l'arrouseront de pleurs :
Puis diront au partir : tu deuois, Mort cruelle,
Prendre les Medecins, laissant la Damoiselle.

EPITAPHE

De M. Charles de Bourbon, Duc de Beau-preau, & Prince de la Roche-sur-Yon.

Ie fu Prince du sang, grand de nom & de cœur :
Qui repoussay l'effort de l'Espagnol vaincueur,
Lieutenant general : tesmoin en est la terre
D'Artois, & Boullonnois, qui a veu ceste guerre.
Cherchants vn Gouuerneur au bas âge du Roy,

Les Estats assemblés s'en fierent en moy :
Et donnerent aussi à ma vertu loyale
De toute sa maison la charge principale.
Les troubles i'assouppi par vn accord iuré,
Qui tant que i'ay vescu en sa France a duré.
I'ay eu commandement sur de belles Prouinces:
Mais la Mort qui commande & aus Rois & aus Princes,
Aprés que deuant moy eut rauy mes enfans,
Me commanda les suyure à quarante & neuf ans.
Ma chere espouse a mis & mon corps & mes armes
Reposer en ce marbre, arrousé de ses larmes.

EPITAPHE

De Madame la Princesse de la Roche-sur-Yon.

Vn Prince i'espousay, Philippes fut mon nom,
Et de Montespedon ie portai le surnom.
La Reine m'a cheri, fiant en ma prudence
De sa maison la charge, & superintendence.
Suruiuant mes enfans, & mon espous aussi,
Ie languissois en dueil, en regret, & soucy,
Quand mort qui tout separe, & tout en terre assemble,
Soubs vn mesme tombeau nous a reioints ensemble.

EPITAPHE

De Madamoiselle Ieanne de Bourbon leur fille.

Ie n'ay vescu que neuf mois,
Princesse du sang des Roys :
La clarté si tost rauie
Me donne eternelle vie.

AVTRE.

Ie n'ay veu que neuf mois du Soleil la lumiere,
Autant comme ma mere au ventre m'a porté :
Mon ame ores iouyt d'eternelle clairté,
Et mon corps se repose au sein de la grand mere.

EPITAPHE

De M. Henry de Bourbon Marquis de Beau-preau leur fils.

Voy la misere des viuans,
Passant, ie fu du sang de France;
Qui trespassay à quatorze ans,
Quand plus croissoit mon esperance.
Courant en lisse auec le Roy,
Par grand mal-heur mon cheual tombe,
Et se renuersant desur moy
Me couche mort en ceste tombe.

SONET

A Madame d'Alluye sur le trespas de feu Monsieur d'Alluye son mary.

Si vne ame fut oncque au dueil acoutumée,
Vostre cœur se fait voir au dueil acoutumé.
Si oncques fut vn cœur de souspirs allumé,
Vous aués de souspirs la poitrine allumée.
Comment durés-vous tant sans estre consumée,
Regretant vn espous si digne d'estre aymé?
Comment nourrissés-vous le desir enflamé,
Et l'Amour qui attize vn tel feu sans fumée?

Veufue de ſon Brutus ainſi iadis vit-on
Engloutir vn brazier la fille de Caton,
N'ayant autre moyen de promptement le ſuiure.
Le feu meſme eſteignit ſon ardente douleur :
Mais en vous la vertu triomphe du mal-heur,
Vous donnant le pouuoir de bruſler & de viure.

Sur le treſpas de feu Madamoiſelle Cat. Del.

Sans me le dire, helas! elle s'en eſt allée :
Elle a laiſſé le iour ; mais ie croy qu'il la ſuit.
Il ne peut faire obſcur où elle eſt deuallée :
Demeureray-ie au monde où la clarté me fuit ?
Veu que plus icy hault ſa beauté ne me luit,
Mon ame veut là bas auec elle deſcendre.
Adieu donc, mes Amours ; couchés vous, il eſt nuit :
Et mettés vos flambeaux repoſer ſous ſa cendre.

EPITAPHES

De feu Monſieur de Joyeuſe, Amiral de France, & Gouuerneur de Normandie.

I.

Heureus eſtoit celuy que l'on regrete tant,
En ſon viuant beau frere, & bien aymé du Prince :
Duc, Pair, & Amiral, Gouuerneur de Prouince :
Et heureus il eſt mort pour ſon Roy combatant.
Mais s'il euſt pleu au ciel le laiſſer iuſqu'à tant
Qu'il euſt veu de ſon Roy le triomphe & la gloire,
Domtans ſes ennemis ſur les riues de Loire,
Encores fuſt-il mort plus heureus & content.

2.

Ioyeuſe giſt icy, que ſon ardent courage
Au milieu des combats feit mourir auant l'âge.
I'ay failli à parler : qui meurt en ſon printemps,
S'il meurt comblé de gloire, il a veſcu long temps.
Et ceus ont peu veſcu, de qui la longue vie
Eſt toſt aprés leur mort d'vn long oubli ſuiuie.
Donc ce vaillant guerrier a longuement veſcu,
Qui en ſi peu de temps ſi ſouuent a veincu :
Egalant par ces faits, & proüeſſes hautaines,
Le los & les vertus des plus grands Capitaines.

3.

Vous qui plaignés ma courte vie
Et la mort cruelle accuſés,
De ma gloire ſi toſt rauie,
Mes amis, vous-vous abuſés.
La gloire n'a borne ny terme :
Et ſous la tombe ne s'enferme.

4.

Si des Dieus les amourettes,
Comme on dit, ne meurent pas ;
Ains à l'heure du treſpas
Ils les changent en fleurettes :
Des os, & cendres muettes,
De ce guerrier de renom
Ia naiſſent les violettes
Qui de Mars portent le nom.

5.

Tout ce que noſtre ſiecle eut de bon & de beau,
Ioyeuſe l'eüt en ſoy, miracle de nature :

Mais ô vaine esperance! ô recompense dure!
Sa vertu & sa foy l'ont mis en ce tombeau.

6.

La cendre de Ioyeuse en ce tombeau repose,
Qui eut l'amour du peuple, & la faueur du Roy.
Il vesquit & mourut combatant pour la foy.
Icy tousiours fleurisse & le lis & la rose.

7.

Ioyeuse gist icy : c'est assez qu'on le nomme.
Qui ne sçait pas le reste, il est plus beste qu'homme.

8.

Ne taillés le porphyre, & le marbre, & l'iuoire,
Pour seruir à mes os de superbe ornement :
I'ay eu pour mon tombeau d'vn grand Roy la memoire :
On ne me peut bastir vn plus beau monument.

9.

La vertu de Ioyeuse est de terre couuerte :
Mais en vain de nos pleurs nous baignons son tombeau :
Car au ieu de la guerre est-ce rien de nouueau,
Si gaignant tant de fois il a fait vne perte?

10.

Ioyeuse fut mon nom : du Roy ie fu beau frere :
Duc, Pair, & Amiral, des Normans gouuerneur :
Ie nasqui, i'ay vescu, ie suis mort en honneur :
Souhaitez qu'à mes os la terre soit legere.

EPITAPHE

Du Barbichon de Madame de Villeroy.

Sous l'ombre, auprés de la racine
De ceste plaisante aubespine,
Gist vn chien, qui iadis fut tel
Qu'il meritoit d'estre immortel.
Mais tu l'as pris, ô Mort cruelle!
Toy qui prens toute chose belle.
Las! où est son museau friant?
L'aureille longue, & l'œil riant?
Le nés camart, & la vois nette,
Aussi claire que sa sonnette?
Le poil tout blanc comme ses dents,
Sa lame plus blanche au dedans?
Cholere il n'estoit ny farouche,
Si vne puce, ou vne mouche,
Ne venoit à tort l'outrager :
Lors il taschoit à s'en vanger.
Ce seul vice il eut en sa vie,
Auecques vn petit d'enuie :
(Comme la nature ne fait
En ce monde rien de parfait.)
On ne veit onc petite beste
Mieus apprise, ny tant honneste,
A table, au lict entre les draps :
Ou tenuë entre les deus bras.
Quand triste estoit sa dame chere,
Barbichon faisoit morne chere :
Quand gaye il la voyoit aussi,
Barbichon sortoit de souci.
Ores saultoit sur la couchette :

Ores ioüoit à la cachette,
Se tapiſſant dans vn manchon,
Pour faire chercher Barbichon.
Ce gentil chien, de qui la gloire
Nous conſacrons à la memoire,
Qui eut l'entendement humain,
Fut vn don de Royale main.
Digne du ciel : digne de celle
Qui le portoit ſous ſon aiſſelle,
Et qui ſur l'aiſle de ſes vers
Le va portant par l'vniuers :
De ſorte qu'à luy ne ſ'egale
Le Chien d'Icare ou de Cephale.
Toutefois nous ne deuons pas
Trop plaindre & pleurer ſon treſpas :
Car ſi aprés longue demeure,
Il faut à la fin que tout meure :
Plein de faueur, & de tout bien,
Il a veſcu âge de chien.
Meſme, aprés que la mort traiſtreſſe
Le vint rauir à ſa maiſtreſſe,
Entrant au tenebreus manoir,
Sans auoir peur du grand chien noir,
On dit qu'il ſuiuit les briſées
Qui meinent aus champs Elyſées,
Où il folaſtre & vit heureus
Entre les myrtes amoureus.

EPITAPHE

De Damoiſelle Geneuieue de Baterel.

Geneuieue ie fus, de Baterel nommée :
De Charles de Bloquet femme bien renommée.

I'ay gardé la maiſon : & point ie n'ay eſté
Curieuſe du monde, & de ſa vanité.
La vertu i'ay cherchée, & l'ay touſiours ſuiuie.
Mere de ſept enfans, i'en laiſſe trois en vie.
Feurier qui m'alluma le nuptial flambeau,
Au bout de treize hyuers l'eſteignit au tombeau.
Trente ſix ans ſix mois fut le cours de mon âge :
Et ie n'auois deſir de viure dauantage,
En ſiecle ſi peruers, en peine & en ſoucy :
Loin de mes chers enfans, de mon eſpous auſſi,
A qui iointe i'eſtoy d'vne amitié parfaite.
Or Dieu m'appelle à ſoy : ſa volonté ſoit faite.

EPITAPHE

De maiſtre François des Nœus commis au ſel.

Des Nœus, tu n'as eſté qu'vne fleur du printemps,
Que l'iniure du ciel ſoudain nous a rauie.
Mais c'eſt plus grand mal-heur de viure plus long temps :
La plus courte, en ce ſiecle, eſt la meilleure vie.

AVTRE.

Tu n'eus iamais d'enuieus en ta vie :
Et tu t'acquis, des Nœus, beaucoup d'amis.
Or que la mort ſoubs la tombe t'a mis,
Chacun te pleure, & ſi te porte enuie.

AVTRE.

Des Nœus homme de bien, voyant que tout empire,
Et que de iour en iour plus croiſſent les meſchans
Que les ronces aus bois, ou les chardons aus champs,
Voulut ieune mourir, pour ne deuenir pire.

AVTRE.

François des Næus giſt en ce lieu,
Prés ſon ayeul, & prés ſon pere.
La terre à ſes os ſoit legere :
Son ame ſoit auecques Dieu.

EPITAPHE

Du petit Alexandre de Meſmes.

Reçoy, petit, ces vers funebres,
Qui vins icy pour voir le iour :
Et n'y voulus faire ſeiour,
Quand tu n'y veis rien que tenebres.

EPITAPHE

Du Capitaine Saul.

Si tu ne crois, Paſſant, que la vertu ſoit telle
Que la deſcrit celuy qui la nomme immortelle :
Moins encor le croiras, voyant mort abbatu
Le Capitaine Saul, qui fut plein de vertu.
Mais ſi tu crois auſſi que par la renommée
La vertu d'vn guerrier vit touſiours animée,
Paſſe, ſans t'arreſter, & ne regrete pas
Vn ſi grand Capitaine affranchi du treſpas.
Puis que gloire & honneur deſſoubs la mort ne tombe,
Il n'y a rien de Saul qui giſe en ceſte tombe.

A Monsieur d'Autueil.

Fin de dueil.

Aprés l'hyuer viennent les fleurs :
Le plaisir vient aprés les pleurs :
Temps est de cesser vostre plainte.
Raison nous dit que c'est assés,
Pour honorer les trespassés,
D'en auoir la memoire sainte.
Cependant que nous en parlons,
Aprés eus nous nous en allons :
L'vn va deuant, l'autre doit suiure.
Laissons les plus hastés courir :
Car trop tost peut-on bien mourir,
Mais assés tard on ne peut viure.

Quatrains fescennins.

1.

Quand il falut franchir le pas,
Pour vous monstrer vaillante & forte,
Dites-vous point, on n'en meurt pas,
Car ma mere n'en est pas morte?

2.

Celuy qui vous a saingné,
N'aura plus beaucoup de peine :
Amour luy a enseigné
Comme il faut ouurir la veine.

3.

Tous deus pressés vn mesme afaire :
Dormés peu, & beaucoup veillés :

Si eſt-ce qu'en vain trauaillés,
Ce ſera touſiours à refaire.

. 4.

Vous auiés bonne cauſe & raiſon, ce me ſemble,
D'auoir le cœur eſmeu, & de crainte ſurpris,
Quand il conuint entrer au combat entrepris :
Et qui n'en auroit peur, veu que le ciel en tremble?

5.

Dur a eſté le choc, & la iouſte cruelle :
L'vn a bien aſſailli, l'autre bien deffendu.
L'eſcu d'vn des iouſteurs en demeure fendu :
L'autre a rompu ſa lance, & a perdu la ſelle.

.

Or ça, voudriés-vous bien, en ſaine conſcience,
Que ce qui eſt ia fait fuſt à recommencer?
Vous ne ſçaués qu'en dire, & ie ſçay qu'en penſer :
C'eſt qu'eſtes reſoluë à toute patience.

7.

C'eſt à vous maintenant à dire
De quel gouſt eſt le fruit d'aimer :
S'il eſt dous, ou s'il eſt amer :
S'il vous a fait pleurer ou rire.

8.

Au plaiſant ieu d'Amour, qui hait la departie,
Celuy qui iouë à vous ne doit eſtre trompeur :
Car vous ioüés beau ieu, & ne doit auoir peur
Que luy coupiés la queuë, ou laiſſiés la partie.

QVATRAIN

A Monsieur de Soucy Thresorier de l'Espargne, pour auoir de luy vne rescription.

Mes vers, Monsieur, c'est peu de chose :
Et Dieu mercy, ie le scay bien :
Mais vous ferés beaucoup de rien,
Si les changés à vostre prose.

ENIGME.

C'est vne fine femelle :
Quand l'vn du lict est parti,
Tost elle a trouué parti :
Faisant coucher auec elle
Le baston de la ruelle.
Le Baston qui n'a qu'vn bout
N'en peut pas venir à bout :
Mais il le gaingne à la iouste,
Quand vn autre on y adiouste.

Sur les Amours du Seigneur Flaminio de Birague.

Ce n'est pas la rigueur dont ta maistresse t'vse,
Birague, c'est plustost la douceur de ta muse,
Qui te pensant ayder, t'empesche de iouïr.
Ta Dame t'escoutant voudroit bien te complaire,
Si elle ne craingnoit que cela te feist taire,
Et qu'elle ne perdist le plaisir de t'ouïr.

QVATRAIN

Sur ce que le Roy Henry III. vouloit acheter
la Seigneurie de Villeroy.

Le nom de Villeroy luy fut vn bon presage
D'estre au Roy quelque iour, comme on voit aduenir :
Et si luy donne espoir de bien tost deuenir
D'vne terre vn païs, & ville d'vn village.

AVTRE.

Villeroy parle.

On me feroit grand tort si l'on disoit de moy,
Villeroy a changé de Seigneur & de maistre :
Mon maistre de tout temps corps & biens est au Roy :
Ainsi ie suis encore à qui ie soulois estre.

QVATRAIN

Sur la response faite à Passerat
par Monsieur de Bellassisse, Tresorier de l'Epargne.

Ie ne vous oubliray pas.

Ie croy qu'ayés bonne memoire.
Mais si ie puis argent tenir,
Monsieur, vous pouués aussi croire
Que i'en auray bon souuenir.

QVATRAIN

Sur vne femme commune.

Le bruit court qu'estes heretique,
N'ayant soucy des trespassés :
Si aués-vous tesmoins assés
Pour prouuer qu'estes Catholique.

QVATRAIN

Sur le feu pris aus filles repenties.

De ce feu qui s'eſt pris aus filles repenties
On deuiſe & diſcourt en diuerſes façons :
Mais ce qui plus ſe dit entre mauuais garçons,
C'eſt qu'encores ne ſont leurs flames amorties.

QVATRAIN

A vne Damoiſelle maſquée.

Quand on ſe veut maſquer par le deuant,
Pour le viſage, & bien, c'eſt la coutume :
Mais qui maſquer autre lieu s'acoutume,
Il a eſté frappé de mauuais vent.

AVTRE.

Tant que voudrés maſqués voſtre viſage :
Ie le connois, ie n'auray point de peur :
Mais ie perdray l'Amour, & le courage,
Si vne fois vous maſqués votre cœur.

A vne Damoiſelle.

Vous eſtes en l'âge plus gay
Que nous ait preſté la nature :
Et ſi portés le nom de May,
Qui n'eſt que fleur, & que verdure.
Toutefois vous voulés auoir
De mes fleurs, & ie vous les donne :

Amour m'en face receuoir
Le fruit qu'en ſemant on moiſſonne.

QVATRAIN

A Monſieur de Soucy Threſorier de l'Eſpargne, ſur ſa reſponſe, *Faites-le-ordonner.*

Que voulés vous que ie face ordonner?
C'eſt vous, Monſieur, qui pouués ordonner.
Ordonnés donc, & mieus voſtre ordonnance
Se gardera que nulle autre de France.

QVATRAIN

Sur vne croix qu'vne Dame portoit penduë à ſon col.

On dit portant la croix, qu'on peut aller aus cieus :
Vous portés nos deus croix : l'vne au col, l'autre aus yeus.
Que voſtre beauté donc, qui l'vne & l'autre porte,
Vueille ouurir à tous deus de Paradis la porte.

AVTRE.

Celuy qui ſa croix porte, on dit qu'il eſt heureus :
Toutefois le contraire aduient aus amoureus.
On aura beau m'ouurir de Paradis la porte,
Ie n'y veus point entrer ſi ma croix ne m'y porte.

QVATRAIN

Sur les pourtraits des Marguerites de France.

Si Cupidon auoit perdu ſes traits,
Dont la puiſſance aus plus grands eſt connuë,
Il s'armeroit de l'vn de ces pourtraits,
Pour en bleſſer les Princes par la veuë.

AVTRE.

Amour de ſes traits
Graua ces pourtraits:
L'art ſur la nature
En ſit la peinture.

AVTRE.

Qu'vn peintre deſormais, quel qu'il ſoit, ne s'efforce
De peindre ceſte plante, honneur des plus grands Rois:
Car Ianet y vſa ſa ſcience & ſes doigts:
Et n'en repreſenta ſeulement que l'eſcorce.

AVTRE.

Ie n'euſſe pas penſé qu'il fuſt en ton pouuoir
De peindre en vn tableau ce que l'œil ne peut voir:
Mais ton pinceau, Ianet, a fait choſe impoſſible,
Monſtrant en ces pourtraits la vertu inuiſible.

Sur le meſme ſujet.

Ianet a ſurmonté & l'art & la nature:
La vertu inuiſible eſt veuë en ſa peinture.

Sur le premier iour de May pluuieus, & Madamoiſelle Iudith de Meſmes habillée de verd audit iour.

Voſtre beauté fleurie, ainſi qu'vn beau bouquet,
Voſtre âge, & vos habits, verds comme vn perroquet,
Ont fait honte à ce mois, pere de la rouſée.
Vaincu il ſe deſpite, & au lieu d'eſtre gay
A ſon aduenement, le premier iour de May
Ce matin de ſes pleurs a la terre arrouſee.

QVATRAIN

A Madame de Roiſſy,
qui luy enuoya des confitures pour Eſtrenes.

Ie ne croiray iamais que me vueillés tenir
Pour quelque grand friand de ſucre & confiture:
Pourquoy m'en donnés vous? c'eſt qu'il ne peut venir
Sinon toute douceur d'vne douce nature.

DES COCVS.

Qui eſt cocu, & n'en croit rien,
Ie le pren pour homme de bien.
Qui le ſçait, & ſemblant n'en monſtre,
Pour homme accort paſſe à la monſtre.
Qui à ſon front taſte s'il l'eſt,
Ie le pren pour maiſtre Beneſt.

QVATRAIN

D'vn cocu de bien.

Qu'on ne s'en moque deſormais :
Pour cocu qu'on ne le diffame :
Car le bon-homme n'en peut mais,
Et ne l'eſt que de par ſa femme.

QVATRAIN

Sur la paix de l'an 1572.

C'eſt vne paix qui doit tenir,
Quand l'amitié la fait venir.
Mais quand neceſſité l'ameine,
Ce n'eſt que repriſe d'haleine.

QVATRAIN

Sur la rougeolle
de Madamoiselle Iudith de Mesmes.

D'où viennent tant de rouges taches
Sur ce corps tendre, & ieune d'ans?
C'est, Amour, que là tu t'y caches
Auecques tes flambeaus ardants.

D'elle mesme, se mirant en vn marbre.

En ce marbre poli vous voyés la figure
De vostre bonne grace, & de vostre beaute :
Mais il est froid & dur : est-ce point vn augure
A vos amants futurs, de quelque cruauté?
Et que sous la couleur de ferme chasteté,
Vous serés à aymer & trop froide & trop dure?

QVATRAIN

Sur le mesme sujet.

Ie m'esbay de ce marbre poli,
Bien qu'il soit froid & dur de sa nature,
Qu'il ne s'eschauffe, & deuienne amolli,
Quand il reçoit si gentile figure.

AVTRE.

De sa ieune beauté si ie suis tant espris,
Et si en mon cœur tendre elle entre par la veuë,
Ce n'est pas grand'merueille, & n'en seray repris,
Puis que le marbre dur dedans soy l'a receuë.

Sur le iour de Saincte Luce, auquel le Roy nasquit, en l'an 1554.

Heureus iour de Saincte Luce,
Qui crois du sault d'vne puce,
Racourcissant les ennuis
Qu'apportent les longues nuits :
France t'honore & remarque
D'vne belle & blanche marque,
D'autant qu'à ce iour fut né
Son Roy, du Ciel ordonné.
Desia vingt, & vingt années
A tel iour sont retournées
Depuis qu'en ce monde il vint.
Dieu vueille qu'encores vingt,
Et trente encore il en compte,
Auant qu'estre au bout du compte.

QVATRAIN

Sur le pourtrait du Roy en petit volume.

Le pinceau, les couleurs, la main, & le compas,
Deus Roys en ce pourtrait, [le] pere & fils assemblent.
Vne chose i'y voy où point ne se resemblent :
Pere, pardonne moy, si grand tu ne fus pas.

AVTRE.

Peintre, tu nous fais voir en l'œuure de tes mains,
Combien peut l'industrie, & l'esprit des humains :
En si petit pourtrait ce que ton art enferme
Est plus grand que la mer ny que la terre ferme.

QVATRAIN

A Monſieur de Freſne Secretaire d'Eſtat.

Ie crain d'eſtre importun, & ſi ie n'importune
I'ay peur de n'auoir rien de ce que vous ſçaués :
Vueillés doncques, Monſieur, qui pouuoir en aués,
En luy preſtant la main, releuer ma fortune.

QVATRAIN

Du Grec de Suſarion.

Eſcoutés, citoyens, que dit Suſarion.
Femme eſt vn mal à l'homme, & vne affliction :
Mais ſi nulle maiſon de tout mal n'eſt deliure,
Qu'on ſe marie ou non, ſans mal on ne peut viure.

Du Grec d'vn auteur incertain.

Si femme bonne ſe treuue,
Qu'on me l'ameine à l'eſpreuue ;
Bien toſt l'eſſay i'en feray,
Puis ſoudain m'en defferay,
Parce que i'ay ouy dire
Que la meilleure eſt la pire.

Quatrain

Sur les feus de ioye faits à Paris le 29. Mars 1594, pour ſa reduction.

AV ROY.

Les cœurs de vos ſuiets, viuement enflammés
De l'amour de leur Roy, ont ces feus allumés :

Et telle eſt ceſte ardeur, Sire, à voſtre venuë,
Que la ligue par elle eſt cendre deuenuë.

Sur le meſme iour, & entrée.

Pleurés, mauuais François, la ligue eſt treſpaſſée :
Riés tous bons Francois, la tempeſte eſt paſſée.
Quand le Roy eſt entré les Seize ſont ſortis :
Et les feus de la guerre ont eſté amortis.
France ſe va remettre en paix & en concorde.
Pendés-vous, Eſpagnols, nous fournirons de corde.

Baillés à Monſieur de Roſny.

De chanter vos vertus ma Muſe me commande,
Afin qu'en les chantant elle ſe recommande,
Petite de pouuoir, grande d'affection.
Vous m'en ferés auoir aſſés de recompenſe,
S'il vous plaiſt ſeulement, comme i'eſpere & penſe,
Pour moy dire vn bon mot, & pour ma penſion.

AV ROY
Auant ſon ſacre.

Prince victorieus, le plus grand des humains,
Dieu luy-meſmes a mis deus ſceptres en tes mains :
Et t'a au throne aſſis de bien longue durée,
Maugré tous les efforts d'Eſpagne coniurée.
Les vœus des bons François à la fin ſont ouys :
Tu regneras en paix, race de S. Louys.
Nul ne te peut oſter ce que le ciel te donne.
Quand tu commanderois ſans ſacre, & ſans couronne,
Pour cela toutefois moins Roy tu ne ſerois :
C'eſt la vertu qui ſacre, & couronne les Rois.

AV ROY.

Soleil leuant, que France adore;
Des rais de qui elle ſe dore :
Tu as par ton heur & vertu
Releué le ſceptre abbatu.
Du Soleil la lumiere blonde
Seule ameine le iour au monde :
Seule ta Royale clarté
A nos tenebres eſcarté;
Et chaſſé de toute ta terre
L'aueugle fureur de la guerre.
Prince clement, & valeureus,
Dieu te face touſiours heureus,
T'accroiſſant d'honneur, & de race,
Et me donne ta bonne grace.

QVATRAIN

Sur la porte Neuue, & ſes deus diuers effects.

Henry troiſieſme, iſſu par ceſte porte,
Nous ramena vne guerre aſpre & forte :
Henry quatrieſme, entré par ceſte porte,
Chaſſe la guerre, & la paix nous rapporte.

QVATRAIN

A Monſieur de Ris, Conſeiller d'Eſtat.

La Muſe qui me meine à vous, Monſieur de Ris,
Me fait bien eſperer de mon petit affaire :
Et que point ne ſeray du nombre des marris :
Car ce beau nom de Ris ſonne tout le contraire.

QVATRAIN

Sur ſa goutte, l'an 1583.

Plus de ſix mois y a qu'il pleut ou qu'il degoute,
Sans qu'on voye vn ſeul iour le ciel clair & ouuert :
C'eſt pourquoy ie ne puis ſi bien eſtre à couuert
Que ie ne ſois contraint d'en ſentir quelque goute.

SIX QVATRAINS

A vne Damoiſelle, qui apprenoit à eſcrire, & à ioüer du Luth.

1.

Si bien eſcrire & peindre eſt choſe que l'on priſe,
Elle doit de Marie eſtre aymée & appriſe.
Car ce beau mot d'aimer en Marie eſt compris :
Et l'inuite à aymer toute choſe de pris.

2.

Qui veut & parler & ſe taire,
Et ſe paſſer de ſecretaire,
Il le peut apprendre, & ſçauoir,
Faiſant d'eſcrire ſon deuoir.

3.

Du papier & de l'ancre ayés,
De plume ne vous ſouciés :
Amour luy meſmes de ſes ailles
Fournit de plume aus Damoiſelles.

4.

Vostre main blanche, & vos longs doigts,
Ont vne force non petite :
Ils font parler choses sans vois,
C'est le Luth, & la charte escrite.

5.

Qui veut ouyr vn son plaisant,
Doit pincer le Luth ou la lyre :
Qui veut bien dire en se taisant,
Apprendre doit à bien escrire.

6.

Mettés-les d'ordre, & en leur ranc,
Et les maniés de mains nettes,
De Cadmus les noires fillettes,
Qui ne couchent qu'en vn liƈt blanc.

QVATRAIN

Sur vn petit chien du Roy Henry III. ayant vne tasche blanche au front en forme de cœur.

Ce petit chien qui porte vn cœur blanc sur le front,
Les mœurs du Roy son maistre, & le cœur nous figure
Tout ouuert & tout franc : peu de gens ainsi l'ont :
Et n'y en a que trop de contraire nature.

AVTRE.

I'ayme mon maistre si fort
Que dehors mon cœur en sort :

Et ſur le front ie le porte,
Qui eſt de l'âme la porte.

QVATRAIN.

A Monſieur de Roſieres.

Si ie puis mettre en mon armoire
Les deus cents eſcus que ſcauês,
Monſieur, ô la belle memoire
Que ie diray que vous auês!

A Monſieur de Bellaſſiſe Threſorier de l'Eſpargne.

Auant que l'an ſe renouuelle
Auray-ie point bonne nouuelle?
Monſieur, auray-ie point d'argent?
C'eſt vn affaire que ie preſſe :
Ie le connois, ie le confeſſe :
Mais ie n'en ay de plus vrgent.
Depuis que ie ſuis penſionnaire,
I'ay trouué toujiours debonnaire
Le ſainct à qui me ſuis voué :
Maintenant à vous ie me vouë
Faites que de vous ie me louë,
Et vous ſerés de moy loué.

QVATRAIN

A luy meſmes.

De rien ne m'a ſerui l'eſcriture du Roy :
Pour cela ie n'ay eu l'argent que ie demande.
Monſieur, prenés la plume, & eſcriués pour moy :
Mieus ſerés obey que celuy qui commande.

AVTRE.

Ie ne demande pas grand'chose :
Monsieur, si bon vous le trouués,
Accorder vous me la pouués :
Changés mes vers à vostre prose.

AVTRE.

Monsieur, s'il y a or leans,
Deliurés m'en quelque partie :
Sinon, assignés ma partie
Sur la recepte d'Orleans.

QVATRAINS

D'vn qui fait l'amour à l'ombre.

I.

Il en peut aymer cent & cent,
Ne s'eschauffant d'vn si grand nombre :
Bien peu de chaud celuy-là sent
Qui tousiours fait l'Amour à l'ombre.

2.

Il caresse vne ombre, & la suit,
Afin que le corps il attrappe :
Mais deuant luy le corps s'enfuit
Dont aussi l'ombre luy eschappe.

3.

Par l'ombre il va le corps suiuant,
Guidé d'vne vaine esperance :
Car quand pour le prendre il s'auance,
Il n'en embrasse que le vent.

4.

Sous vne image obſcure & ſombre,
Il voudroit bien ioüer ſes ieus :
Mais le corps, quand il voit ſon ombre,
En deuient luy-meſme ombrageus.

A Monſieur Hoteman,

Seigneur de Morfonteine, Threſorier de l'Eſpargne.

Cependant que i'atten que l'on me recommande,
Monſieur, l'argent s'en va, vn chacun le demande :
Mais chacun ne l'a pas pour l'auoir demandé :
Il faut de bonne part eſtre recommandé.
Or viens-ie de la part de vos bonnes amies,
Des Muſes, qui iamais ne ſeront endormies
A loüer vos bien faits, & par-tout les priſer :
Qui daignés les cherir, & les fauoriſer,
Elles m'ont enuoyé, & m'ont donné l'addreſſe
A vous leur Chambellan qui les couche & les dreſſe.
Au nom de ſainćte croix & ſon inuention,
Penſés à Paſſerat, & à ſa penſion :
Voila tout le ſoucy qui maintenant me charge :
Vueillés-m'en deſcharger, & puis ſortés de charge.

Au Roy Henry III.

Il vous a pleu pour moy eſcrire,
Dont i'eſperois eſtre content :
Le Threſorier l'a ſceu bien lire,

Mais il feint que rien n'y entend.
Deus cents eſcus ce n'eſt pas tant :
Commandés-luy qu'il me les donne,
Roy qui portés double couronne,
Et que ce ſoit argent comptant.

QVATRAIN

A luy meſmes.

Sire, vous aués maintenant
Vn vray Threſorier de l'Eſpargne :
Ie n'en vei onc vn ſi tenant;
Car le papier meſme il m'eſpargne.

VERS LYRIQUES

Pour vne maſcarade.

Accordons à la douce lyre
Le plus dous ſon de noſtre vois :
L'honneur de France il nous faut dire,
Et auſſi l'honneur de nos Rois.
Heureuſe Prouince, & feconde!
Tu n'as premiere ni ſeconde.
Ny roſe blanche, ny pourprée,
Ny œillets freſchement cueillis,
Ny le bel eſmail d'vne prée,
N'approchent point des fleurs de lis.
France eſt la perle des Prouinces,
Et Henry la perle des Princes.

AVTRE.

Sortés Aurore vermeille,
Sortés de voſtre ſeiour :

Laiſſés Tithon qui ſommeille,
Et nous ramenés le iour.
Vous auſſi, grand œil du monde,
Roy des aſtres, & du temps,
Par voſtre lumiere blonde
Faites renaiſtre vn printemps.
Que tout ſoit gay ceſte année :
Tout ſoit verd, & tout fleury :
La diſcorde eſt encheſnée
Sous l'aſtre heureus de Henry.

Sur vn pourtrait.

Peintre, qui as pourtrait en ce tableau
Ce que le monde a de rare & de beau,
Et ce que plus le cœur humain deſire :
Que ne fais-tu ta peinture parler,
Pour à ton art la nature égaler?
On ne pourroit y trouuer que redire.

Le peintre reſpond.

Ie le voulois : & ie l'euſſe bien fait,
Pour de tout point rendre l'œuure parfait :
Mais l'Archerot qui en nos ames vole,
Sous les couleurs caché de ce pourtrait,
Banda ſon arc, tirant au peintre vn trait,
Dont il perdit luy-meſmes la parole.

QVATRAIN

Sur le meſme ſujet.

Peindre Madame! ha, c'eſt trop entrepris.
I'en ſuis ialous : le peintre en eſt épris.

Qui penſeroit à vne avtre qu'à elle,
Ne pourroit peindre vne beauté ſi belle.

A Monſieur de Soucy,

Threſorier de l'Eſpargne.

Monſieur, vous eſtes vn trompeur :
Ne penſés pas que ie m'en taiſe;
Car vous m'auės long temps fait peur :
Puis tout ſoudain m'auės fait aiſe.
Çà voſtre main, que ie la baiſe
Toutefois, diſant grand merci :
Et vous ſuppliant qu'il vous plaiſe
De me tromper ſouuent ainſi.

QVATRAIN

Sur l'an 1588.

Les Aſtres gouuerneurs de la terre & de l'onde,
De l'air vague & du feu, ſont ores de retour
D'où ils eſtoient partis, pour commencer leur tour :
Que chacun penſe à ſoy, voicy vn nouueau monde.

A Monſieur Bourlon

Pour eſtre dreſſé de ſa rente ſur le ſel.

Si de viure ſans ſel il n'eſt en mon pouuoir,
Et ſi nature meſme à viure me conuie :
Monſieur, il eſt beſoin que ie vous vienne veoir.
Qui auės en vos mains & ma mort & ma vie.

Excuſes pour Eſtrenes.

Ie n'auoy rien hyer pour donner des eſtrenes,
Lors de vous aller voir ne m'oſay hazarder :

Et à fin que ie puſſe y venir les mains pleines,
Iuſques au lendemain me falut retarder.
I'eſpere que voudrés de bon œil regarder
Ce preſent, quel qu'il ſoit, pource qu'il vient des Muſes.
Mais de peur qu'il s'enuole, il le faut bien garder :
Eſt-il don plus leger que donner des excuſes.

SONET

Pour Eſtrenes à Madame de Roiſſy.

Ceus qui ſont mieus garnis de richeſſe d'Aſie
Vous eſtreneront d'or, & de perles de pris :
Ie n'ay ſinon des vers que m'a la Muſe appris
Dont elle me fait riche, au moins par fantaſie.
Mais ie n'oſe hauſer ma baſſe poëſie,
De peur qu'en vous loüant ce ſoit trop entrepris :
Aſſés trauailleroient d'autres meilleurs eſprits
Sur voſtre ſeul pourtrait qu'a fait maiſtre Iſaye.
Si s'en faut il beaucoup que ce ſoit le plus beau
Ce que maiſtre Iſaye a peint en ſon tableau,
Encore que ſon art égale la nature.
D'vne main plus ſçauante, & plus diuin ſçauoir,
Il doit à l'œil humain la vertu faire voir,
Pour monſtrer vos beautés en leur propre peinture.

SONET.

Pour Eſtrenes a Monſieur le Secretaire de Meſmes.

De Meſmes, ie voudrois eſtre auſſi bien diſant
Que ceus de qui le chef de Laurier s'enuironne.
Meritant de porter vne telle couronne,
I'irois de tes vertus la gloire eterniзant.
Mais ma Muſe eſt troppauure, & n'a pour le preſent,

(Auec son bon vouloir qui à toy s'abandonne)
Qu'vn bon-iour en papier : pren ce qu'elle te donne,
Et ne t'esbahi pas de si maigre present,
Car le Dieu qui iadis enflamoit le courage
D'Homere, & de Virgile, à faire vn haut ouurage
En ces beaus vers dorés, qui dureront tousiours :
Ne se voyant repu que de vaines caresses,
D'eau beniste de Cour, & de vuides promesses,
Est deuenu luy-mesme vn donneur de bons iours.

SONET

Pour Estrenes à Madame de Roissy.

Qui sçauroit par son art bien au vif vous portraire,
Pour vous en estrener au iour de l'an nouueau :
Le pourtrait acheué luy sembleroit si beau
Qu'il pourroit l'ouurier mesme à son amour attraire
Ie ne suis pas vn peintre, & le veus contre-faire :
Ie me sers de ma plume, ainsi que d'vn pinceau :
Mes vers sont les couleurs, mon papier le tableau :
Mais ie n'ay pas cet heur de mon œuure parfaire.
Car de vostre vertu c'est la perfection
Que d'estre sans repos, tousiours en action;
Par quoy son mouuement m'empesche de la peindre.
Puis la grace, & l'honneur, dont vous ornent les cieus,
Ne demeurent qu'en l'ame, inuisible à nos yeux.
Qu'y feroit donc la main, quand l'œil n'y peut atteindre?

QVATRAINS POVR ESTRENES

A Madame de Roissy
qui luy auoit enuoyé de la toile.

Vostre present est celuy d'vne Dame
Qui n'ard iamais que d'vne chaste flame :

Tout autre Amour en vain y tend ſes laqs.
La toile eſt l'œuure & le don de Pallas.

A Iean Iacques de Meſmes,
fils de Monſieur de Roiſſy.

On voit bien peu ſouuent, ainſi que dit Homere,
Le fils eſtre auſſi bon, ou meilleur, que le pere.
Mais plus grand que le ſien le voſtre ſe ſait voir,
Pour vous donner exemple en vertus & ſçauoir.

A Madamoiſelle Iudith de Meſmes ſa ſœur.

De vers ie vous eſtrene, & vous ne ſçaués lire,
Qui n'eſtes qu'vn enfant: quelqu'vn s'en pourroit rire.
Toutefois Cupidon, enfant qui n'a point d'yeus,
Reçoit ſeul plus de vers que tous les autres dieus.

A Madamoiſelle Marguerite Barguin ſa couſine,
qui ſe plaint de n'auoir aſſés beau nom.

Si voſtre nom ne vous ſemble pas beau,
Il faut prier Amour & Hymenée
De le changer, & que d'vn nom nouueau
Au nouuel an vous ſoyés eſtrenée.

A Monſieur Pétot.

Auoir pour mon eſtrene vn ſonnet ie penſois :
Voici des vers Latins que ta Muſe me donne :
Pétot, tu m'as trompé, mais ie ne m'en eſtonne ;
Car vn bon Bourguignon n'aime point le François.

ESTRENES
À Madamoiſelle Iudith de Meſmes,
pour l'an 1579.

Ores que l'an ſe renouuelle,
Bon-iour vous dy, Madamoiſelle,
Vous donnant des fleurs & des vers.
Voſtre beauté eſt figurée
Par ces fleurs de longue durée
Qui ne craingnent point les hyuers.
Quant aus vers que ie vous compose,
Ils pourront eſtre quelque choſe,
Si du plaiſir vous y prenés :
Sinon, ie pers temps à eſcrire :
Et toutefois, ie l'oſe dire,
De plus grands en ſont eſtrenés.

SVR VN ANNEAU
qu'elle donna à ſa couſine Angelique d'Elbene,
pour ſa foire ſainct-Germain.

Ceſt anneau, qui part de ma main,
Pour voſtre foire ſainct-Germain,
Mon Amour parfait vous figure,
Par ſon tour, & ronde figure.
Il eſt d'or pur, bien eſprouué :
Et tel mon cœur ſera trouué,
Qui ce petit preſent conuoye,
En attendant que ie vous voye.

ESTRENES
A Madame de Roiſſy, l'an 1579.

Voicy deſia l'onzieſme année,
Madame, qu'eſtes eſtrenée

D'vn don peut-eſtre malplaiſant.
Comment ſeroit choſe plaiſante.
Quand à vn meſme l'on preſente
Vnze fois le meſme preſent?
Mais quoy? ma plume eſt ma richeſſe :
De ce que i'ay i'en fais largeſſe.
Autrefois vous l'auês bien pris.
Vous le pouués encores prendre,
Sans que penſiés à me le rendre :
Car ie n'en veux point pour le pris.

ESTRENE

A Monſieur de Bellaſſiſe Threſorier de l'Eſpargne.

Monſieur, Dieu vous doint bonne année :
Ie crois que me l'ayés donnée
Ou que vous me la donnerés,
Par vn bon mot que vous dirés.
Bon iour, bon heur ie vous deſire,
Mais quaſi ie ne le puis dire,
Ny les vœus que i'en fais à Dieu :
Parce qu'il vous faut dire adieu.
Il faut qu'en ce papier i'aſſemble
Bon-iour & adieu tout enſemble :
Car ceſte charge vous quités
Dont ſi bien vous-vous aquités.
Ie ne ſuis marri de voſtre aiſe :
Toutefois, ne vous en deſplaiſe,
Vous en lairrés maints deſolés,
De ce qu'ainſi vous en allés.
Adieu penſions accordées,
Deſormais vous eſtes cordées.

Adieu Monſieur, & grand mercy :
Aumoins auray-ie ceſte-cy.

ESTRENES

A Monſieur Guibert,
commis dudit ſieur de Bellaſſiſe.

L'an ne commence que demain.
Ie vous eſtrene auant la main.
Heureus celuy qui vous auance!
Dés que l'an ſera commencé,
Il ſera luy-meſme auancé
Pour l'intereſt de ſon auance.
De Monſieur Guibert on dira,
C'eſt luy dont Paſſerat tira
Par douze vers douze cents liures
Et i'eſpere qu'à l'aduenir
Chacun pourra s'en ſouuenir,
Si mes vers durent & mes liures.

ESTRENES

A Madamoiſelle Iudith de Meſmes, l'an 1580.

Ce premier iour du premier mois,
Receués des gants Vendosmois,
Pour ſeruir contre la froidure,
A voſtre blanche & tendre main :
Deſſus y a un cœur humain,
C'eſt douce & chaude couuerture.

ESTRENES

A elle-meſme, l'an 1589.

Le nouuel an reuient, & la bonne coutume.
Ie m'en veus aquiter par vn leger preſent.

Tenés en voicy vn qui n'eſt gueres peſant :
Car ce n'eſt qu'vn quatrain, & tiré d'vne plume.

AVTRES.

Vous euſtes l'an paſſé par ſouhait eſtrenée
Du bien qui vous deuoit, & n'a pu aduenir :
Car la paix & l'Amour ont France abandonnée,
Mais ie croy que pour vous ils voudront reuenir.

ESTRENES

A Madame de Roiſſy, audit an.

L'an, reſemblant à la couleuure,
Qui mort ſa queüe, a fait ſon tour :
Les eſtrenes ſont de retour,
A bon iour faut faire bonne œuure.
Prions donques, ô Catholiques,
Catholiques mal-aduiſés,
Que plus ne ſoyons diuiſés :
Laiſſons cela aux heretiques.
Et vous, Madame, la premiere
En vray zele & deuotion,
Priés-en le Dieu de Sion :
Car il oyt des bons la priere.

ESTRENES

A Madame de Roiſſy 1588.

HVITAIN.

Voicy le premier iour de l'an tant redouté,
Que ſans deſus deſous doit aller tout le monde :
Vſons donc enuers tous de liberalité.
Auſſi bien vont perir le ciel, la terre & l'onde.

Coulés, mes grands thresors : ie vous lasche la bonde.
En prenne qui voudra, il ne me chaut combien.
Mais rien vous n'y prendrés : car encor que le bien
Tarist partout ailleurs, en vous seule il abonde.

ESTRENES

A Madamoiselle Iudith de Mesme audit an.

Si la Paix, qui ceste année
Fait en France son retour,
Par vn bon astre amenée
S'accompaigne de l'Amour :
Et l'Amour de l'Hymenée :
Ie sens arriuer le iour
Que vous serés estrenée.

ESTRENES

A Madame de Roissy, 1590.

De souhaits chacun est riche :
Il n'en faut point estre chiche
Ie vous en fais vn present,
Pour commencer l'an present.
Ie vous souhaite, Madame,
En sain corps vne saine ame :
Comme l'aués de long temps :
Et tous vos desirs contents.
Ie vous donne l'âge encore
Du vieil mari de l'Aurore,
Moyennant qu'à l'aduenir
Ne vous puisse souuenir,
En vostre blanche vieillesse,
Que de ioye & de liesse.
Que voyés ià tout nourri

Vn petit fils de Henry.
Qu'au petit fils de Iean Iacques
Vous donniés ses oeufs de Pasques.
Que d'icy a cinquante ans
A Ieanne & à ses enfans,
Faisant des comptes pour rire,
Prés du feu, vous puissiés dire,
Cela fut au temps iadis,
Cinq cents quatre vingt & dix.

ESTRENES

A Madamoiselle Iudith de Mesmes 1590.

A Rome estoit iadis vne bonne coutume,
Quand la clef de Ianus ouuroit l'an & le ciel,
D'estrener ses amis de figues & de miel :
Souhait que l'an nouueau passast sans amertume.
Ainsi par ces huit vers vous seriés estrenée
S'ils couloient d'vne veine aussi douce que vous.
Mais passés l'œil desus, & lors deuenus dous,
Presage ils vous seront d'vne bien douce année.

ESTRENES

A Madame de Roissy 1591.

L'an recommence sa carriere,
Vous aussi vos deuotions.
Quelle sera vostre priere,
Seul remede aus afflictions?
Prier pour la paix, c'est offense :
Au-moins on nous l'a deffendu.
Sans outrepasser la deffense,
Le contraire soit entendu.
Madame, priés pour la guerre :

Il ne faut que de nom changer ;
Qu'elle aille loin de ceste terre,
Et retourne chés l'estranger.
Ainsi la France resiouye
Reuerra meilleure saison.
Priés, & vous serés ouye :
Car Dieu oyt des bons l'oraison.

ESTRENES

A Madamoiselle Iudith de Mesmes, audict an.

Du Perroquet le dous langage
Cest an vous est vn dous presage,
Bon-iour, bon-iour : tenés, tenés.
Si ces deus mots bien vous prenés,
Ils sont fort à vostre aduantage.
I'enten ce que Verdault veut dire :
Pour en ces maux vous faire rire,
Et nous tous aussi resiouïr :
C'est que tost vous deués iouïr
Du bien que chacun vous desire.

ESTRENES

A Monsieur de Bourlon, commis au sel, l'an 1591.

Puis qu'és lettres de vostre nom
On trouue de l'or & du bon,
I'espere que de ma partie
Auoir ie doy tout ou partie.
Auray-ie tout ? i'en suis content.
Mais si c'estoit argent comptant,
Que l'on dit porter medecine,
Ie chanterois plus dous qu'vn Cygne,
Haussant ma vois iusques au ciel,
VIVE BOVRLON, VIVE LE SEL.

ESTRENES

A Madame de Roiſſy l'an 1592.

I'auois iadis la bourſe pleine
De ce dont ie vous eſtrenois!
Auſſi à l'aiſe i'en prenois
Qu'on puiſe de l'eau dans la Seine.
De ſouhaits eſtoit mon eſtreine :
Mais maintenaut i'en ſuis au bout,
Si Dieu qui fait & change tout
Vn meilleur temps ne nous rameine.

AVTRES.

Le preſent que ie vous offre
N'eſt tiré du riche coffre
Des Muſes aus blonds cheueus :
Ce n'eſt qu'vne rude plume,
Qui en ſuiuant la coutume
Vous eſtreine de ſes vœus.
Dieu gard le pere & la mere :
Dieu gard la ſœur & le frere :
Dieu gard les petits auſſi :
Henry qui eſt deſia ſage,
Iean Iaques au dous viſage,
Et Ieanne voſtre ſouci.
Dieu ſauue & deffende celle
Qui ſous ſa robe recelle
Le guart qu'on ne connoiſt pas.
Ne parlons point d'Alexandre :
Le cœur il nous feroit fendre
Du regret de ſon treſpas.
Le ciel qui aime & qui priſe
Les bons, & les fauoriſe

Vous rende heureus & contens.
Et tant de bien vous aduienne
Que plus il ne vous ſouuienne
Des miſeres de ce temps.

ESTRENES

A Madamoiſelle Judith de Meſmes, audit an.

QVATRAIN.

Au nouuel an Dieu vous gueriſſe,
Vous touchant d'vne heureuſe main.
S'il y faut vn remede humain,
Ce n'eſt que laict de nourrice.

AVTRE.

Le temps eſt long à qui attend,
Viſant au but où Amour tend :
Mais il ne faut qu'vne bonne heure
Pour payer la longue demeure.

AVTRE.

Courage, on dit que la paix vient :
C'eſt vn bonheur qui vous aduient :
La paix vous doit faire bien aiſe;
Et ne fut que celle qu'on baiſe.

ESTRENES

A Monſieur de Roſny, l'an 1602.

Que trouueray-ie à vous donner,
Ores qu'il faut vous eſtrener
Pour garder la bonne coutume?

Ie ſçay que les vers vous aimés :
Mais les miens ſont trop mal limés,
Et ſi trop bas vole ma plume.
I'oſe toutefois me vanter
Par ces vers, de vous preſenter
Autant que nul autre perſonne,
En offrant à voſtre bonté
Mon humble & franche volonté :
Il donne tout qui le cœur donne.

ESTRENES

A Madamoiſelle Iudith de Meſmes, ſur des plumes & du papier, 1593.

Amour vous eſtrenne luy-meſmes,
Damoiſelle Iudith de Meſmes :
Et n'eſtant pas vn Dieu peſant,
Il vous fait vn leger preſent :
C'eſt de plumes, & des plus belles
Qu'il ait pu tirer de ſes ailles :
Afin qu'auiourd'huy ou demain
Vous les tailliés de voſtre main,
Pour en ce blanc papier eſcrire
Quelque choſe digne de lire.
Receuant donques ce preſent,
Vous deués paſſer l'an preſent
Auſſi pleine d'aiſe & de ioye
Qu'eſt celuy qui le vous enuoye.

Sur le meſme ſujet.

Voicy l'an & le iour venir,
Que tout bien vous doit aduenir

Le Dieu qui les desirs contente
La carte blanche vous presente.

ESTRENES

A Madame de Roissy 1594.

Les iours s'en vont vn peu plus longs,
Selon que le ciel les rameine :
L'an reuient, nous-nous en allons :
Ainsi le veut nature humaine.
A nouuel an nouuelle estreine :
Tous mes thresors y sont ouuerts,
Où ie ne trouue que des vers,
Coulans d'vne trop basse veine.
Mais qui n'a point d'eau de fontaine,
Il presente de l'eau du puis.
Ie vous offre ce que ie puis.
Mon offre ne peut estre vaine.

ESTRENES

A Madamoiselle Iudith de Mesmes audit an.

Ie pensoy vous donner les Dames en peinture,
Dont vous portés le nom, & les plus rares traits :
Mais puis que ie n'ay pu recouurer leurs pourtraits,
Ores vous n'en aurés qu'vne simple escriture.

De Iudith qui tua Holofernes.

Pour deliurer de mort, ou de triste seruage
Les Hebrieus assiegés en la saincte cité,
Dieu leur a de Iudith le secours suscité,
En luy fortifiant la main & le courage.

De Iudith, femme de Loys le Piteus, Empereur, & Roy de France, & mere de Charles le Chauue.

Maugré l'enuie, & maugré la fureur
De mes beaus fis, contre moy allumée,
Dira de moy toufiours la renommée,
Que ie fu femme & mere d'Empereur.

De Iudith, fille dudit Charles le Chauue, Empereur, & Roy de France.

O l'heureus rauiffeur celuy qui te rauit.
D'Empereur & de Roy en fin gendre il fe veit :
Et fut par ce moyen de Flandres premier Comte,
Au lieu de foreftier, dont on ne tenoit compte.

ESTRENES

A Madamoifelle Iudith l'an 1578.

Voicy la neufiefme année
Iudith, que vous eftes née :
Mon Dieu, que toft va le temps !
Ie penfois encores eftre
Au iour que ie vous vei naiftre,
Et il y a neuf printemps.
Sus fus, mignonne, courage :
Croiffés & de corps & d'âge,
Vne fois encore autant :
Afin que, quelque iournée,
Soyés fi bien eftrenée,
Que plus d'vn en foit content.

ESTRENES

A Madamoiselle Iudith, 1584.

Voſtre beauté, rarement belle,
L'an paſſé manquoit d'vn ſeul point.
Ie luy ſouhaitay l'embonpoint,
Qu'on ne deſire plus en elle.
Encore à eſtrene nouuelle
Nouueau ſouhait ie fourniray.
Eſternués, & ie diray,
Dieu vous croiſſe, Madamoiſelle.

ESTRENES

A elle meſmes l'an 1583.

Faut-il que ce bon iour ſe paſſe
Sans vous ſouhaiter quelque bien?
Ie cherche, & ne rencontre rien,
Que vous n'ayés comme de race,
De beauté, & de bonne grace.
Qui n'en trouue en vous, n'en a point.
Ie n'y deſire qu'vn ſeul point,
C'eſt que ſoyés vn peu plus graſſe.

ESTRENES

A elle meſmes, l'an 1585.

Pour eſtrenes ie vous deſire
Ce que vous meſmes ſouhaités,
Et toutes fois ne l'oſés dire:
Mais quand propos en ſont iettés,
Si voulontiers les eſcoutés
Qu'eſtes contrainte d'en ſouſrire.

ESTRENES

A elle mesme l'an 1587.

L'an qui iamais n'a de seiour,
Auecques luy le mois ameine:
Le mois ameine la semaine :
La semaine ameine le iour.
Le iour ameine la bonne heure,
Tel que celuy qui ores luit :
Mais ie croy qu'vne heureuse nuit
Vous en ameine vne meilleure.

ESTRENES

Sur vne rose de soye à elle mesme, l'an ....

Au milieu de l'hyuer, fascheus & mal plaisant,
Ie vous offre vne rose, agreable present :
Et le deués aymer, comme semblable chose :
Vous n'estes qu'vn bouton, vn iour vous serés rose.

Sur vn clauier d'or, pour estrenes.

Ce clauier que ie vous presente,
Vn heureus an nous represente :
Car il est d'or bien espuré,
Qui figure l'âge doré.
Les clefs que dedans on enferme,
Resemblent à mon Amour ferme,
Qui ne sçauroit partir du lieu
Où l'a enclos ce petit Dieu.
Et les chesnons qui s'entretiennent,
Du naturel de ma foy tiennent,
Qui iointe à la vostre sera,
Tant qu'en ce monde on aymera.

ESTRENES

A Madame de Roiſſy, 1585.

Bien que voſtre Amour au ciel monte,
Et d'icy bas ne face conte,
Si veus-ie, pour vous eſtrener
Vn Amour plus bas vous donner :
C'eſt vn Amour qu'on voit deſcendre
Plus bas qu'au fils & fille tendre :
Qui toutefois en deſcendant
Semble plus aſpre, & plus ardant.
Vien donc, petit fils, en lumiere,
Afin de rire à ta grand'mere :
Et lors Madame de Roiſſy
Aymera haut, & bas auſſi.

ESTRENES

A Madamoiſelle de Meſmes l'an 1585.

Ie ne voy rien qui vous defaille,
Vous eſtes belle, & en bon point :
De bonnes mœurs, de bonne taille,
Et les biens ne vous manquent point.
Nul autre deſir ne vous point :
Qui a bon ieu, il ſe contente :
Mais voſtre ſœur deſire vn point,
Que la faciés deuenir tante.

ESTRENES

A Madame de Roiſſy, 1583.

Pour ſupplier le ciel qu'il vous doint tout bon-heur,
Et ce que plus merite vne dame d'honneur,

Vous n'aurés que six vers à si bonne iournée.
I'ay du suiet assés, & beaucoup de desir :
Mais vous pardonnerés à mon peu de loisir,
*Car auant qu'en sortir * nous entrons en l'année.*

* *par le retranchement lors fait de dix iours* [1]

QVATRAIN

De moy ne soyés malcontente,
Si peu de vers ie vous presente.
Celuy qui l'an a racourcy
A retranché mes vers aussi.

ESTRENES

A Madame de Roissy, 1584.

Au nouuel an si ie saluë
Vostre vertu partout connuë,
C'est à moy beaucoup entrepris :
Mais le deuoir me le commande :
Et la vertu rien ne demande
Que l'honneur seul, qui est son pris.
Vous serés donc assés contente
De ce peu que ie vous presente :
Car ie connois vostre bonté.
Quoiqu'il en soit, m'en voila quite :
Petit don petit homme acquite,
S'il part de bonne volonté.

[1] Cette note est ainsi placée dans le texte original de 1606.

Prieres de Passerat mourant, à l'heureuse Vierge, mere de Iesus-Christ.

1.

Mere du Createur, qui du ciel fus esluë
Pour porter le Sauueur, Vierge ie te saluë :
Te priant humblement d'impetrer guerison
A ce mien corps malade : ou bien de sa prison
Retirer mon esprit, qui sortir en souhaite.
Toutefois de ton fils la volonté soit faite.

Oraison à Nostre Seigneur.

2.

Ie n'attens que la mort, ou la vie eternelle,
Iesus à mon secours ie t'inuoque & t'appelle.
Bien que ie sois pecheur, & plein d'iniquités,
Si suis-ie de ceus-la que tu as rachetés.
Pardon de ses forfaits mon ame te demande,
Ie la rends en tes mains, & te la recommande.

3.

Ie souffre des douleurs qui passent toute rage,
Mais Dieu de les souffrir me preste le courage?
Il tempere l'ardeur & l'inflamation,
Quand ie pense à sa mort & à sa passion.
Luy Fils de l'Eternel, & de la Vierge mere
Mourut pour nous en Croix de douleur tres-amere,
Et monstra le chemin à ses saints bien heureux
De paruenir au Ciel par tourment douloureux.
Souuienne-toy Seigneur de la foiblesse humaine,
Moderant s'il te plaist la rigueur de ma peine.

Ie ſuis ſans ton ſecours de douleur ſurmonté.
Aduienne toutefois ta ſainte volonté.

4.

Que ma langue cendre deuienne,
Pluſtoſt qu'à ce point elle vienne,
Par la rage du tentateur,
A blaſphemer ſon Createur.
Pluſtoſt Seigneur reduis en poudre,
Mon chef par vn coup de ta foudre.

5.

Retires vous de moy, ouuriers d'iniquité,
Dieu, qui mes chaulx ſouſpirs a du Ciel eſcouté,
Le ſigne de ſa croix entre mes mains a mis,
En ma langue ſon nom, l'effroy des ennemis.

6.

Si ie me ſuis touſiours fié
En toy Ieſus crucifié,
Il eſt temps que tu te recordes
Seigneur de tes miſericordes,
Par le merite de ta croix,
En qui i'eſpere : en qui ie crois.
Veuille qu'vne petite goute
De ta pitié ſur moy degoute.
Entend mes cris & mes clameurs,
En toy ie vis, en to ie meurs.

7.

Paix & repos, Seigneur ie te demande,
En ma douleur, dont la force eſt ſi grande.
Quatre ans paſſés dans vn lict attaché
Et plus encor des liens de peché.
Vn plus grand mal que celuy que i'endure,

I'ay merité : mais la peine eſt bien dure :
S'il ne te plaiſt oublier mes forfaits
Ie n'en puis plus, & tombe ſoubs le fais.

A la Vierge Marie.

8.

Deliure-moy, Vierge mere
De ceſte douleur amere,
Par les plaintes que tu ſis,
Pour Ieſus-Chriſt ton cher ſils,
Quand ſa chair en croix cloüée,
Fut pour le monde voüée,
Tout peché par moy commis,
Me ſoit par ton Fils remis.

A Noſtre Sauueur Ieſus-Chriſt.

9.

Ieſus en qui ie me ſie,
Que ta main me fortiſie,
Durant ces tourments cruels,
Qui me ſont continuels.
Mon Dieu fourni-moy de force
Contre le mal qui me fera.
Ie ſuis du tout abbatu,
Sans ta diuine vertu.
Douleur ſur douleur m'ariue,
Il n'y a ny fond ny riue :
Mais dont le mal prend ſon cours
Me peut venir le ſecours.
Chault & froid en moy s'aſſemble,
Ie gele & ie bruſle enſemble.

10.

Dieu qui as de ton ſang laué tous nos pechés,

Qui les as en mourant à ta croix attachés,
Rends mon ame, ô Seigneur, nette de toute ordure
Luy faisant auoir part au bien qui tousiours dure.
Ie quitte la vie humaine :
Bon espoir au ciel m'emmeine.
Ie ne pense plus à rien
De mortel & terrien.
Mon ame, comme diuine
Vèut reuoir son origine.
A Dieu amis, & ma douce patrie,
Assés content ie sors de ceste vie,
Puisqu'en partant ce confort ie reçois,
Que i'ay vescu, & suis mort bon François.

EPITAPHE.

Iean Passerat icy sommeille,
Attendant que l'Ange l'esueille :
Et croit qu'il se resueillera
Quand la trompette sonnera.

S'il faut que maintenant en la fosse ie tombe,
Qui ay tousiours aymé la paix & le repos,
Afin que rien ne poise à ma cendre & mes os,
Amis de mauuais vers ne chargés point ma tombe.

Consolation sur son auueuglement.

Si du corps i'ay perdu la veuë,
Mon ame n'en est despourueuë ;
Iesus-Christ : la clairté des Cieux,
Est la lumiere de ses yeux :
Lumiere plus claire & plus nette
Que d'aucun astre ny planette,

C'eſt vn Soleil touſiours riant,
Qui touſiours luiſt en l'Oriant,
Retirés-vous oyſeaus funebres;
Recachez vous en vos tenebres,
I'eſpere aller au beau ſeiour,
Où point ne ſe couche le iour.

FIN DU TOME SECOND.





APPENDICE

Chant d'allegresse pour l'entrée de Charles IX
de ce nom roy de France en sa ville
de Troïe.

J. PASSERAT TROÏEN AUX MUSES.

Filles de celuy la lequel éclaire & tonne,
Si par moi vos vertus en cent papiers écrites
Vous font ressouuenir d'aucuns de mes merites
Et vôtre frere aussi, cher fardeau de Latonne;
Si mes ans les meilleurs à vous seules je donne
Si vous avés esté tousiours mes fauorites
Cueillés lauriers & fleurs au jardin des Charites
Pour faire à mon païs vne belle couronne.
Du noble sang Troïen renouuelés la gloire,
Consacrés son honneur au temple de Memoire,
Faites voler son nom de Seine iusqu'à Gange.
Le reste de mes iours, connoissant ceste grace
Muses, ie vous promets de suiure vôtre trace
Moins desirant les biens que ie fai la louange.

Chant d'allegresse.

Quand le vent Thracien tout herissé de glace
Au mari de Chloris commence à faire place;
Quand les fleuues coulans desliés des glaçons
Resueillent d'vn dous bruit leurs enfans les poissons
Et du soleil plus chaud les sagettes menües
Font la neige couler des montaignes chenües
Alors qu'on aperçoit le printems arriuer,
La tristesse s'enfuit compaigne de l'Hyuer.
Tous genres d'animaus, hostes de ce grand Monde
Qui habitent en l'ær, en la terre & en l'onde,
Chatouillés en leurs cœurs, sentent que le plaisir
Selon l'ordre des tems les retourne saisir.
Nous voïons toutesfois redoubler leur liesse
Quand Cybele du tout desploïe sa richesse
Et que l'on oit du ciel les temples azurés
Refredonner le chant des tarins peinturés,
Que de cent mille fleurs la campaigne est couuerte
Que des hautes forests la cheuelure verte
Acheue de bastir les maisons des oiseaus
Et que mignardement gazoüillent les ruisseaux.
Ah! combien on se plaint de la mere Nature
Qu'vne telle saison plus longuement ne dure.
Ainsi premierement quand au peuple Troïen
(Estant Mars enchainé par un sage moïen)
Le bruit, vrai Messager, apporta l'esperance
Qu'icy viendroit bien tost la Maiesté de France,
Le mal & le souci qui l'auoit tourmenté
Resta si non du tout à demi enchanté.
Il commença des lors à essüier ses larmes
Voyant de toutes pars des mains tomber les armes.
La Crainte s'enuola auecques le danger

Duquel nous menaçoit le pariure estranger,
Qui osoit esperer que nôtre Seine prise
Obeiroit aus lois de l'Angloise Tamise.
Apres qu'on veit aussi, par vn roi vertueus
Le gendarme qui boit le Rhin impetueus
Estre contraint rentrer dedans son Allemaigne,
Quel plaisir, quelle ioie eut toute la Champaigne?
Depuis ce iour heureus on n'ha tenu propos
Que de tranquillité de pais & de repos.
Sous le gouuernement du plus grand roy qui viue
Pallas au lieu d'Ægis porte en main son oliue.
Or affranchis de pæur trafiquent les marchans,
Ore les laboureurs, r'ensemencent leurs chams.
Le berger assuré meine parmi la plaine
Tondre les prés herbus son troupeau porte-laine.
Mais tout cela n'est rien, cela n'est rien au pris
De l'extreme plaisir dont nous sommes epris,
Car quel plus grand plaisir reçoit vne prouince
Que de voir quelquefois la face de son Prince,
Son port, son œil humain, ses propos gracieus.
Quel heur pourroit plus grand estre donné des cieus?
N'ont donc pas les Troïens juste cause de joie
Voiant l'illustre sang de l'autre ancienne Troie
Leur prince naturel de celui descendu
Qui durant dix hiuers sa ville a deffendu
Encontre mille naufs, que le plus grand Atride
Grosses de soldats grecs avoit conduit d'Aulide.
O temps fort desiré iamais ne viendras-tu
Et son age croissant & croissant sa uertu
Que d'Hector son aïeul ensuiuant la vaillance
Dans le sang ennemi voïons tremper sa lance
Au plus espais d'un camp qui l'aura outragé.
Tel que jadis Hector s'en retournoit chargé
Des despoüilles d'Achille, ou suiui de ses troupes

Iettoit les feus Troïens dedens les grecques poupes.
Croiſſés ce temps pendant, ieune Prince, croiſſés;
Viſitant vos païs vos peuples connoiſſés.
Aprenés à porter en vôtre main roïalle
Le ſceptre gouuerneur d'vne gent ſi loïalle.
Tenés en amitié tous vos ſuiets vnis,
Les bons ſoient honorés, les mauuais ſoient punis.
Faites dorenauant que par toute la France
On peſe les procés d'vne égale balance
Et que le villageois plus ne füie égaré
Deuant l'auenturier au ſaïon bigarré.
Ainſi dit tout le peuple & quand vous paſſéz, Sire,
Longue vie & ſanté & bonheur vous deſire.
Les petits & les grans crïent viue le Roi
A qui deuons hommage & garderons la foi,
Puis iettant force fleurs des maiſons en la rüe
En font plouuoir ſur vous vne odorante nüe.
Vous en verriez les vns vous regarder bëans,
Autres ficher les ieus ſur le duc d'Orleans
Dont le ſaige maintien & le port & la grace
Leur teſmoingnent aſſés qu'il eſt de vôtre race.
Viués, ce diſent-ils, viués freres germains
Que le deſtin ordonne à regir les humains.
Puiſſe CHARLES *vn iour l'aiant conquis en guerre*
A ſon frere donner le ſceptre d'Angleterre.
O Dieus! o quelle ioie aura ſur ſes vieus ans
Quand la mere verra tous deux rois ſes enfans
Qui enſemble joingnant leurs bandes animées
Pourront de tous les rois deffaire les armées.
Voïés vous la voilà diſent-ils ébaïs,
C'eſt la mere du Roi & mere du païs.
Comme reluire on voit en la ſaiſon ſereine
L'aſtre dionéan qui le iour nous rameine,
Ou tel qu'on aperçoit le beau chef du ſoleil

Quand au mois de Venus ſortant de ſon ſommeil
Se retire laué hors de l'onde marine,
Telle ou plus belle encore eſt noſtre CATHERINE.
C'eſt par ſon bon conſeil que maintenant les lois
Commandent es cités de Charles de Valois.
C'eſt elle qui nous tient aſſurés en nos villes,
Qui a eſteint les feux de nos guerres ciuiles,
Qui a chaſſé d'ici l'Anglois outrecuidé,
Qui a remis le frein au peuple deſbridé,
Berecynthe en honneurs & Minerue en prudence,
Qui fait que l'age d'or au monde recommence.
Ces propos ſont tenus du peuple auſſi ioieux
Que ſi en ſa cité deſcendoient tous les Dieux.
La ſuite des ſeigneurs regarde émerueillée,
Quelle magnificence y eſt appareillée,
Les ſtatües des Rois qui en guerre & en pais
Ont laiſſé immortel le renom de leurs faits,
Leſquels preſque parlans, nôtre CHARLES *inuitent*
A prendre le chemin du ciel où ils habitent
Sus vn arc triomphal ils regardent ici
Du tonnant Juppiter la mere & fille auſſi
La voïent les vertus d'or luiſant eſtoffées
Enceinte de ſoldats, chargée de trophées
Faiſant craindre de loin ſa graue maieſté,
La France l'on contemple en vn autre côte,
Mais ſurtout les retient la ferme Pyramide
Dont la pointe s'eleue au plus haut de l'ær vuide.
Voici (miracle grand), voici du ciel voler
Vne Pucelle au Roi qu'on oit ainſi parler.
« *En vn anneau tout rond & d'or bien eſprouué*
« *Ie vous offre le cœur de la ville Troïenne*
« *Quelquefois le voïant ſire qu'il vous ſouuienne*
« *Que ſon cœur eſt tout rond & tel ſera trouué.* »
Mais Muſe que fais-tu, veux-tu compter l'arene

Que le vent fait voler aux champs blons de Cyrene.
Les Troiens à leur Roi ont porté tout l'honneur
Que l'on peut inuenter pour faire à son Seigneur.
Oncques ce Scipion, d'Afrique la tempeste
Pour le iuste loïer de si grande conqueste
Du peuple martien ne fut tant honoré
Trainé de cheuaux blancs dedans vn char doré,
Bien qu'il eust renuersé & Numance & Carthage
Et le tiltre acquesté qu'il auoit d'heritage.
Par le peuple Troïen tout aultre est surmonté
Si ce n'est de puissance au moins de volonté,
D'autant que son grand Roi que l'honneur enuironne
Oultrepasse tous ceus lesquels portent couronne.
Vous filles de la Nuit qui la vie filés
Si le cours de mes ans allonger me voulés
Et si le chœur neuvain son eau ne me refuse
Que iadis fit couler le cheual de Meduse,
Troïe i'ay bon espoir de te bastir des murs
Lesquels ne tomberont par les siecles futurs,
En sorte qu'on dira que la lyre Troïenne
Aura plus de pouuoir que l'Amphionienne.
Qu'ensemble tous les grecs les viennent assiéger,
En vain trauailleront pour les endommager.
Ces murailles icy ne seroient pas disiointes
De la main de Neptune & du sceptre à trois pointes;
Ie veus rendre ces murs de plus en plus puissans
Contre l'effort des Dieus, des hommes & des ans.
Là où ie grauerai, d'une plume acerée
Des loïaus citoiens la constance asseurée
L'obéissance au Roy, l'inuincible vertu
Qui pour sa maiesté a tousiours combattu
Par qui fidelement elle sera seruie
Sans iamais épargner ni les biens ni la vie.

Sur le tombeau de P. de Ronſard.

Nous te plaingnons Ronſard & plaingnons ton treſpas
Mais le mort plaint ainſi celuy qui ne l'eſt pas.
Qui eſcrit apres toy penſant te faire viure,
Meurt luy meſme auant toy & s'enterre en ſon liure.

Sur la paix faitte aprés les premiers troubles de la religion par Armand de Gontaut, mareſchal de Biron, boiteux, & Henry de Meſmes, ſeigneur de Malaſſiſe.

Qui peut doubter que la paix qui ſe braſſe
Et qui ſe tire en ſi grande longueur
En peu de temps quelque choſe qu'on faſſe
Ne nous ramene une pire langueur.
Ceux qui la font auec quelque couleur
De preſeruer le royaume & l'Egliſe
Sont euidents preſages de malheur
Qu'elle ſera boiteuſe & mal aſſiſe.

Proſopopée des Lecteurs du Roy à Paris en 1595.

Nous ſommes beſtes de l'arche
De Monſieur le Patriarche
Qui nous gouuerne & conduit,
Qui nous chaſſe & nous rappelle
Et comme clercs de Chapelle
A l'aumoſne nous reduit.

Lipſius eſt bien plus ſage
Qui ne croit en vain langage
Ny en gages aſſignés

Sur placets & sur requeſtes
Ainſy que nous pauures beſtes
Que l'on mene par le nez.

SONET

Sur ce qui ſe paſſa à la ſainct Barthelemy.

MDCLXXII.

D'vn glaiue & d'vne croix ſainct Michel eſt garny
Sainct Paul tient vne eſpée, & la main de ſaint Pierre
Contre ſes ennemis deſguaine un cimeterre
Dont il leur fait porter les marques d'vn banny.
Sainct Guillaume eſt armé d'un harnois bien bruny,
Sainct Jacques d'un bourdon de peſants coups deſſerre,
Sainct Georges ſçait brandir une lance à la guerre,
D'vn redoutable fer ſainct Anthoine eſt muny.
Ces ſaincts ont employé leur force & leur puiſſance
A ruyner du tout les huguenots de France,
Mais ils ne les ont pu desfaire qu'à demy.
Reſſerrez vos baſtons, ô celeſtes Genſdarmes
Pour la guerre actuelle il ne fault d'autres armes
Que le couteau trenchant de ſainct Barthelemy.

Huictain ſur le meſme ſubject.

N'alleguez ſainct Hieroſme & ſemblables autheurs
Contre le Huguenot qui leurs raiſons meſpriſe,
D'vn qu'on ne comptoit pas au nombre des docteurs
Plus y ſert la cabale en vn matin appriſe,
Cabale fort aiguë; & qui l'a bien compriſe.
Pour confondre en vn coup l'heretique ennemy,
Maintiendra que iamais il n'y euſt en l'Egliſe
Vn docteur plus ſubtil que ſainct Barthelemy.

EPITAPHE

de la Royne Catherine de Medicis

Cy gist la Royne Catherine
Qui fust de France la Ruine.
Dieu veuille qu'en paix elle soit,
C'est tout ce qu'elle haïssoit.

Autre.

La royne qui cy gist fut vn Diable & vn ange
Toute pleine de blasme & pleine de louange.
Elle fist maints accords & aussy maints debats,
Elle soustint l'estat & l'estat mit à bas,
Elle enfanta trois roys & cinq guerres ciuiles,
Fit bastir des chasteaux & rüiner des villes,
Fit maintes bonnes loix & maints mauuais edicts,
Souhaite-luy, Passant, enfin le Paradis.

EPITAPHE

De Henry d'Orleans, duc de Longueville tué par un salut d'arquebusades l'an MDXCV faisant son entrée à Dourlans comme gouuerneur de Picardie.

Vn prince gît icy qui n'ayma que l'honneur,
Issu de sang royal, des Picards gouuerneur,
Son espouse il choisit en la maison illustre
De Cleue & de Neuers pour redoubler son lustre,
A qui mille regrets & vn fils a laissé
Mourant par vn salut en la teste blessé.

Princes ne ſouffrez plus qu'ainſy on vous ſalue :
Et qui vous ſaulüera ſi le ſalut vous tue?

Pour la Deuiſe du Roy.

La Piété & la Iuſtice regne
Soubs vn tel roy dont heureux eſt le regne.

Pour le tour du bonnet du Roy
faict de perles & de diamans.

Le rare honneur qui ce chef enuironne
Luyra au ciel comme l'autre couronne.

Pour le pourtraict de Madame
envoyé à Madame de Savoye.

L'abſente en ce portraict eſt preſente à vos yeux
Qui n'en penſant voir qu'vne y en connoiſſent deux.

Pour le pourtraict de Madame de Savoye
auant qu'elle fuſt mariée.

Telle eſtoit la beauté dont maint cœur fut eſpris
Quand elle priſt celuy que, priſe, elle tient pris.

Pour les bracelets de Madame de Lorraine
où ſont les images de ſon père & de ſon mary.

Doulx eſt le lien qui aſſemble
Le pere & les enfans enſemble

Et le lien n'eſt pas moins doulx
Qui ioint l'eſpouſe à ſon eſpoux.

Pour Monſieur de Lorraine qui porte une image
de ſa femme en ſon bonnet.

Mon amour tu as pu au ſommet paruenir,
Sus donc arreſte toy il te fault là tenir.

Aultrement.

Tu es venu au plus haut à ceſte heure.
N'en bouge, Amour, & fay là ta demeure.

Pour Eſpaigne.
Un cheſne entre les deux colomnes
de Piété & de Juſtice & un guy verdoyant
en ce cheſne.

De la religion par nos maieurs tenue
La force icy demeure & point ne diminue.





NOTES

DU TOME SECOND.

Page 1, ligne 1. — C'est la paix faite à Saint-Germain, le 8 août 1570, entre Charles IX et les protestants.

Page 2, ligne 13. — Hélène de Surgères, fille d'honneur de Catherine de Médicis, chantée par Ronsart.

Page 3, ligne 19. — Mme de Mesmes.

Page 4, ligne 24. — Claude de l'Aubespine, baron de Chasteauneuf-sur-Cher, ministre d'État sous les Valois, de François Ier à Henri III, mort le 11 novembre 1567.

Page 6, ligne 14. — Catherine de Bourbon, femme de Henri de Lorraine, duc de Bar, et Louise de Lorraine, fille de Nicolas duc de Mercœur, femme de Henri de Valois, le futur roi Henri III.

Page 9, ligne 9. — Charles IX épousa Élisabeth d'Autriche, fille de Maximilien II, le 27 novembre 1570.

Page 10, ligne 14. — Carnavalet, ou plutôt Kernovenoy (François de), né en Bretagne en 1520, mort à Paris en 1571, fut gouverneur du duc d'Anjou, depuis Henri III.

Page 11, ligne 18. — Le texte porte Henri III; mais le 11e vers et la date indiquent qu'il s'agit de Charles IX, dont l'entrée à Paris eut lieu le mardi 6 mars 1571.

Page 12, ligne 22. — Écrit pour Henri III, alors duc d'Anjou, vainqueur à Moncontour (1569).

Page 14, ligne 2. — Thulène, autrement dit Toni, fou du roi Henri III.

Page 18, ligne 22. — Marguerite de Savoie et Marguerite de Valois.

Page 20, ligne 18. — Les *ardents* sont des feux follets.

Page 22, ligne 14. — Élisabeth d'Autriche, femme de Charles IX, n'eut qu'une fille, née le 25 octobre 1572. morte à six ans.

Page 23, ligne 18. — Charles de Neufville, marquis d'Alincourt, seigneur de Villeroy, épousa, le 26 février 1588, Marguerite de Mandelot, fille du gouverneur de Lyon.

Page 24, ligne 10. — Marguerite de France, duchesse de Savoie, mourut le 14 septembre 1574.

Page 26, ligne 12. — Probablement en 1569, après la bataille de Moncontour.

Page 28, ligne 2. — M. de Grosbois était Raoul Moreau, trésorier de l'épargne, seigneur châtelain d'Autueil, du Tremblay, de Grosbois, etc. M. Nicolas Moreau, seigneur d'Auteuil, son fils, était frère de Marie Moreau, qui épousa Nicolas de Harlay, baron de Sancy, et qui reçut Grosbois en dot.

Page 28, ligne 22. — Les de Thou étaient seigneurs de Bonneuil. Il est vraisemblablement question ici de Christophle de Thou, mort en 1582, et de Nicolas de Thou, évêque de Chartres, prélat d'une haute piété qui sacra Henri IV, en 1594.

Page 29, ligne 19. Ce sonnet est fait pour Jean d'Aurat, précepteur de Ronsard.

Page 30, ligne 24. — Nicolas de Neufville, seigneur de Villeroy, conseiller et secrétaire d'État sous quatre rois:

Charles IX, Henri III, Henri IV et Louis XIII, mort à 74 ans, le 12 novembre 1617.

Page 34, ligne 13. — Marguerite de Valois, sœur de Charles IX, qui épousa Henri de Navarre en 1570.

Page 39, ligne 16. — L'abbé Lebœuf (IX, 222) indique un Charles de Fite, baron de Soucy; mais il ne dit pas s'il était trésorier de l'épargne. Il était mort avant 1619.

Page 40, ligne 8. — Judith de Mesmes, fille de Henri de Mesmes. Passerat la vit naître en 1569, pendant que son père était à la Rochelle, traitant de la paix avec les Huguenots. Elle semble avoir été l'enfant gâtée du poëte.

Page 46, ligne 9. — Marguerite de Valois.

Page 47, ligne 23. — François duc de Montmorency, maréchal et grand maître de France, réconcilia le duc d'Alençon avec Henri III, en 1576. Il était fils aîné d'Anne de Montmorency, connétable de France.

Page 54, ligne 7. — Les de Mesmes étaient seigneurs de Roissy et du domaine de Malassis, sur le territoire de Bagnolet.

Page 54, ligne 22. — Le mot de ce quatrain et du suivant est *Cocqu*, qui signifiait alors: *Coucou* et *Cocu*.

Page 55, livre 17. — Pour deviner l'énigme, il faut scinder le dernier mot, ainsi que pour le quatrain suivant.

Page 56, ligne 2. — C'est une femme qui parle et May signifie *moi*.

Page 56, ligne 8. — Le duc d'Alençon et Marguerite de Valois.

Page 59, ligne 4. — H. de Mesmes était chancelier du royaume de Navarre.

Page 59, ligne 17. — Cette damoiselle de Mesmes était probablement une sœur ou une nièce de Henri de Mesmes.

Page 59, ligne 27. — Mme de Roissy, c'est Mme de Mesmes. Plusieurs *estrennes* qui suivent lui sont adressées.

Page 62, ligne 8. — Voir la note sur la page 59 ci-dessus.

Page 63, ligne 29. — Dorat (Jean) s'appelait Dinemandi. Il était du Dorat en Limousin. Il fut le professeur des poëtes de la Pléiade.

Page 64, ligne 5. — Niré est l'anagramme de Henri IV. Le nom de Fleurie cache la belle Gabrielle d'Estrées, morte le 10 avril 1599. — Cette pièce et les trente-deux suivantes ont été composées au nom du roi pour déplorer la perte de sa maîtresse, à laquelle il ne resta pas longtemps fidèle.

Page 67, vers 1. — Ce vers ferait penser que Gabrielle était enceinte quand elle mourut. Elle laissa trois enfants de Henri IV : César et Alexandre de Vendôme et Catherine-Henriette, qui épousa le duc d'Elbeuf.

Page 91, vers 9. — Ce sonnet et les vingt autres qui suivent furent écrits pour le roi Henri III, sous la date du dimanche 27 avril 1578.

Page 93, vers 22. — Henri III portait le nom d'Alexandre avant d'être roi.

Page 97, vers 15. — Les tombeaux scandaleusement élevés aux mignons dans l'église de Saint-Paul ne subsistèrent pas longtemps; ils furent détruits dans une sédition le 2 janvier 1589.

Page 98, vers 21. — Le fils de Mars: Romulus.

Page 102, vers 15. — Cette élégie contient les plaintes de Henri III (Cléophon) sur la mort de Quélus (Damis). Les vers incomplets qui suivent traitent du même sujet.

Page 105, vers 15. — L'ordre du Saint-Esprit fut établi ou renouvelé par Henri III le jeudi 1er janvier 1579.

Page 106, vers 28. — François comte d'Enghien, né en 1519, tué en 1545 par la chute d'un coffre jeté en jouant par une fenêtre. Jean, né en 1528, tué en 1557 à la bataille de Saint-Quentin. Antoine de Bourbon, roi de Navarre, né en 1518, mort en 1562 au siége de Rouen. Louis de Bourbon, prince de Condé, né en 1530, tué en

1569 à la bataille de Jarnac. Ils étaient tous quatre fils de Charles de Bourbon, duc de Vendôme, ainsi que Charles, cardinal archevêque de Rouen (1523+1590), à qui la pièce est adressée.

Page 107, vers 27. — Turnèbe (Adrien), savant professeur de grec et de latin, né aux Andelys, près Rouen, mort à Paris en 1565. Comme professeur royal il était collègue de Passerat, qui adressa une élégie latine sur sa mort à Denis Lambin.

Page 108, vers 3. — Le texte original offre deux fois le mot *armes* à la rime, faute évidente que nous avons dû corriger.

Page 111, vers 9. — Henri de Mesmes avait deux sœurs: l'une, Antoinette, épousa François d'Elbene, seigneur de l'Épine; l'autre était Adrienne de Mesmes, dame d'Ony.

Page 113, vers 17. — Magdelaine Kervert, épouse de Thomas de Brageloigne, lieutenant criminel au Châtelet de Paris. Il mourut en 1570.

Page 114, vers 1. — Sillac (Jacques de), surnommé de La Chastre, poëte français. Des vers de lui se trouvent dans les recueils de sonnets et poésies mis en musique par N. de la Grotte, R. de Lattre, etc.; il mourut vers 1569.

Page 117, vers 11. — Brissac (Timoléon de Cossé, comte de), colonel de l'infanterie et grand fauconnier de France, tué à vingt-six ans, en 1569 au siége de Mussidan. Il était fils de Timoléon de Cossé-Brissac, maréchal de France, et de Charlotte d'Esquetot.

Page 120, vers 23. — Charles de Bourbon mourut le 6 octobre 1569. Il avait épousé Philippe de Montespedou, veuve de René de Montéjan, maréchal de France.

Page 121, vers 12. — La veuve de Ch. de Bourbon, morte le 31 octobre 1577.

Page 122, vers 5. — Henri de Bourbon mourut d'une chute de cheval dans un tournois à Orléans en décembre 1560.

Page 122, vers 13. — François d'Escoubleau, époux d'Isabelle Babou, dame d'Alluye.

Page 123, vers 7. — Cette Catherine Del est celle pour qui Passerat a composé ses poésies amoureuses. — Voyez une note sur la vie de Passerat (t. I, p. VI) où j'établis que ce serait Catherine Del Bene. Une circonstance que j'ai remarquée depuis donne une presque certitude à ma conjecture : Passerat dit (t. II, p. 33) qu'il aime à la fois *Catin* et *Margot*, sa sœur. Or Catherine s'étant mariée à un Del Bene, son cousin, avait une cousine et belle-sœur du nom de Marguerite, qui épousa David de Miremont, seigneur de Brieux.

Page 123, vers 15. — Joyeuse (Anne de), duc et pair et amiral de France, fils de Guillaume II vicomte de Joyeuse et d'Anne de Bastarnay, tué à Coutras le 20 octobre 1587. Né en 1561.

Page 126, vers 1. — Mme de Villeroy était Magdelaine de l'Aubespine. Les poëtes du temps, qu'elle protégeait, firent de nombreux vers sur la mort de son petit chien.

Page 127, vers 28. — Baterel (Geneviève de), épouse de Charles de Bloquet, morte à trente-six ans et demi, ne paraît pas avoir laissé d'autre souvenir que son épitaphe.

Page 129, vers 15. — 153. M. d'Auteuil, fils de M. de Grosbois. Voir note sur la page 28 ci-dessus.

Page 131, vers 6. — Le ciel du lit.

Page 132, vers 1. — Soucy.... Voir note sur la page 39.

Page 132, vers 14. — Flaminio de Birague était fils de Charles de Birague, conseiller d'État et neveu du chancelier cardinal de Birague. Ses premières œuvres poétiques furent imprimées à Paris, en 1585, in-12.

Page 133, vers 1. — La seigneurie de Villeroy était située à deux lieues au delà de Corbeil. Elle appartenait aux Neufville.

Page 133, vers 9. — Bellassise ... Voir note sur la page 61, t. Ier.

Page 136, vers 9. — Il existait au XVI[e] siècle une famille de peintres qui s'appelaient Clouet ou Cloët, originaires de Flandre, et dont le plus célèbre fut François Clouet, né vers 1510, mort vers 1580. Il fut loué par tous les poëtes de la Pléiade.

Page 139, vers 1. — Cette pièce, composée pour Henri IV, est de 1594.

Page 140, vers 1. — De Fresne (Pierre Forget, seigneur de), voir note sur la page 49, t. I[er].

Page 141, vers 9. — Sully ne portait encore que le nom de Rosny.

Page 141, vers 15. — Henri IV.

Page 142, vers 15. — La porte neuve était située près du quai entre les Tuileries, alors hors de Paris, et le Louvre. C'est par cette porte que Henri III s'était sauvé de Paris le 13 mai 1588, à la suite de la journée des barricades.

Page 142, vers 19. — Ris (Claude Faucon, seigneur de), qui devint président du parlement de Bretagne.

Page 145, vers 3. — Rozières (François de), archidiacre de Toul, fabriqua une généalogie qui faisait descendre les Guises de Charlemagne.

Page 145, vers 7. — Voyez note sur la page 61, t. I[er].

Page 147, vers 5. — Hoteman (François), trésorier de l'épargne sous Henri III, puis ambassadeur de Henri IV en Suisse, où il mourut. La Suisse lui éleva un mausolée à Soleure.

Page 150, vers 3. — Voir note sur la page 39, ligne 16.

Page 150, vers 15. — De Bourlon, commis au sel.

Page 151, vers 7. — M[me] de Mesmes, duchesse de Roissy.

Page 151, vers 14. — Isaye, peintre portraitiste.

Page 153, vers 3. — Jean-Jacques de Mesmes, fils de Henri de Mesmes, conseiller au Parlement en 1583, maître des requêtes en 1594, conseiller d'État en 1600, etc.

Page 153, vers 7. — Judith de Mesmes, sœur de J.-J. de Mesmes.

Page 153, vers 11. — Barguin (Marguerite), cousine de Passerat.

Page 153, vers 15. — Petot, Bourguignon, poëte latin et français.

Page 154, vers 13. — D'Elbène (Angélique), fille de François d'Elbène, conseiller du roi, maître des comptes, et d'Antoinette de Mesmes, sa femme. Baptisée à Paris, paroisse Saint-Sulpice, le 19 octobre 1566.

Page 154, vers 21. — Mme de Roissy, Jeanne Hennequin, femme de Henri de Mesmes.

Page 156, vers 3. — Guibert, commis de M. de Bellassise, trésorier de l'épargne.

Page 169, ligne 19. — Chaîne pour réunir les clefs, qui s'attachait à la ceinture par une agrafe.

Page 177. — Ce chant d'allégresse (Paris, G. Buon, 1564; in-4° de 8 feuilles) n'a point été imprimé dans l'édition de 1606.

— L'entrée de Charles IX à Troyes eut lieu le 3 mars 1564 avant Pâques. Le souvenir de cet événement a été conservé par les Triomphes, Grans brauetez et magnificences faites pour l'entrée de ... Charles IX.... Troyes, F. Trumeau, 1564, in-8° goth., et Lyon, P. Merant, 1564; in-8° de 16 feuilles.

Page 183, ligne 1. — Extrait des Funèbres Regrets sur la mort de Pierre de Ronsard, gentilhomme vandômois, par plusieurs autheurs. Paris, G. Linocier, 1586, in-16.

Page 183, ligne 6. — Ces vers et les suivants sont tirés de la Collection Fontette, Portefeuille LXII, aliàs : Moreau 850, aux Mss. de la Bibliothèque nationale. — Le manuscrit atteste qu'une partie des pièces recueillies est de la main de Passerat.

Page 183, ligne 20. — Regnaut de Beaune, archevesque et patriarche de Bourges, Grand Aumosnier de France. (Note du Ms.)

Page 183, ligne 25. — Lipsius, que M. le président de Thou persuadoit au roi de faire venir à Paris. MDXCV. (Note du Ms.)

Page 185, ligne 16. — A la suite de la suscription de l'Épitaphe, on lit : D'aulcuns ont voulu dire qu'il voyoit de près Mme d'Humières et que son mari fut auteur du faict.

Page 186, ligne 4. — Charles IX.

Page 187, ligne 12. — Les anciens sages de France tenoyent pour vraïe et certaine marque de religion le Guy qui naissoit en une espèce de chesne appelée par les latins *Robur*. Lequel mot est à deux ententes ; car il signifie l'arbre dont nous avons parlé et signifie aussi la force. Prenant donc le guy pour marque de la religion ancienne et le chesne pour la force, selon l'ambiguïté du mot *robur*, joinct aussy qu'il est entre les deux colomnes pour le fortifier davantage, de là on connoist aisément ce qui est porté par la devise, à sçauoir que la religion ancienne des François demeure toujours en sa force et autorité et qu'elle y est maintenue par le roy. (Note de Passerat.)

Ces devises sont toutes traduites du latin.

Le Ms. constate que les huit devises qui précèdent ont été d'abord écrites en latin par Passerat et traduites en français par lui-même.

Dans une brochure in-8° de 23 pages (Paris, Aubry, 1856), intitulée : Jean Passerat. Chapitres inédits d'un de ses ouvrages. M. Louis Lacour signale encore des vers inédits de Passerat, qui se trouveraient dans le Ms. Dupuy, 843, à la Bibliothèque nationale. Nos recherches à ce sujet sont demeurées sans résultat.

FIN DES NOTES DU TOME SECOND.





TABLE

DU SECOND VOLUME

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME



IMPRIMÉ PAR A. QUANTIN

ANCIENNE MAISON J. CLAYE

POUR

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

A PARIS

